salut les copains

MAI/N° 22/2,50 FR/BELGIQUE 35 FR SUISSE 2,80 FR/CANADA 60 CENTS



Johnny Hallyday

Si GRAND Covett

120 MAGASINS
SUPER-SERVICE
LA CHAINE LA PLUS PUISSANTE D'EUROPE

Libre-choix
Ambiance claire et sympathique
Sélection des meilleures créations européennes pour les jeunes

à PARIS : 81, Bd de Sébastopol

Vous aussi ! Comme Bob ASKLOF, qui a enregistré "Bons baisers de Russie", vous êtes "fana" de ce veston pied-de-poule noir et blanc d'une coupe super-nouvelle, avec 3 poches rabat posées en pente douce et fermées en coin d'un drôle de bouton.

Naturellement, il y a une ouverture dos et beaucoup de surpiqûres. **F 119**

Pour "matcher" avec cette veste, on porte un pantalon de tergal gris de ligne "flèche" **F 85**

Et elle ? Eh bien, elle réussit à "snober" les copains, car elle a choisi du marine et de la toile en portant cette robe très 64, à petit col, et surtout à broderies de couleurs dessinées en plastron.

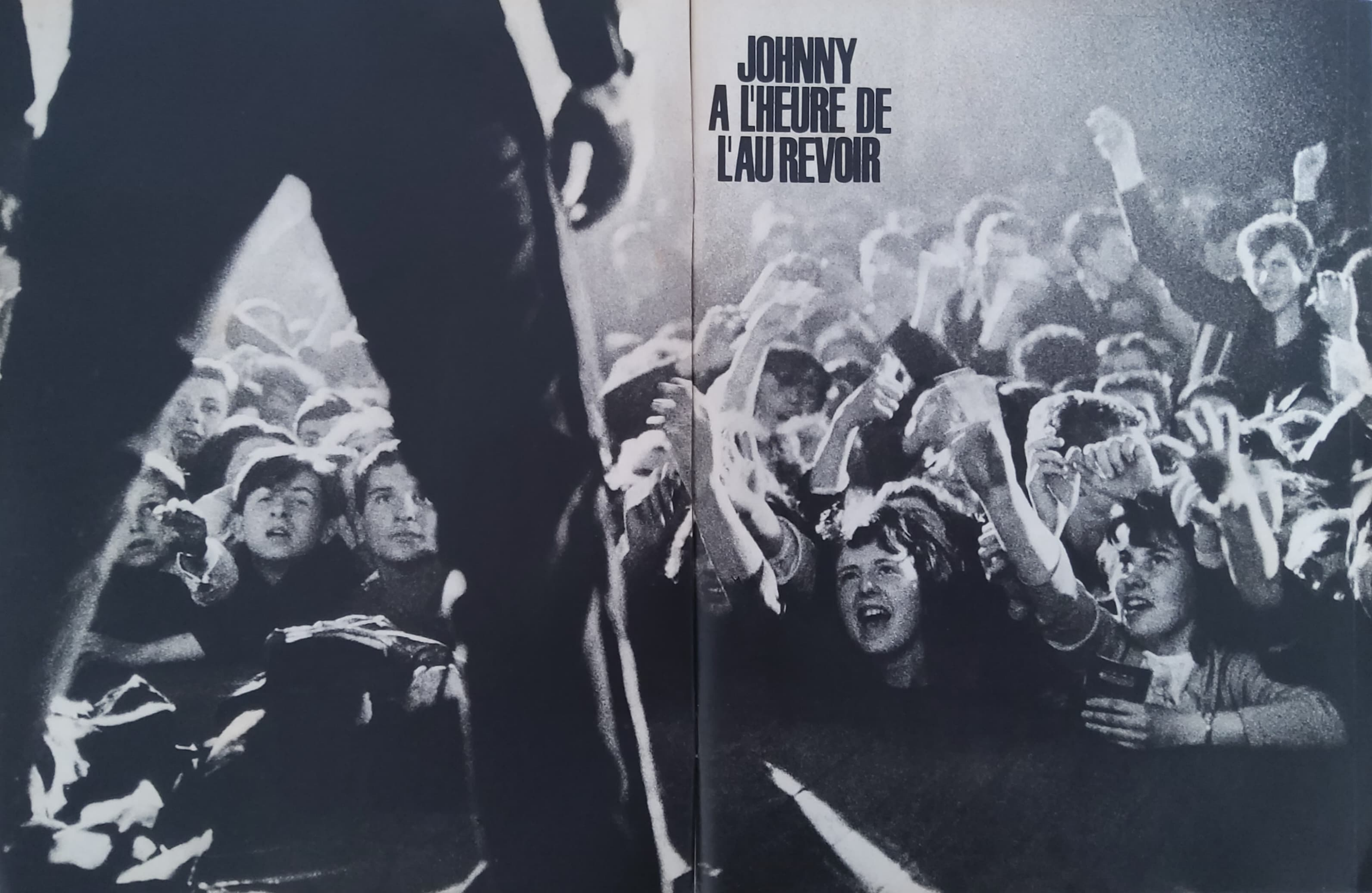
C'est terrible. **F 59**

INTER-PLANS 8187

BOSCH

vive l'été,
vive la couleur,
vive les toutes nouvelles
ceintures "Campus"
que l'on change
au gré de son humeur
ou de sa fantaisie
de 13 à 18 francs
choisissez vite
vos premières
ceintures CAMPUS

l'aiglon CAMPUS
est une production
L'AIGLON
ANGERS FRANCE

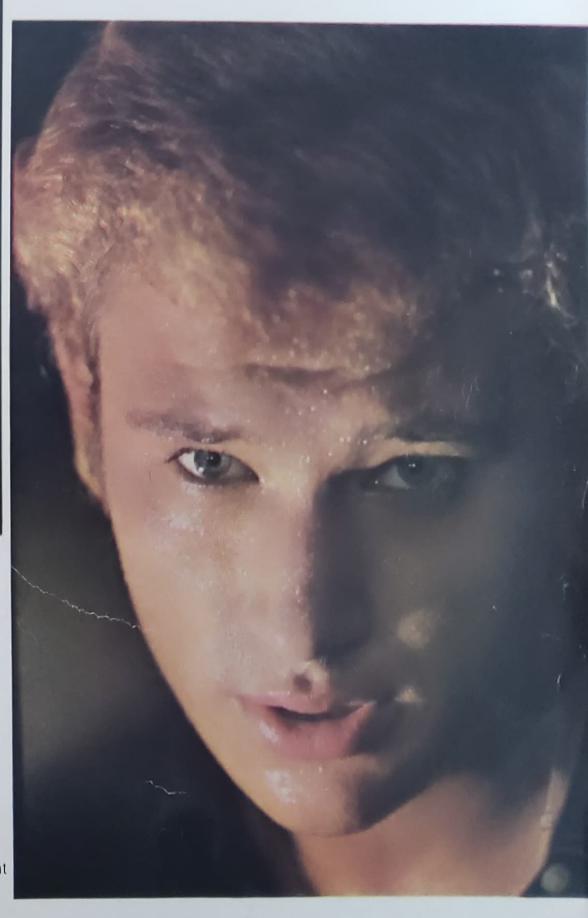


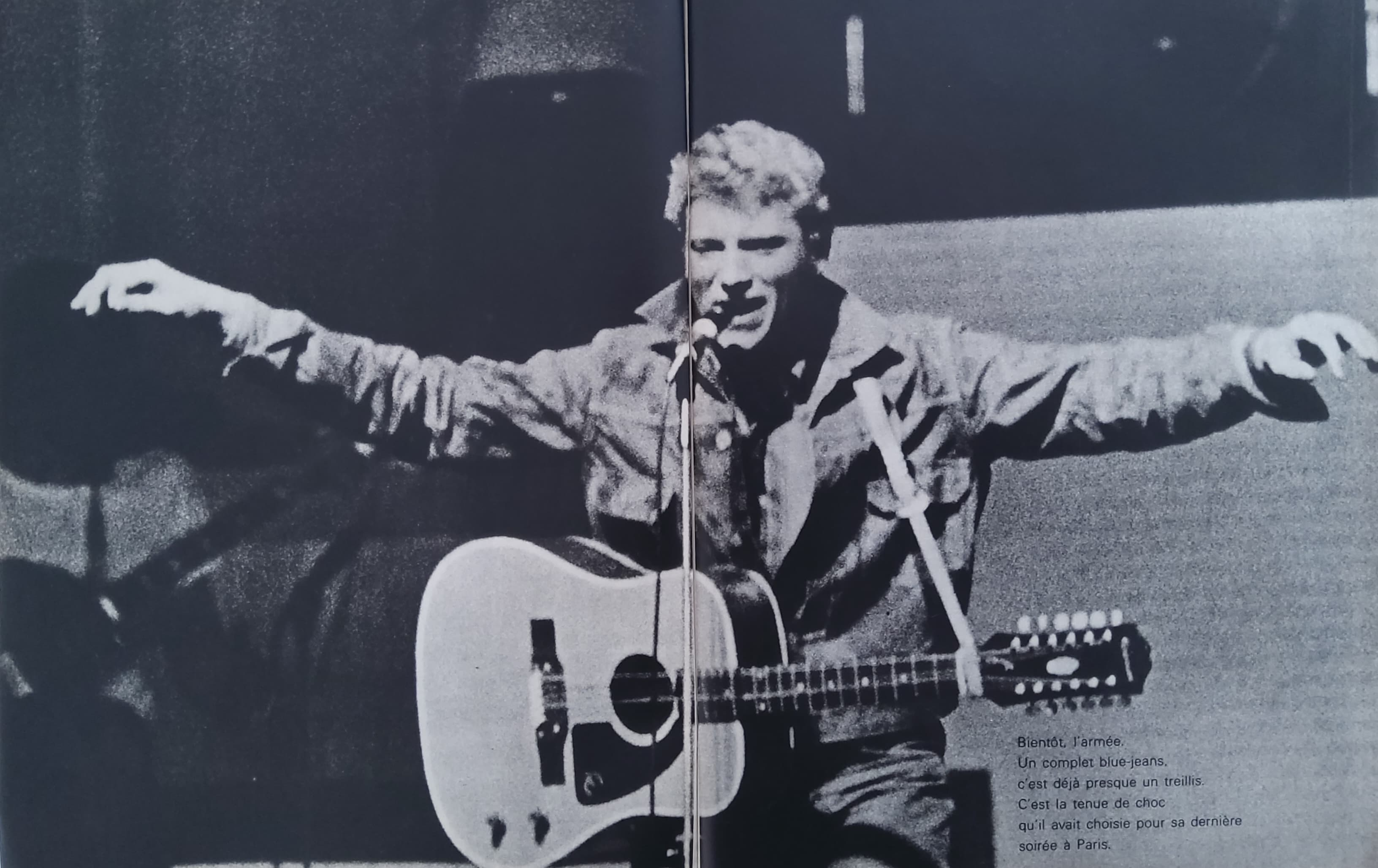
JOHNNY A L'HEURE DE L'AU REVOIR

Photos
JEAN-MARIE
PÉRIER



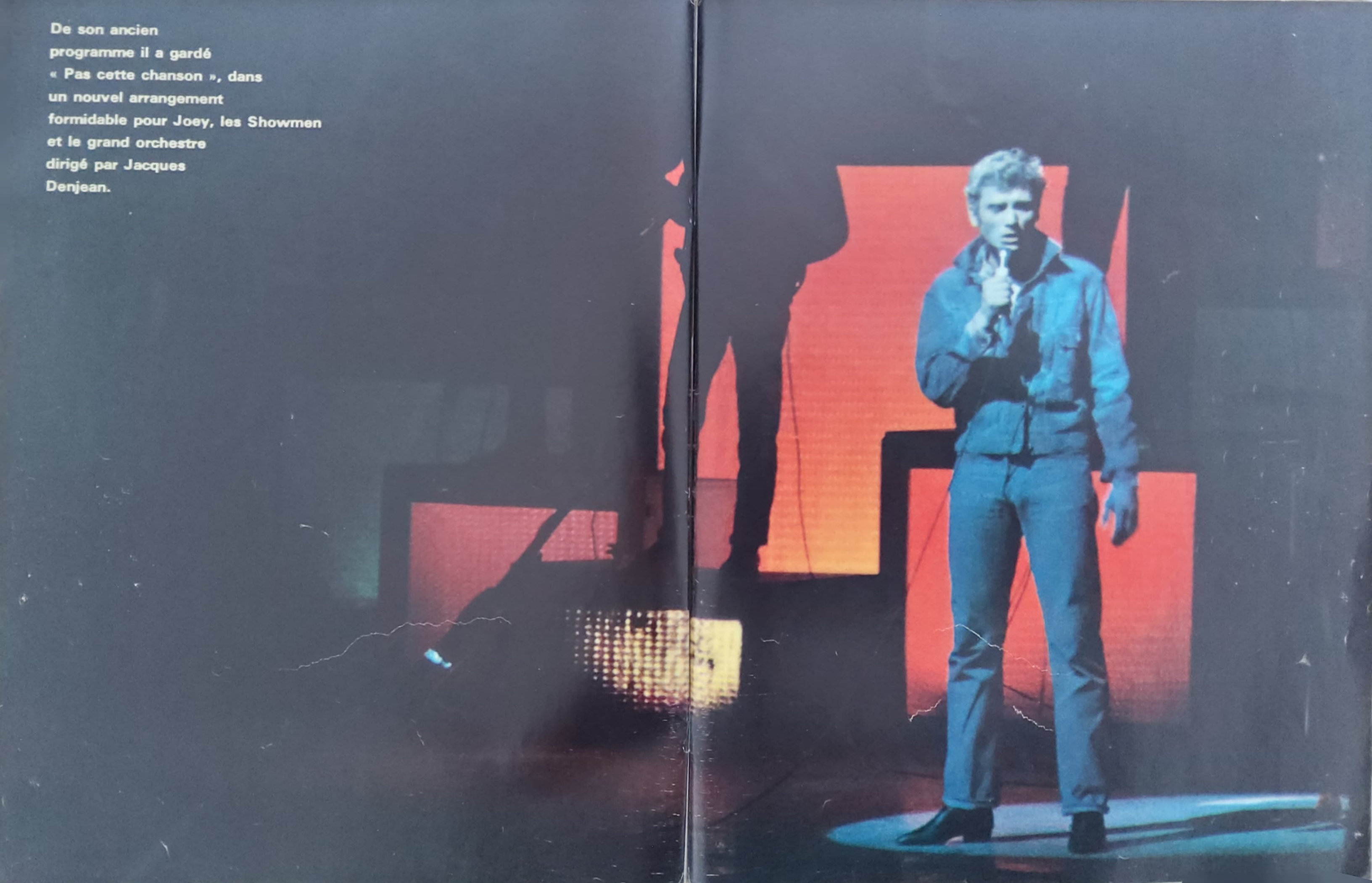
Le répertoire 64
de Johnny affirma
la perfection
de son art de chanteur
et de showman.
Parmi ses nouvelles
créations,
« Excuse-moi partenaire »
obtint chaque soir
un record d'ovations
que même ses
fans les plus
enthousiastes qualifièrent
d'incroyable.





Bientôt, l'armée.
Un complet blue-jeans,
c'est déjà presque un treillis.
C'est la tenue de choc
qu'il avait choisie pour sa dernière
soirée à Paris.

De son ancien
programme il a gardé
« Pas cette chanson », dans
un nouvel arrangement
formidable pour Joey, les Showmen
et le grand orchestre
dirigé par Jacques
Denjean.



Après l'Olympia,
une tournée de 30 jours
dans toute la France
pour saluer les copains avant
son départ pour les
casernes.



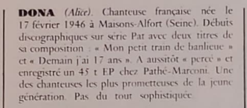




Johnny, Joey et les Showmen

LE DICTIONNAIRE DES COPAINS

Réalisé par
l'équipe de rédaction de S.L.C.
sous la direction
d'Eric Vincent



DONA *(Alice)*. Chanteuse française née le 17 février 1946 à Maisons-Alfort (Seine). Débuts discographiques sur série Pat avec deux titres de sa composition : « Mon petit train de banlieue » et « Demain j'ai 17 ans ». A aussitôt « percé » et enregistré un 45 t EP chez Pathé-Marconi. Une des chanteuses les plus prometteuses de la jeune génération. Pas du tout sophistiquée.

DONEGAN *(Lonnie)*. Chanteur anglais né à Glasgow (Ecosse) en 1931. Anthony Donegan (Lonnie est un pseudonyme emprunté à son idole, Lonnie Johnson) a été élevé dans l'East End à Londres. En 1951, il forme son premier orchestre de jazz et commence à jouer dans les arrières-salles de Londres. Remarqué par Chris Barber il est engagé immédiatement comme « banjo ». Il se fait ainsi un petit nom, et fonde ensuite le « Donegan skiffle group », composé de : Jimmy Currie à la guitare, Nick Nicholls à la batterie, Micky Asham à la contrebasse, et de Lonnie, banjo, guitare et chant. Son premier disque : « Rock Island line » et « John Henry » sortit en 1954 et eut un succès très moyen. Réenregistré en 1955, il se vendit à plus d'un million d'exemplaires, dont 750 000 aux Etats-Unis. Autres succès : « Dead or Alive », « Tom Dooley », « The ballad of Jesse James », « Bring a little water », « Sylvie »... Lonnie Donegan est considéré comme le premier spécialiste mondial de la musique « country-and-western », c'est-à-dire skiffle et hillbilly songs réunis. Ses disques sont distribués en France par Vogue.

DON'T BE CRUEL. Chanson américaine de Otis Blackwell. Un des premiers grands succès d'Elvis Presley aux Etats-Unis, son premier titre publié en France (R.C.A. Victor).

DON'T MAKE ME OVER. Titre de la chanson qui, à l'été 1963, fut pendant cinq semaines classée première au « Cash-Box » américain, et révéla la chanteuse noire Dionne Warwick (disques Vogue).

DOUBLER. En langage de radio, réaliser plusieurs enregistrements successifs d'une même interprétation, en vue d'un choix ultérieur. En langage de cinéma, sens analogue pour une prise de vues, ou : post-synchroniser un dialogue. En langage de spectacle : ravir à son profit la cote jusque-là détenue par d'autres. Exemple : les Beatles ont doublé les Shadows.

DOUGLAS *(Shutdawn)*. Chef de file de la musique « hot rod », musique chantant les louanges du « hot rod », un des passe-temps les plus excitants qui soient (voir ce mot). Le premier disque de ce style, publié chez Pathé-Marconi a lancé Shutdawn Douglas. Le titre principal : « Twin cut outs ».

D'OÙ VIENS-TU JOHNNY ? Titre du premier grand film de Johnny Hallyday, avec Sylvie Vartan, Henri Vilbert, Evelyne Dandry, Fernand Sardou, Pierre Barouh et Daniel Cauchy. Réalisé par Noël Howard en scope et couleurs, musique : Eddie Vartan et Jean-Jacques Debout. Johnny y chante quatre chansons (« A plein cœur », « Ma guitare », « Rien n'a changé » et « Pour moi la vie va commencer ») et joue le rôle d'un jeune garçon poursuivi par une bande de truands. Film tourné en 1963 en Camargue.

DOVELLS *(the)*. Formation vocale américaine constituée en 1961. Leur premier disque, « No, no, no », fut un des plus vendus d'Amérique en 1961. Depuis, très peu de grands succès pour ces quatre Américains : « The bristol stomp » en 1962 et, dernièrement, « You can't sit down ».

DOWN BY THE RIVERSIDE. Titre d'un « spiritual » noir (l'un des plus célèbres) qui, après avoir été interprété par la plupart des grands chanteurs américains de ce temps, devint en 1958 l'un des très grands succès de vente aux U.S.A., grâce à la version qu'en avait enregistrée Paul Anka, et fut de nouveau remis à la mode en 1963 par l'inventeur du « surf », Trini Lopez.

DRAG *(a)*. Terme du « Jim Lowe's Rock'n Roll Dictionary ». Argot américain. Pigeon (au sens figuré), poire, celui qui paye en toute occasion et se fait avoir.

DREAMERS *(Freddie and the)*. Formation anglaise enregistrant sous le label : Freddie and the Dreamers. Accompagnateurs attitrés de Freddie Garrahy, voici leur composition : Derek Quinn (guitare solo) est né le 24 mai 1942 et joue aussi de l'harmonica ; Roy Crewdson (guitare rythmique) est né le 29 mai 1941 et joue aussi du piano et de la batterie ; Pete Birrell (guitare basse) est né le 9 mai 1941 et joue aussi de la basse et de l'accordéon ; Bernie Dwyer (batteur) est né le 11 septembre 1940 et joue aussi du piano. Leur premier succès, enregistré en février 1963, s'intitule : « If you gotta make fool of somebody ». Pathé-Marconi vient de sortir leur dernier disque : « Some other guy ».

DRIFTERS *(the)*. Groupe vocal américain noir de rhythm-and-blues, dont firent notamment partie Clyde McPhatter et Ben E. King. Principaux succès : « Drip drop », « On Broadway », « Upon the roof ». Enregistrent chez Atlantic (distribution Bel-Air).

DRUGSTORE. Nom commun américain désignant une pharmacie où se trouvent également les principaux rayons suivants : parfumerie, librairie, tabacs, confiserie, disques, chemiserie, jouets, objets souvenirs. Il existe à Paris plusieurs bazars de ce genre, dont un (Champs-Elysées) a adopté le mot « drugstore » comme enseigne. Les teenagers (souvent originaires du 16e arrondissement) qui le fréquentent et le prennent pour point de rendez-vous ont défini un style vestimentaire d'inspiration anglaise, agrémenté de détails spéciaux. Exemple : le dernier cri de la mode drugstore est de porter un imperméable de teinte claire, mais parvenu au plus haut degré de saleté possible.

DUFTE. Argot allemand. Synonyme de fab.

DUMAS *(Alain).* Chanteur français né à Oran en 1945. A enregistré son premier disque en 1962 (« Ça fait un drôle d'effet »), après une petite carrière d'amateur en Algérie. Passionné d'astronautique et de cinéma. Déteste le train et l'hypocrisie. Enregistre chez Vogue.

DUNCAN *(Johnny).* Chanteur américain spécialisé dans le skiffle. Son premier disque, « Last train to San Fernando » est sorti en 1955. Considéré comme un des plus grands chanteurs de « country-and-western » avec Lonnie Donegan, Bob Cort et Dickie Bishop.

DUPLEX. En langage de radio ou de télévision, communication bilatérale entre deux points d'action, diffusée sur la chaîne pour l'auditeur ou le téléspectateur. Si trois points sont en jeu, on dit : triplex. S'il y a plusieurs points : multiplex. Exemple : l'émission « Age tendre et Tête de bois » comprend souvent des multiplex.



EAGLES *(the).* Formation anglaise constituée en 1961, composée par trois guitaristes et un batteur. Deux disques publiés en France (chez Vogue) : « March of the Eagles » (enregistré en français par les Fantômes sous le titre : « la Marche des aigles ») et « Come on Baby ».

EAGLIN *(Ford).* Chanteur, guitariste noir, aveugle depuis l'âge de dix-neuf mois, né à New Orleans en 1936. A formé avec des amis le groupe des « Flamingos » en 1952. S'est fait connaître en France avec « I'm sleepin'in ». Enregistre chez Imperial (distribué par Polydor en France).

EDDY *(Duane).* Guitariste américain né à Corning (New York). Initié à la guitare par son père à l'âge de cinq ans, il composa et enregistra en 1958 deux thèmes célèbres : « Moovin'and groovin' » et « Rebel rouser », qui lui valurent d'obtenir, avec son orchestre « The Rebels », le prix Dick Clark du meilleur groupe américain. Duane Eddy joue « twangy », c'est-à-dire qu'il se sert beaucoup du vibrato et de la corde basse de sa guitare (Gretsch). Son style est fortement inspiré de celui de son maître, Chet Atkins. A composé de la musique de films (Ring of Fire) et joue dans le western « Fureur à l'Ouest ». Enregistre chez R.C.A. Victor.

ÉLÉPHANT *(Pattes d').* Désigne une coupe particulière de pantalons : taille basse, genoux étroits et élargissement progressif vers le bas. Les pantalons à pattes d'éléphant ont été en vogue à l'époque du twist (1961-1962). Ont pratiquement disparu pour faire place au pantalon droit, de coupe anglaise. Beaucoup de teenagers, cependant, sont demeurés fidèles au pantalon « fuseau », c'est-à-dire très étroit et inspiré du style italien (à ne pas confondre avec les modèles pour ski).

ELLE EST TERRIBLE. Titre de l'adaptation française de la célèbre chanson d'Eddie Cochran, « Somethin' else ». Interprétée par Johnny Hallyday. Expression symboliquement passée dans le vocabulaire courant pour signifier l'extase devant un être ou un objet extraordinaire. Exemple : Y a pas à dire, cette chanson-là, elle est terrible.

ELVIS. Prénom de Presley (voir ce mot). Suffisant pour le distinguer, chez tous les teenagers du monde. Diminutif parfois usité : El.

ÉQUIPÉE SAUVAGE *(l').* Film américain de Laslo Benedek, avec Marlon Brando, paru en version originale en 1954, sous le titre « The wild one ». Premier grand film mettant en scène des teenagers en blouson de cuir et fans de moto.



ESCUDERO *(Lény).* Chanteur - auteur - compositeur, né le 5 novembre 1937 en Espagne. Fit une forte apparition dans le monde du rock au printemps 1962 avec plusieurs chansons telles « Ballade à Sylvie », « Pour une amourette », « Rupture à cinq temps ». Puis sembla vouloir s'adresser à un autre public et partit en tournée avec Colette Dereal.

EST-CE QUE TU LE SAIS ? Titre de l'adaptation française de « What'd I say » (voir ce mot). Interprétée par les Chats Sauvages (avec Dick Rivers) et Sylvie Vartan (en deux versions différentes, une sur 45 t., l'autre sur 33 t. - 30 cm). Titre de la rubrique d'échos de « S.L.C. ».

EST D'EDEN *(A l').* Premier film où James Dean ait eu un grand rôle; il obtint d'ailleurs pour son jeu le grand prix d'interprétation masculine, au festival de Cannes, en 1954. Le réalisateur de cet ouvrage était Elia Kazan.

EUROPE N° 1. Station de radio privée, de langue française, studios à Paris, émetteur au Felsberg (Sarre). Créée en novembre 1954 par Charles Michelsohn et Louis Merlin. Longueur d'ondes : 1 647 m (G. O.). Europe n° 1, grâce à son style et à ses émissions, est considérée comme la station actuelle la plus jeune et la plus dynamique. Directeur artistique : Lucien Morisse. A l'antenne : Harold Kay, Roger Duquesne, Maurice Biraud, Robert Marcy, Guy Vial, Robert Villard, Michel Cogoni, Jean-François Mansard, Hubert Wayaffe, Annik Beauchamp, Anne Perez et les émissions de Daniel Filipacchi, Michel Cogoni, Francis Blanche, etc. Produit notamment « Salut les Copains » (17 h-19 h) et « Pour ceux qui aiment le jazz » (22 h à 22 h 30), tous les jours. Directeur général : Maurice Siégel.

EVA *(Little).* De son vrai nom : Eva Boyd. Chanteuse américaine noire, née le 29 juin 1945 à Belhaven (Caroline du Nord). Connut un triomphe à l'été 1962, grâce au « Locomotion » de Carole King et Gerry Goffin, qui fit d'elle en quelques semaines une importante vedette internationale. Venue à Paris au mois d'avril 1963, elle dut quitter avant le temps prévu le programme de l'Olympia où elle se produisait : son père venait de mourir aux U.S.A. (disques Decca).

EVERLY BROTHERS *(the).* Ces deux frères (Don, vingt-cinq ans, et Phil, vingt-trois ans) sont considérés par beaucoup, dans la série rythme, comme les meilleurs duettistes du monde. Avec un disque, « Bye bye Love », enregistré en 1959, ces deux jeunes garçons originaires de Brownie sont devenus les idoles de l'Amérique. En France, leur popularité est nettement moins grande puisqu'ils n'ont publié, chez Vogue, que cinq 45 t. et deux 33 t.

EVY. Chanteuse française, née le 16 décembre 1945 à Angers. A passé son enfance en Italie, pays d'origine de sa mère. A créé en 1963 : « la Rentrée », « J'ose te l'écrire ». Maison de disques : Barclay, série 707.

EXCITERS *(the).* Groupe vocal américain noir composé de trois choristes (Carol, Liliane et Herbert) et d'une chanteuse soliste (Brenda). (Distribution : Barclay.)



FAB. Abréviation de « fabulous ». Synonyme anglais et américain de formidable, terrible, dément.

FAN. Abréviation de fanatique. En langage de rock désigne tout amateur sérieux, chaleureux et connaisseur. Tend à se généraliser. Exemple : Chtroumzigloff fait la queue depuis 9 heures du matin pour apercevoir Danyel Gérard ; c'est un fan...

FABIAN. Chanteur américain d'origine italienne qui a pratiquement abandonné le rock pour se lancer dans le cinéma. Son premier disque, « Tiger », en 1957, fut un best-seller. Autres succès : « Lilly », « Come on and get me », « I'm sincere ». A joué avec John Wayne dans un grand film de John Ford : « le Grand Sam ».

FAITH *(Adam)*. Chanteur de rock et acteur de cinéma anglais. Premier disque, « What do you want », enregistré en 1958. Au cinéma tient le rôle principal du film « Beat girl », où il chante accompagné par l'orchestre de John Barry. Autres succès : « Watch your step », « Made you... ». Enregistre chez Columbia.

FANTÔMES *(les)*. Formation française constituée en 1962. C'est la première à avoir repris en France la formule « Shadows », c'est-à-dire trois guitares et une batterie. Sa composition : Dean Noton, surnom Franklin (solo), de nationalité anglaise, dirige le groupe ; Danny Marane, surnom Cécel (guitare basse), anime le groupe, aime le risque, passionné de motos, c'est le membre « choc » de l'équipe ; Charles Benarroch, surnom Charlot (batterie), est considéré comme le « Fantôme » le plus populaire. C'est à sa coupe de cheveux, à son air perpétuellement endormi et surtout à sa gentillesse qu'il doit sa popularité. A la guitare d'accompagnement, trois musiciens se sont succédé : Jacky, puis le chanteur Jean-Claude Chane, tous deux actuellement au service. Le guitariste d'accompagnement actuel est un musicien professionnel de remplacement. Depuis décembre 1963, les Fantômes sont devenus les musiciens attitrés d'Eddy Mitchell.

FAUX FRÈRES *(les)*. Groupe instrumental français créé en 1963. Premier disque sorti en mars. Principaux titres enregistrés depuis cette date : « Quinze ans », « Be bop a lula », « Quand je serai célibataire ». Enregistrent chez Vogue.

FENCEMEN *(the)*. Groupe de guitaristes américains créateurs de « Bad'n roll », indicatif de l'émission radiophonique. « Bal. 10-10 ». Enregistrent chez « Liberty » (distribution Pathé-Marconi).

FENDER. Marque américaine de guitare considérée par les professionnels comme la meilleure après « Gretsch ». Employée en rock pour la première fois par les « Blue Caps » (ex-accompagnateurs de Gene Vincent) en 1956, cette marque comprend trois catégories essentielles : la « fender jazzmaster » employée généralement pour l'accompagnement, la « fender stratocaster » employée pour le solo et la « fender precision bass » (employée en jazz depuis très longtemps d'ailleurs), uniquement pour la basse.

FERNANDEL *(Franck)*. Chanteur français né le 10 décembre 1935 à Marseille. Fils du célèbre acteur. Son premier métier, le notariat, ne lui apportant pas toutes satisfactions, il s'est tourné vers le cinéma et la chanson. Premier rôle dans « la Belle Anaïs ». Premier disque paru chez Philips.

FERRARI. Voiture de sport dont rêve tout teenager normalement constitué. Prisée par les vedettes jeunes : Johnny et Richard possèdent chacun une Ferrari (de modèle différent). Prix moyen : 80 000 F. Voitures de standing équivalent : Aston-Martin et Maserati.

FESTIVAL. Firme de disques française. Artistes jeunes : les Fingers, les Surfs, Marie Laforêt, Gigliola Cinquetti.

FEVER. Chanson rythmée, crée en 1958 par Peggy Lee, qui en fit un hit aux U.S.A. Reprise par de nombreux chanteurs, notamment Elvis Presley, Timi Yuro et Dion. Adaptée en français sous le titre « 39e de fièvre ».

FILIPACCHI *(Daniel)*. Voir « Salut les Copains ».

FINGERS *(les)*. Groupe instrumental français composé de Jean-Claude Oliver (guitare solo), Marcel Bourdon (guitare rythmique), Yvon Rioland (guitare basse) et Serge Biondi (batterie). Enregistre chez Festival.

FINGERTIPS. Titre de la chanson, enregistrée en public, qui à l'été 1963 fut classée première au « Cash-Box » américain, pendant cinq semaines, et révéla le jeune chanteur noir Stevie Wonder au public du monde entier.



FITZGERALD *(Ella)*. Chanteuse américaine noire, née à Newport-News, le 25 avril 1918. Se révéla à l'âge de seize ans au cours d'un radio-crochet, et fut aussitôt engagée comme chanteuse d'orchestre par Chick Webb, qui lui fit enregistrer son premier disque (« Are you here to stay ? »), dès 1935. Ella connut la grande célébrité en 1938 avec « A-tisket, A-tasket ». Après la Deuxième Guerre mondiale, elle participa fréquemment aux tournée internationales du « Jazz at the Philarmonic », organisées par Norman Granz, qui la rendirent populaire dans le monde entier. Elle est encore aujourd'hui, par la richesse, l'étendue, la justesse de sa voix et par son swing, la plus magistrale chanteuse de jazz. Ses grands hits : « Mack the Knife », « Cheek to cheek », « Blue Moon », « Desafinado », « Georgia ». Enregistre chez Verve-Barclay.

FLASH *(les)*. Groupe instrumental français créé fin 1961. Deux disques parus chez Polydor (« Twistarella » et « Prends la caravelle »). Adorent l'Italie, leur pays d'origine.

FLIPPED. Mot d'argot américain (du « Jim Lowe's Rock'n Roll Dictionary ») : ébahi, stupéfait, soufflé.

FLIPPER. Jeu électrique de conception américaine, très apprécié des copains. Fonctionne avec des pièces de 20 ou 50 centimes. James Dean était un as du flipper. Actuellement, Ria Bartok est une partenaire assez sérieuse. Les flippers « Gottlieb » sont les plus répandus.

FOIN *(faire du)*. Argotique. En langage de spectacle : remuer une salle, avoir du succès au cours d'une représentation. Exemple : si Elvis venait chanter à Paris il ferait un foin monstre.

FOLIES-PIGALLE. Cabaret parisien qui produit des programmes rock. Nancy Holloway et Vince Taylor en furent, en 1962 et 1963, les principales vedettes.

FOLK. Mot anglais signifiant : peuple, foule, les gens. Folk song : chanson folklorique. Exemple : « Oh ! Suzannah ! » (folklore du Texas).

FONDA *(Henry)*. Remarquable acteur américain né le 16 mai 1905 à Grand Island. Célèbre par ses rôles dans « Guerre et Paix » et « Douze hommes en colère ».

FONDA *(Jane)*. Actrice, fille de Henry, née en janvier 1937 dans le Nebraska. Après de brillants débuts aux U.S.A. (« Un dimanche à New York ») commence une carrière française : « la Ronde » (sous la direction de Vadim).

FONDA *(Peter)*. Acteur – de théâtre surtout – fils de Henry et frère de Jane, né en 1940 dans le Nebraska.

FORD *(John)*. Metteur en scène américain, célèbre pour ses westerns de qualité. Interprète favori : John Wayne. Principaux films : « My darling Clementine », « The man who shot Liberty Valance », « Donnegan's riff » (« La Taverne de l'Irlandais »).

FOREZ *(Roland)*. Meneur de jeu de la R.T.F. Anime depuis octobre 1963 une émission de jeunes sur France I-Paris-Inter, le « Collège du rythme ».

FOU DE RAGE. Expression familière (de sens affaibli) couramment employée chez les copains pour exprimer le mécontentement. Exemple : « J'ai fait un gag à Untel et il est fou de rage. » Synonyme : vert de rage ou vert tout court.

FOURMOST *(the)*. Groupe vocal instrumental anglais (Liverpool). Même manager que les Beatles : Brian Epstein. Le groupe « The Fourmost » (ex-Four Jays) a été créé en 1962 par Brian O'Hara (guitare solo), Billy Hatton (basse), Mike Millward (guitare rythmique), Dave Lovelady (batterie). Leur hit : « Hello little girl », chanson écrite par leurs amis les Beatles. Maison de disques : « Parlophone » (en France, Odéon).

FRANÇOIS *(Claude)*. Chanteur français né le 1er février 1939 au Caire. Enfant de chœur et soliste de la chorale locale, fut initié à la musique proprement dite par son oncle, chef d'orchestre. Vint en France en 1956, où il se spécialisa dans le jeu des instruments à percussion. Engagé dans la formation des Gamblers pour jouer au Sporting Club de Monte-Carlo, ne tarda pas à se faire remarquer par ses possibilités vocales. « Monté » à Paris en 1962, il enregistra chez Philips un disque excellent (« Belles, belles, belles »), suivi de nombreux autres, tous vendus à un nombre imposant d'exemplaires. Danseur et showman complet, Claude François tend à se spécialiser dans les refrains à la mode.

FRANÇOISE *(Voir Hardy)*.

FRANKLIN *(Aretha)*. Chanteuse américaine noire née en 1942 à Memphis. Fille de pasteur, elle fut dès sa première enfance influencée par la « gospel music » (musique d'église). Sa façon de chanter et son répertoire s'apparentent au blues et au gospel. Grande révélation américaine de l'année 1963, elle fut surnommée « la Ray Charles féminine ». Enregistre chez C.B.S.

FREY *(Jimmy)*. Chanteur belge né le 28 avril 1941 à Bruxelles. D'abord garçon boucher chez le fournisseur de la princesse Paola, devint chanteur professionnel sur les conseils de ses amis. Fan de football, grand admirateur de James Dean. Enregistre chez Philips.

FUREUR A L'OUEST. Western en couleurs d'Oscar Rudolph avec (pour la première fois à l'écran) Duane Eddy, qui a composé la musique du générique, sous le titre original du film : « The wild westerners ».

FUREUR DE VIVRE *(la)*. Second film de James Dean et sans doute le plus populaire. Réalisateur : Nicholas Ray.

FRANCIS *(Connie)*. Chanteuse américaine, vedette des disques M.G.M. Premier disque avec « Stupid cupid » sorti en 1956. Enregistre en anglais, allemand, français, italien et espagnol. A fait un bon disque en français : « Oh ! ami, j'en ai rêvé » (« It's my pillow could talk »), paru chez Polydor.

FURY *(Billy)*. Chanteur anglais originaire de Liverpool. Patronyme réel : Renald Wycherley. Fut désigné en 1962 par la maison R.C.A. pour aller remettre à Elvis Presley, son idole, le disque d'or symbolisant la vente d'un million d'exemplaires du disque « Follow hot dream », en Angleterre. Son premier disque, « Maybe tomorrow » sortit chez Decca en 1958. Ses principaux succès : « Wonderous Place », « That's love », « Talking in my sleep », « Phone call ».



GADGET. Mot américain. Equivalent approximatif français : truc. Petit objet original destiné à rendre service dans un cas bien précis. Exemple : « J'ai acheté un joli gadget à ma sœur ; c'est un stylo-porte-clefs-lampe de poche. ».

GAG. Situation ou propos qui force le rire, par sa cocasserie et sa soudaineté. Dans le cinéma américain, le métier de gagman (celui qui invente des gags originaux) est des mieux rémunérés. Principaux maîtres du gag : Charlie Chaplin, Buster Keaton, les Marx Brothers, Laurel et Hardy pour les U.S.A. ; Max Linder, Robert Dhéry, Pierre Dac, Henri Salvador et Francis Blanche pour la France.

GALL *(France)*. Chanteuse française, née le 7 octobre 1949 à Paris. Initiée à la musique par son père (musicien, compositeur, parolier de « La Mamma »), a enregistré son premier disque chez Philips en janvier 1964. Grand succès avec « Ne sois pas si bête ». Signes particuliers : blonde, jolie, romantique.

GAMBLERS *(les)*. Groupe instrumental français de rock créé en 1962. Accompagnateurs de Claude François jusqu'en 1963, puis de Frank Alamo. Créateurs de l'indicatif de « Salut les Copains » : « S.L.C. surf » et des indicatifs de séquences. Enregistrent chez Barclay.

GAM'S *(les)*. Groupe vocal français de quatre filles (Graziella, Annie, Michèle, Suzy) qui ont quitté les « Djinns » pour chanter du rock. Formule semblable à celle des groupes vocaux américains (Exciters, Cookies, Chiffons). Premier succès avec « Il a le truc » (« He's got the power ») en 1963. Accompagnent Claude François en tournée et lui servent de choristes. Enregistrent chez Philips, sous la direction de Lee Hallyday.

GANTS. Surtout lorsqu'ils sont noirs, accessoires de certains chanteurs de rock. Employés pour la première fois sur scène par Gene Vincent, à la suite de son premier accident (dans lequel il avait eu une main partiellement brûlée), puis par Vince Taylor pour compléter sa panoplie de cuir noir. Signe de dureté. Mot employé dans l'expression « ne pas prendre de gants » pour signifier agir ou parler sans ménagement. Ex. : « Inutile de prendre des gants avec ce type, c'est un goret. »

GARS. Abréviation ancienne, toujours vivace pour : garçon. Sens moderne plus élargi : individu.

GÉGÈNE. Appellation familière du chanteur américain Gene Vincent créée par tous ses fans de langue française. D'origine récente, succède à « l'enfant hurlant » (« the screamin' kid »), premier surnom de Gene Vincent.

La suite de la lettre G et du dictionnaire des Copains au prochain numéro.





LAISSE-MOI TENIR TA MAIN

Paroles originales et musique de J. Lennon et P. Mc Cartney. Paroles françaises de Claude François et Vline Buggy. Interprétée par Claude François.

Je veux
Quelque chose
Tu sais, c'est presque rien
Laisse-moi
Je t'en prie
Laisse-moi tenir ta main
Je veux tenir ta main
Dis-moi
Que nous deux
Que nous deux c'est sérieux
Laisse-moi
Je t'en supplie
Laisse-moi tenir ta main
Je veux tenir ta main
On irait la main dans la main
Partout
Et je me sentirais heureux
Comme un fou ! Comme un fou !
[Comme un fou !
Je viens
Tous les jours
Te chercher le matin
Je serais
Tellement fier
Si je tenais ta main
Laisse-moi tenir ta main
Je veux tenir ta main
On irait la main dans la main
Partout
Et je me sentirais heureux
Comme un fou... Comme un fou !
[Comme un fou !
J'aurais
Le courage
D'aller trouver ton père
J'aurais le courage
De demander ta main
Laisse-moi tenir ta main
Je veux tenir ta main...

Par autorisation des Editions Paul Beuscher.

JE VEUX PRENDRE TA MAIN

Paroles françaises de Ralph Bernet Paroles originales et musique de J. Lennon et P. Mc Cartney. Interprétée par Les Lionceaux

A toi
Je veux dire
Ce que je voudrais tant
De toi
Je peux dire
C'est vrai depuis longtemps
Je veux prendre ta main
Je veux prendre ta main
Alors
Veux-tu
Laisse-moi
Une fois
Etre ce garçon-là
Etre ce garçon-là
Aussi
Réponds-moi
Que tu veux bien cela
Me tendre enfin la main
Je veux prendre ta main
De l'avoir un jour dans la mienne
J'y pense
Il faudra bien qu'elle me vienne
Cette chance
Cette chance
Cette chance
Tu as
Quelque chose
Et là tu me comprends
Pour moi
Cette chose
A fait que simplement
Je veux prendre ta main
Je veux prendre ta main
De l'avoir un jour dans la mienne
J'y pense
Il faudra bien qu'elle me vienne
Cette chance
Cette chance
Cette chance
A toi
Je veux dire
Ce que je voudrais tant
De toi
Je peux dire
C'est vrai depuis longtemps
Je veux prendre ta main
Je veux prendre ta main
Je veux prendre ta main

Par autorisation des Editions Paul Beuscher.

JE TE PARDONNE

Paroles originales et musique de P. Spector, E. Greenwick et J. Barry. Paroles françaises de Georges Aber. Interprétée par les Surfs.

J'ai cru depuis toujours
Que tu reviendrais un jour
Et j'avais raison d'espérer
Quand tu m'as dit : « Pardonne-moi »
Je m'ennuyais, loin de toi
Qu'il était fou de se quitter
Alors de joie, j'ai pardonné
Je te pardonne, tu le sais bien
Je te pardonne, car tu reviens
Je te pardonne, j'ai eu trop de chagrin
J'ai cru depuis toujours
Que tu reviendrais un jour
Pourtant j'ai pensé en mourir...
De notre amour on sait le prix
On y tient plus aujourd'hui
Et je ne veux plus en souffrir
J'oublie tout pour te dire
Je te pardonne, tu le sais bien
Je te pardonne, car tu reviens
Je te pardonne, j'ai eu trop de chagrin.

Par autorisation des Editions Pigalle.



Guerre aux points noirs ! 4 coiffures italiennes...

- Le Savon-Crème de Beauté dont vous avez parlé en Février, fait-il du bien pour les points noirs ?

Codina Nelly, Bruxelles 1.

Les points noirs sont faits d'hyper-sécrétions des glandes sébacées et d'impuretés qui sèchent dans les pores de la peau. Le Savon-Crème de Beauté a justement le pouvoir de dissoudre ces impuretés et de déloger ces poussières. Il est donc tout à fait recommandé pour lutter contre les points noirs. De plus, il fait trois choses à la fois. Et ces choses, il les fait bien ! Il nettoie (à l'eau comme un savon classique), démaquille (comme un vrai démaquillant) et nourrit (comme une crème de beauté). Résultat : il laisse comme un gant de velours sur la peau de votre visage et de votre corps. Je vous le recommande.

- J'adore le goût des Italiens en matière de films, de mode, de... tout !

Clarice L. Paris



BOTTICELLI



SPORTIVO

Et bien, vous aimerez ces coiffures à la mode romaine. Leurs 4 "recettes" exactes de mise en pli se trouvent sur le dépliant glissé dans la boîte de "Coiffure Italienne" de Max Factor. Allez vite vous



ROMA DI NOTTE

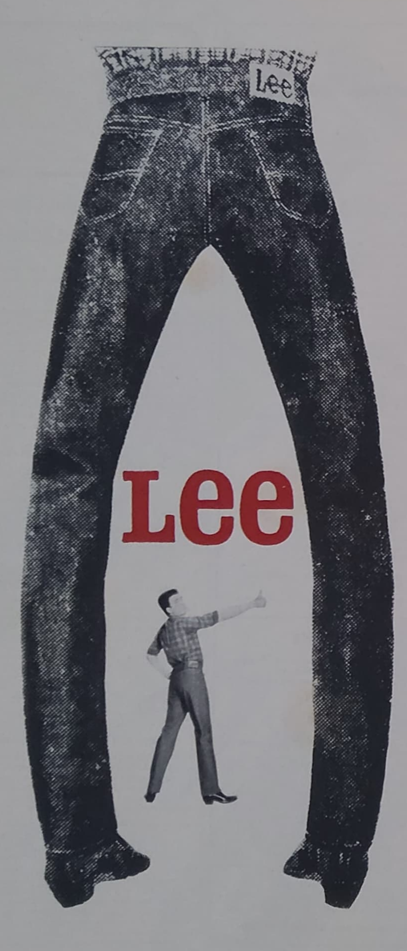


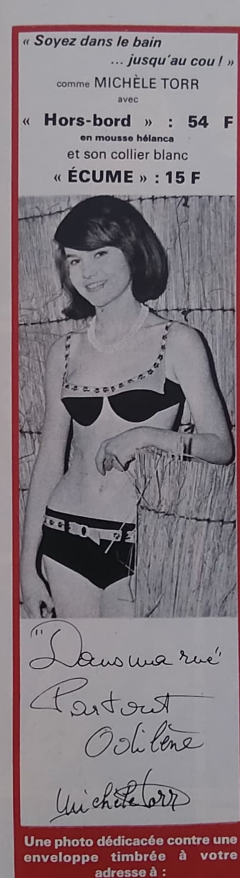
AVANTI

le procurer, c'est le seul moyen de se faire une mise en pli qui tienne... Attention ! Coiffure Italienne contient des protéines et de là vient son merveilleux pouvoir... pour la santé et la beauté de vos cheveux (ce mois-ci, on vous offrira avec, un petit peigne à modeler fort astucieux !).

"Club des Belles"

Pour vos problèmes de beauté et pour demander votre carte GRATUITE du Club des Belles (elle vous donne droit à d'agréables petits cadeaux-surprise tout au long de l'année), écrivez à Barbara Factor, Service SC. 11, rue Royale, Paris. Chaque question recevra une réponse, soit dans une colonne, soit par lettre personnelle.





■ LES GARÇONS M'AIMENT

Paroles françaises de Bernard Michel
Paroles originales et musique de J. Barry et E. Greenwick.
Interprétée par Tiny Yong.

Je sais comment les embrasser
Jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus penser
Je glisse ma main dans leurs cheveux
Alors, ils font ce que je veux...
Les garçons m'aiment parce que j'aime [les garçons
Mais dès que je sens qu'ils s'ennuient
Je flirte avec un de leurs amis
Alors ils sont tellement jaloux
Qu'ils ne s'embêtent plus du tout
Les garçons m'aiment parce que j'aime [les garçons
Je sais comment les calmer
Je les mène par le bout du nez
Je sais que je les rends fous
Quand je les embrasse, comme ça, dans [le cou
Et quand une fille leur plaît vraiment
Je tombe dans les pommes sur-le-champ
Ils oublient tout pour me soigner
Ils oublient même leur pépée
Les garçons m'aiment parce que j'aime [les garçons
Les garçons m'aiment parce que j'aime [les garçons...

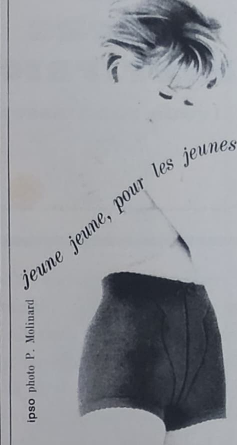
Par autorisation des Editions Pigalle.

■ DANS LA NUIT

Paroles de Gilles Thibaut.
Musique de Jacques Denjean.
Interprétée par Jacques Denjean et Les Bab's.

Dans la nuit, c'est ta faute si je ne [dors pas
Dans la nuit, ah ! je t'en dois des in-[somnies
Dans la nuit, je voudrais bien trouver [un moyen
Dans la nuit, pour ne plus t'aimer et [t'oublier
Dans la nuit, t'es là, à me tourner la tête
Dans la nuit, laisse moi rêver, fous-moi [la paix
Dans la nuit, j'entends la radio d'un [voisin
Dans la nuit, Ray Charles chante un [vieux chagrin
Dans la nuit, tu sais, cet air que tu [aimes bien
Dans la nuit, où l'orgue fait daï, daï, daï
Dans la nuit, ça y est, tu vois, je n'y [peux rien
Dans la nuit, un orgue pleure et te voilà
Dans la nuit, un orgue pleure et tu es là
Dans la nuit, un bruit de pas sur le [trottoir
Dans la nuit, le bois d'un vieux meuble [qui craque
Dans la nuit, la portière d'un taxi qu'on [claque
Dans la nuit, mon réveil qui bat comme [un cœur
Dans la nuit, n'importe quoi, je pense à toi
Dans la nuit, fatigué de penser à toi
Dans la nuit, mes yeux se ferment mal-[gré moi
Dans la nuit, je me plonge dans le som-[meil
Dans la nuit, pour me débarrasser de toi
Dans la nuit, c'est pas possible tu me [surveilles
Dans la nuit, je commence un rêve
Ça y est t'es là... Oh, non
Dans la nuit, je t'en prie.... Laisse-moi [la nuit
Dans la nuit, je t'en prie... Laisse-moi [la nuit.

Par autorisation des Editions Labrador.



TU N'AS RIEN DE TOUT ÇA

(Devil in disguise)
Paroles et musique de Bill Giant, Bernie Baum, Florence Kaye et Ralph Bernet. Interprétée par Johnny Hallyday et Eddy Mitchell.

Tu as l'air d'un ange
Tu marches comme un ange
Tu parles comme un ange
Mais moi, je sais
Tu n'as rien de tout ça
Oh non, c'est faux
Oh non...
Dans tes allures d'ange,
Ta façon de parler,
Mon cœur a vu combien tu me mentais
Tu n'es pas ce que je croyais
Tu as l'air d'un ange
Tu marches comme un ange
Tu parles comme un ange
Mais moi, je sais
Tu n'as rien de tout ça
Oh non, c'est faux
Je trouvais très étranges
Tous ces mots merveilleux
Je n'ai rien vu, tu sais trop bien mentir
Et même, avec tes yeux,
Tu as l'air d'un ange
Tu marches comme un ange
Tu parles comme un ange
Mais moi, je sais
Tu n'as rien de tout ça
Oh non, c'est faux
Oh non...
Tu n'as rien de tout ça
Oh non, c'est faux

Par autorisation des Editions Pigalle.

CATCH A FALLING STAR

Paroles anglaises et musique de Paul Vance et Lee Pockriss. Interprétée par Françoise Hardy.

Catch a falling star
And put it in your pocket,
Never let it fade away
Catch a falling star
And put it in your pocket
Save it for a rainy day
Catch a falling star
And put it in your pocket
Never let it fade away
Catch a falling star
And put it in your pocket
Save it for a rainy day
For love may come and tap you [on the shoulder
Some starless night
And just in case you feel you want [to hold her
You'll have a pocket full of star [light
Catch a falling star
And put it in your pocket
Never let it fade away
Catch a falling star
And put it in you pocket
Save it for a rainy day
When your troubles start in [multiplying
And they just might
It's easy to forget them without [trying
With just a pocket full of star [light
Catch a falling star
And put it in your pocket
Never let it fade away
Catch a falling star
And put it in your pocket
Save it for a rainy day

Par autorisation des Editions Musicales Peter Maurice S. A.

■ TOI DEVANT MOI

Paroles d'Eddie Francis.
Musique d'Eddie Vartan.
Interprétée par Larry Gréco.

Toi, toi devant moi
Toi si près de moi
Moi qui n'ose pas
Me l'avouer
Je t'aime déjà
Et pourtant
Quand tu n'es pas là
Je trouve les mots que j'aimerais
[te dire
Mais ces mots te feraient sourire
Voilà pourquoi je n'ose pas
Te l'avouer
Je t'aime déjà
Toi, toi devant moi
Toi si près de moi
Moi qui n'ose pas
Te serrer fort
Entre mes bras
Te serrer fort
Tu ris aux éclats
Tu te moques de moi
Moi qui n'ose pas
Me l'avouer
Je t'aime déjà
Et pourtant
Quand je te revois
Je devine au fond de tes yeux
Que les mots que je veux te dire
Ne te feront plus sourire
Car toi aussi
Tu m'aimes déjà
Toi, toi près de moi
Toi tout contre moi
Moi qui peux enfin
Te serrer fort
Entre mes bras

Par autorisation des Editions Labrador.

■ JE SAIS QUE TU TRICHES

Paroles et musique de F. Gérald, G.-M. Dermot et M. Frith.
Interprétée par les Missiles.

Je sais très bien que tu triches
Quand tu me dis que tu n'aimes
[que moi
Je sais très bien que tu triches
Quand tu dis que tu ne penses
[qu'à moi
Et quand tu me regardes
Je vois bien dans tes yeux
Que tu ne dis pas la vérité
Dans le fond de ton cœur
Moi, je vois tout
Je vois tout ce que tu voudrais
[me cacher
Je sais très bien que tu mens
Oui, je le sais bien mais tant pis
Je voudrais te tuer
Je voudrais tordre ton joli cou
Mais après tout si je ratais mon
[coup
Tout serait fini entre nous
Moi, j'aime mieux rester auprès
[de toi
Et je fais celui qui te croit
Je sais très bien que tu triches
Quand tu me dis que tu m'aime-
[ras toute la vie
Je sais très bien que tu mens
Oui, je le sais bien mais tant pis
Je voudrais te tuer
Je voudrais tordre ton joli cou
Mais après tout si je ratais mon
[coup
Tout serait fini entre nous
Moi, j'aime mieux rester auprès
[de toi

Par autorisation des Editions France Mélodie.

■ DE QUOI SONT FAITS LES GARÇONS ?

Paroles et musique de Johnny Linde, Pete Antell, Vline Buggy. Interprétée par les Gam's.

Nous voulons savoir, savoir, savoir
De quoi sont faits les garçons
Est-ce de sucre ? Non, non...
Ou bien d'épices ?
Non, pas question ! oh, non...
Alors de quoi sont faits les garçons ?
Ces chers petits êtres adorables
Restent pour nous, il faut croire,
Un mystère indéchiffrable
Ah ! mais alors, comment savoir
De quoi sont faits les garçons ?
Est-ce de sucre ? Non, non...
Ou bien d'épices ?
Non, pas question ! oh, non...
Alors, de quoi sont faits les garçons ?
Nous voulons savoir, savoir, savoir
Que quoi sont faits le garçons
C'est un point d'interrogation
Ah ! de quoi sont faits les garçons ?
Bien qu'ils soient vraiment tous les mê- [mes
On ne peut pas se passer d'eux
Et c'est l'éternel problème
Ah ! de quoi sont-ils faits, mon Dieu ?
De quoi sont faits les garçons ?
Est-ce de sucre ? Non, non...
Ou bien d'épices ?
Non, pas question ! oh, non...
Alors, de quoi sont faits les garçons ?
On ne saura jamais
De quoi sont faits les garçons

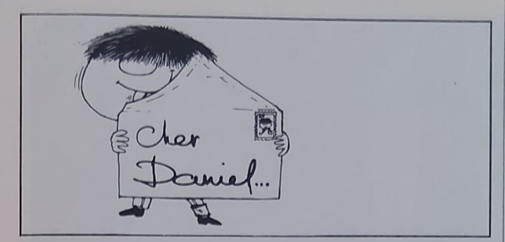
Par autorisation des Editions Pathé-Marconi.

■ TU ME REGRETTERAS

Paroles et musique de Jimmy Justice et Michel Bernard. Interprétée par Lucky Blondo.

Même si tu ne veux plus de moi
Même si tu pars loin de moi
Tu ne pourras jamais
Retrouver quelqu'un qui t'aime [comme je t'aimais
Je sais qu'un jour
Toi tu me regretteras
Qui te suivra n'importe où
N'importe où
Qui fera les quatre cents coups
Quatre cents coups
Pour le seul plaisir
De te voir sourire
Je sais qu'un jour
Toi tu me regretteras
Tu n'oublieras pas
Tous nos souvenirs
Tu t'ennuieras de moi
Et tu n'auras qu'un mot à dire
Si ton cœur est solitaire
Si jamais tu te désespères
Désespères
Moi je serai là pour te consoler
Et je saurai te protéger
Je sais qu'un jour
Toi tu me regretteras
Te suivant de loin
Je veillerai sur toi
Guettant le jour prochain
Où tu auras besoin de moi
Tous les garçons de la Terre
Ne feront jamais pour te plaire
Pour te plaire
La moitié, le quart de ce que j'ai [fait
Tu peux partir, je te connais
Car je sais qu'un jour
Toi tu me regretteras

Par autorisation des Editions Paul Beuscher.



LES BIZARRES DU ROCK

Des cabochards

Eh bien ! j'ai trouvé terrible le sujet sur les trois bizarres. Ils ont des caractères de « cabochards », et ça me plaît bien qu'ils n'essaient pas de se faire connaître par les mêmes méthodes que bien des jeunes chanteurs — des bébés quelquefois — qui se disent bien gentils, bien mignons, bien lavés, bien habillés, bien inoffensifs, bien « comme il faut », et auxquels il ne manque, finalement, que d'avoir quelque chose de bien à eux dans la tête.

Marc Fruehauf, Strasbourg.

Comme une ombre sur moi

Il ne m'était encore jamais arrivé d'être gêné vis-à-vis de mes frères et sœurs (plus grands que moi, mais très sympas) comme quand ils ont découvert dans mon « S.L.C. » les images horribles de l'affreux Hector : qu'est-ce que j'ai pu entendre, comme brimades ! Ça m'embête d'autant plus que je n'ai pas eu envie de défendre ce type qui, de toute façon, me laisse froid. Pas de photos qui, à la maison font passer « comme une ombre sur moi » !

Jean-Max Favereau, Colmar.

Hector a réussi

S'il désire vraiment se rendre antipathique, Hector a réussi. Même pour rire, on n'a pas le droit de tirer la langue à la photo de Johnny. C'est scandaleux.

Marielle Valmore, Châteauroux.

Dans le même sac

Oui, Hector, Long Chris et Moustique sont bizarres. Mais ce n'était pas une raison pour les fourrer tous trois dans le même sac : Hector tente de faire une carrière de comique, Long Chris ne tente plus rien depuis longtemps, et Moustique n'a encore vraiment rien tenté. Alors, moi je dis qu'ils n'ont rien de commun. Le petit Moustique, surtout, n'aurait pas dû être mêlé à cet article.

Claude Brandt, Paris-12e.

A l'enseigne des minus

Puisque tout le monde est bien d'accord — y compris l'auteur de l'article sur Hector, Long Chris et Moustique — pour dire que ces chanteurs n'ont guère de voix, pourquoi leur consacrer des pages dans « S.L.C. » ? Si c'est parce qu'ils sont pittoresques, on aurait pu en trouver de plus drôles. Si c'est parce qu'ils sont des ratés de la chanson, il y en avait des tas d'autres : à l'enseigne des minus, ce n'est pas le monde qui manque.

Geneviève Brasillac, Barèges.

De tout pour faire un monde

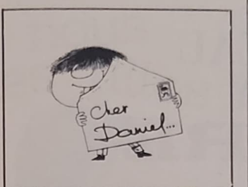
Personnellement, je ne suis fan ni d'Hector, ni de Long Chris, ni de Moustique. Mais je dois bien reconnaître que leur côté « désintéressé » m'est plutôt sympathique. Il y a tellement de chanteurs (et de chanteuses aussi) qui feraient n'importe quoi pour « arriver », qu'il est quand même rassurant de faire connaissance avec des artistes comme eux, qui se moquent de la popularité. Il en est du monde du rock comme du monde tout court : il est « vivable » parce que ceux qui le composent ne se ressemblent pas.

Henri Pervallec, Alençon.

L'abominable Hector

Je ne suis pas d'accord. Inutile de gâcher du papier pour des zigotos bidons comme l'abominable Hector. D'ailleurs je n'aime pas les dingues, et avec lui on est servi. Je préfère encore les vrais. D'autre part, Moustique devrait d'aller chez le coiffeur.

Serge Beauvais, Paris-14e.



LA VAGUE "BEATLES"

11 fois au Cash-Box

C'est stupéfiant : ils ont été classés onze fois au Cash-Box le mois dernier! « Ils » ? Je parle de ces drôles d'oiseaux, les Beatles, qui, malgré leur laideur, ont aujourd'hui dépassé le pouvoir de séduction de nos plus beaux chanteurs. Cela ne s'était jamais vu encore, aux U.S.A. : que des Anglais puissent supplanter les Américains dans le domaine de la musique. Tout arrive.

Stéphanie Calchaux,
une Française de New York.

Paul va-t-il se marier ?

J'ai appris, en regardant récemment un quotidien, que Paul, le plus mignon des Beatles, était fiancé. Alors, zut, zut ! Comme c'est moche ! Un chanteur vous plaît, et puis un beau matin on apprend qu'il va se marier. Ma mère dit que je suis folle, de tomber si facilement en pamoison devant les chanteurs que je trouve « bien » ; mais c'est fait pour ça, un chanteur, non ? Il est fait pour qu'on l'aime ! Je propose à Chouchou le vote de la loi suivante : « Nul ne se mariera, s'il est mignon et s'il chante bien ». Un peu de justice, quoi !

Lucette Flamand,
Nevers.

Drôles de filles

Cela fait deux fois qu'en regardant S.L.C., je reste béate de surprise : comment les filles anglaises ou américaines peuvent-elles se torore de douleur, hurler, s'arracher les cheveux en assistant au show des Beatles, ou à celui de Little Stevie Wonder ? J'ai beau avoir une grande admiration pour ces chanteurs, je ne me roulerais quand même pas à terre pour la leur montrer ! Drôle de monde, l'Amérique...

Suzanne Pierrelet,
Lille.



Des groupes extraordinaires

Je reviens d'Angleterre et, hors de la mayonnaise sucrée, j'y ai découvert des groupes extraordinaires et pourtant inconnus en France: des Swinging Blue Jeans aux Rolling Stones en passant par les Searchers. Ils sont cependant de taille à lutter avec leurs homologues américains ou avec les Beatles. Mais ils passent trop rarement sur les ondes. C'est injuste.

Bob Stephen, Lausanne.

QUELQUES PRÉCISIONS

Qui est Manou Roblin ?

Au lycée où je suis inscrit, des copains se sont demandés si Manou Roblin (dont tu as fait publier la photo, dans le numéro 21 de S.L.C.) était un nouveau flirt de Johnny. Je crois pouvoir les renseigner : comme j'ai la manie de lire toujours complètement les étiquettes des disques que j'achète, je puis leur dire que Manou Roblin est un auteur-compositeur, qui travaille depuis très longtemps pour Johnny, et qui a écrit en particulier un de ses premiers succès : « Avec une poignée de terre ».

Michel Servais, Lyon.

Un 15 novembre...

Je pense qu'une erreur a dû se glisser au petit paragraphe que tu as consacré, dans le « Dictionnaire », à Petula Clark. S.L.C. nous a indiqué un jour que celle-ci était née un 15 novembre ; cette date, j'en suis sûre, est la bonne. Petula n'est-elle pas Scorpion ?

Maryse Soulat, Paris-8e.

Minutieuse

Ce n'est pas chez Columbia, cher Daniel, mais chez Pathé-Marconi qu'enregistre Dick Rivers. De même Brenda Lee, qui enregistre sur disques Decca aux U.S.A., n'est pas une artiste Decca en France, mais une vedette Brunswick-Polydor. Ces petits détails importent peu, mais je suis minutieuse, minutieuse...

Claudine Kergenois, Nantes.



copains flashes

PAR ANDRE ARNAUD

DES MILLIERS DE JEUNES MEURENT DE FAIM

Un jeune de quinze ans s'assied sur le bord d'une route. Il est livide, d'une maigreur effrayante... Il paraît avoir neuf ou dix ans, pas plus... Il s'appuie contre un arbre. Son souffle est imperceptible. Il va mourir... Il meurt... Et personne autour de lui ne peut le secourir... Il meurt de faim.

Je dis bien : *Il meurt de faim.* Il a quinze ans, se trouve en Inde... Il pourrait avoir six ou dix ou douze ans... Il pourrait être en Afrique ou en Amérique du Sud... Son cas n'est pas unique... Des milliers de garçons et de filles meurent de faim chaque jour dans le monde. C'est un drame. C'est aussi de la politique.

De la politique, dans ce cas-là nous devons en faire. Si certains ferment les yeux, si l'égoïsme les guide, il faut que les jeunes, eux, se sentent solidaires.

L'appel de Johnny

Un soir j'ai entendu Johnny Hallyday lancer un appel. Ceux qui ont organisé la lutte contre la faim dans le monde avaient demandé à Johnny de les appuyer. Il l'a fait, simplement — et avec beaucoup de sincérité. C'était à l'heure où je suis auditeur de radio... A l'heure où, à mon tour, j'ai le temps d'écouter. Et je me suis dit que donner quelque chose, faire la charité en somme, c'était bien naturel. Mais au-delà de ce geste, le problème à résoudre restait le même. Nous pouvions sauver chacun une vie humaine pendant un jour. Rien de plus. Le reste, c'est de la politique.

Riches et pauvres

Il y a, en gros, deux sortes de pays dans le monde — les pays riches et les pays pauvres. Et certes, dans les pays riches comme la France, il y a des gens peu fortunés, comme d'ailleurs dans les pays pauvres, il y a quelques riches. Mais en France — comme aux Etats-Unis ou en Angleterre — le plus pauvre ne meurt pas de faim...







copains flashes

En Asie, en Afrique et dans certaines régions d'Amérique du Sud, on meurt de faim. Et bien sûr ce sont les jeunes qui meurent. Car ils sont les plus faibles... Et il leur manque ce qui leur conviendrait pour qu'ils se développent.

Un choix à faire

Chez eux, il y a ce que produit la terre... Ou ce que renferme le sous-sol. Mais il manque les usines qui permettent de fabriquer des produits, des objets. Or quand les habitants d'un pays ne peuvent rien transformer... ils se mettent à la merci des pays industriels, ils vendent ce que l'on appelle des « matières premières »...

Et ils ne vendent que cela. Ce n'est pas assez pour acheter ensuite chez ceux qui fabriquent tout ce qui est nécessaire à la vie d'une population.

Il faut donc les aider à s'équiper, à construire des fabriques, des usines... ou alors il faut seulement continuer de leur acheter le peu qu'ils produisent. Et fermer les yeux sur leur misère. Aller même jusqu'à leur acheter leurs denrées, leurs matières premières à des cours qui accentueront la misère (cela se fait, certaines années).

De l'argent gâché

Parmi les pays riches, pourtant, il y en a qui ont choisi d'aider les pays pauvres... de leur donner de l'argent ou de leur en prêter pour leur permettre de s'équiper... de devenir à leur tour industriels. Ce qui donnerait du travail au plus grand nombre et un minimum de nourriture à tous. La France le fait, à sa manière. Les Etats-Unis le font à la leur. Mais à l'intérieur de ces pays il y a des gents influents qui disent : « C'est de l'argent fichu par les fenêtres !... Nous payons des impôts pour nourrir les Noirs et les Jaunes. Arrêtez la dépense ! »

Il est vrai qu'avec l'argent donné aux pays insuffisamment développés les Etats-Unis pourraient peut-être avoir quelques satellites de plus dans l'espace... et la France des routes et des hôpitaux qui lui manquent.

Il est vrai que le propriétaire d'une belle maison peut fort bien agrandir sa demeure d'un étage plutôt que d'ai-



copains flashes

der son voisin qui habite dans un taudis, et s'offrir un rôti supplémentaire plutôt que d'apporter un peu de nourriture à des gens qui meurent de faim. Mais, si celui qui meurt de faim vient voler le rôti ?...

Le péril jaune ?

C'est une réponse égoïste à une attitude égoïste. La peur de voir les millions de gens qui meurent de faim se mettre en marche, et venir prendre ce qu'on leur refuse, n'est pas un argument politique. N'empêche qu'un milliard de Jaunes par exemple se mettant en marche vers l'Ouest ne rassurerait personne !

La raison noble cependant d'aider ceux qui meurent de faim... est avant tout humaine. Il faut aider ceux qui n'ont rien. Il faut le faire en prenant soin que l'argent donné serve vraiment à équiper le pays auquel on le donne... Car c'est d'un progrès technique continu que naîtra une situation meilleure. D'abord de la nourriture pour tous et ensuite un progrès plus ample qui rapprochera ces pays du niveau que nous avons atteint.

Les croulants

Avez-vous lu jusqu'au bout ? C'est aride, la politique... Mais de temps en temps, un sujet comme celui-là vaut bien que l'on se casse un peu la tête. Vous aurez peut-être le droit de voter à dix-huit ans. Il en est de plus en plus question... Si vous avez le goût d'aller dans les réunions publiques, vous entendrez souvent un lascar qui parlant de ce problème essaiera de se tailler un beau succès... en l'escamotant !

Il parlera des impôts toujours plus lourds, des constructions qui ne se font pas... Et il dira que « l'argent fout le camp chez les nègres » comme je l'ai entendu raconter récemment. Il sera persuadé que vous ne voyez pas plus loin que votre bulletin de vote... Il ne s'imaginera pas que ce sont les discours truqués qui vous déplaisent précisément dans la politique.

Des jeunes meurent de faim chaque jour par milliers dans le monde. Ceux qui ferment les yeux devant cela ne sont pas forcément des criminels. Ils croient à leur politique...

Mais ce sont des croulants.

A. ARNAUD.

CINÉMASCOPAINS



LE COMBAT DU CAPITAINE NEWMAN... LA GUERRE DES FOUS. Film en couleurs de David Miller, interprété par Gregory Peck, Tony Curtis, Bobby Darin. Camp militaire de Colfox, en 1944. Le capitaine Josiah J. Newman, chef de la section psychiatrique de la base, qui a pour mission de soigner les hommes dont le cerveau n'a pas résisté à la tension de la guerre, doit faire face à l'incompréhension de son colonel et au déséquilibre de ses malades. Il réussit à garder sa propre lucidité, grâce à l'aide efficace de son assistant et à l'amour de son infirmière. C'est un film psychologique sans prétention, qui brosse un tableau émouvant de la guerre des nerfs et des possibilités de la psychanalyse. La réalisation est soignée et Tony Curtis donne à Gregory Peck une réplique magistrale. Une œuvre solide.



LE COMBAT DU CAPITAINE NEWMAN

BONS BAISERS DE RUSSIE... JAMES BOND REVIENT. Film en couleurs de Terence Young, interprété par Sean Connery et Daniela Bianchi. Pourquoi une fonctionnaire des services secrets soviétiques accepterait-elle de trahir son pays et de subtiliser un « lektor » (machine à déchiffrer un code secret) pour l'offrir aux Anglais ? C'est la question à laquelle est chargé de répondre James Bond, l'as de l'Intelligence Service qui, arrivant à Istanbul, se trouve mêlé à une guerre meurtrière d'espions et découvre, sur un chemin parsemé de cadavres, les traces d'une troisième force, mystérieuse : « Spector », qui en veut à sa vie... et au lektor. Fidèle aux traditions du genre, ce nouveau « James Bond » est une grande réussite : Sean Connery incarne avec autorité... et charme son personnage, et évolue avec technique dans le décor impressionnant qu'a mis en scène Terence Young. Si vous aimez l'espionnage à grand spectacle, vous ne serez pas déçus...



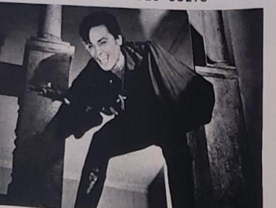
BONS BAISERS DE RUSSIE

LA VALSE DES COLTS... BAGARRE A L'OUEST. Western de R. G. Springsteen, interprété par Tony Young, Dan Dryea, Madlyn Rhue. La veille de son mariage, un jeune shérif, Morg Rocklin, est contraint de tuer le fils d'un riche fermier, Josh McCloud. Sous prétexte de vengeance, mais en fait pour se débarrasser d'un tireur trop expert, le régisseur de McCloud charge un docteur d'amputer la main droite de Rocklin. Mais le vieux Sam, docteur habile, simule l'opération et Rocklin parviendra, après que le régisseur se soit enfui avec la femme et l'argent de McCloud, à retrouver le bandit et à le tuer en combat singulier. Western classique — sa seule originalité est d'être traité en noir et blanc — qui jouit d'une réalisation et d'une interprétation honorables. Plaira aux amateurs de bagarre.



LA VALSE DES COLTS

LA TULIPE NOIRE... COMMENT ON ECRIT L'HISTOIRE. Film en couleurs de Christian-Jaque avec Alain Delon, Virna Lisi, Dawn Addams, Robert Manuel, Francis Blanche. Paris, juin 1789. La Tulipe Noire, bandit légendaire qui n'attaque que les nobles et jouit de l'estime du peuple, est amené à se faire remplacer dans son rôle officiel (il est en fait le comte de Saint-Preux) par son frère jumeau. Ce dernier, jeune, bouillant et plein d'illusions, fait de l'excès de zèle et doit subir le sort de la Tulipe Noire jusqu'à l'échafaud. Sera-t-il, au dernier moment, sauvé ?... L'histoire — et plus exactement le temps qui précéda la Révolution — sert de cadre à ce film où les situations, parfois invraisemblables, sont traitées avec couleur et humour. On se laisse aller volontiers, d'autant plus qu'Alain Delon, admirablement dédoublé, ferraille et séduit du début à la fin avec le talent d'un grand comédien.



LA TULIPE NOIRE

LES CORRESPONDANTS

Alan Hugues, 145, Durham Road, Sunderland (Angleterre), 17 ans, aime l'histoire grecque et romaine, Peter Paul and Mary, la poésie, Françoise Hardy, le rugby, les films d'Eisenstein, les Everly Brothers, Paris, le tennis, les œuvres de Kafka, les filles intelligentes, James Bond et les Beatles.

Zorana Lazovic, Skadarska 15, Beograd (Yougoslavie), 17 ans. Notre ami yougoslave aime la vitesse, Paul Newman, les chevaux, Jacques Prévert, la guitare électrique, Françoise Hardy, le hockey sur glace, Brigitte Bardot, le football, Alain Delon, la danse. Désire des correspondants.

Rita Messinese, 58, via Nitti, Taranto (Italie), 18 ans, est, selon sa propre expression, amoureuse de Paris où elle rêve d'étudier et de travailler afin de perfectionner son français. Johnny Hallyday, Petula Clark, Françoise Hardy et Richard Anthony sont ses préférés. Désire des correspondant parisiens.

Michel. — Tous les garçons qui lisent ce magazine ont connu ou connaîtront le même sort que Michel, actuellement sous les drapeaux et chimiste dans la vie civile. Richard Anthony, Jacques Brel et Sylvie Vartan sont ses chanteurs préférés. Les quais de la Seine et le quartier de l'île Saint-Louis sont les deux coins de Paris qu'il adore. Sa voiture favorite : la Porsche. Ceux qu'il aime voir évoluer sur les écrans de cinéma : Brigitte Bardot et Steve Reeve.
Michel Lessertisseur SP 69.348.

Ky Vu Truong, 43 Da Ba Bau, Cholon (Sud-Vietnam), dix-sept ans, pense devenir producteur de cinéma, aimerait fonder un club de jeunes. Ecoute souvent sur son électrophone Elvis Presley et Sylvie Vartan.

Paule Cholbi, Melbourne, province de Québec (Canada), 17 ans, future institutrice. Considère James Dean comme le plus sensible des acteurs. Aimerait recevoir des nouvelles de toutes ses amies qui ont fréquenté l'école normale d'El-Biar en 1961-1962.

Conception Vigo Buil, Theodoro Llorente n° 10, Barcelona 13 (Espagne), dix-sept ans, attirée par le dessin, pratique la natation, aime étudier les langues, adore voyager. Pour elle, Ray Charles et Charles Aznavour sont les deux chanteurs les plus marquants de notre époque.

Bernadette Sandron, 73, rue de la Montagne, Farciennes, Hainaut (Belgique), 17 ans, pense devenir sténodactylo. Sacha Distel pour la France, Adamo pour la Belgique et Elvis Presley pour les Etats-Unis sont ses préférés.

Karin Wittner, 2 Hamburg 20, Wrangelstrasse 73 (Allemagne), quinze ans, future coiffeuse, aime tout ce qui touche le twist et le cinéma. Désire un correspondant de dix-sept ans qui pense que Johnny et Cliff sont les deux chanteurs les plus formidables.

Petr Karel, Na Kyetnici 5, Prague 4 (Tchécoslovaquie), vingt ans, s'intéresse aux mathématiques mais n'en délaisse pas pour autant le jazz et la peinture. Désire correspondre avec des étudiantes aimant Johnny Hallyday

LES CORRESPONDANTS

Nom .... Prénoms ....

Adresse ....

Age .... Futur métier ....

Les goûts qui vous différencient des autres ....

....

....

Vos vedettes préférées ....

Découpez et envoyez ce bon à « Salut les Copains », Service Correspondants, 8, rue Marbeuf, Paris (8e).



Françoise a lu et sélectionné pour vous

Zébra, station polaire

(Alister Mac Lean. 13,90 F)

L'auteur des « Canons de Navarone » s'est une fois encore surpassé en écrivant cette œuvre. Le docteur Carpenter, embarque à bord d'un sous-marin nucléaire américain : le « Dalphin ». Une étrange mission l'attend : il doit aller porter secours aux survivants de la station dérivante « Zébra » installée à 500 kilomètres du pôle, et qui est ravagée par un incendie. Soudain, l'équipage s'aperçoit que le sous-marin a été saboté. Qui est l'auteur de ce mauvais coup et pourquoi ? Le destructeur cherche-t-il à empêcher le docteur de se rendre à destination ? Vous serez tenus en haleine jusqu'à la dernière page de cet incomparable ouvrage.

Les Conquérants de l'inutile

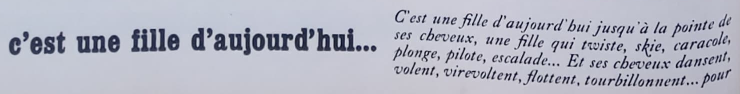
(Lionel Terray. Gallimard, 17 F)

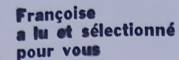
C'est un récit autobiographique. Ses pages vous conduiront sur les traces de ces hardis aventuriers du XXe siècle, que l'alpinisme aide à assouvir une soif d'héroïsme noble. Lionel Terray, le compagnon de Maurice Herzog et de Louis Lachenal lors des grandes expéditions françaises en Himalaya, vous expliquera comment, attiré par la montagne, il en a fait sa raison de vivre. Une école de courage, de virilité, de combat à méditer. Le style de l'auteur est puissant, évocateur, empreint de poésie montagnarde pouvant déterminer une vocation d'alpiniste. Très belles illustrations.

Le Père Goriot

(Balzac. Editions P.G. Castex, 8,75 F)

De ce roman, vous pourrez tirer le plus grand profit. Balzac sait y donner la vie et le mouvement à tout un monde. Il vous décrit son personnage principal, le Père Goriot, un vieillard de soixante-neuf ans, avec un style d'une richesse exceptionnelle. Vous assisterez à sa déchéance après l'avoir vu évoluer dans la prospérité. D'autres « acteurs » apparaissent tout au long de ce récit où les mœurs d'une société éternelle sont analysées. Chaque portrait est étudié avec minutie. Le langage est incom- (Suite page 52.)





Françoise a lu et sélectionné pour vous

(Suite de la p. 49.) parable. Vous serez conquis par ce roman écrit à l'image de la vie, et qui vous donnera envie de lire tout Balzac... soit une quinzaine de gros volumes !

Le Ranch de Flicka

(Mary O'Hara. Collection Calmann-Levy, 12,35 F)

Ceux d'entre vous qui ont lu « Mon amie Flicka », seront passionnés par les lignes écrites par Mary O'Hara. Elle raconte la dure expérience qu'est celle des ranchers nouvellement installés au Far West. Avec son mari, elle mène une lutte de tous les instants, essayant avec une volonté farouche, d'élever du bétail. Leur existence est pleine de périls mais sa description des dures contrées du Far West est merveilleuse : les animaux font partie du récit, et en sont presque les personnages essentiels. Mary O'Hara vous offre avec « Le Ranch de Flicka » une œuvre pleine de talent, de sensibilité et d'énergie.

La Peste

(Albert Camus. Livre de Poche)

C'est l'un des plus grands romans de notre époque. A Oran (Algérie), chacun ignore ce que demain sera pour lui. Les rats ont envahi la ville. Une maladie infectieuse et contagieuse est transmise à ses habitants : la peste. C'est la panique, le drame. La mort frappe qui elle veut. Tout semble voué à la destruction et cependant, un beau matin, c'est le miracle. La ville est débarrassée de son fléau.

Trois personnages sont remarquables tout au long du récit : le docteur Rieux qui reste dans la ville maudite pour soulager les souffrances humaines ; le journaliste Rambert qui ne veut pas quitter Oran avant de connaître l'issue du drame et aussi, parce qu'il a un amour certain pour l'humanité, l'abbé Paneloux qui souffre avec courage tout au long du récit. Vous aimerez lire et relire « La Peste », car c'est un livre de grande classe que l'on ne peut oublier, et qui constitue une puissante étude de la société humaine.

Le journal d'Anne Frank

(Livre de Poche)

C'est un livre à lire ou à relire. Le lecteur a l'impression (Suite page 55.)

Françoise a lu et sélectionné pour vous

(Suite de la page 52.) de vivre ce que cette petite fille de treize ans a réellement vécu durant deux ans et qu'elle nous relate. Des phrases admirables ; des expressions pures, simples et justes ; un charme qu'aucun adulte n'aurait pu nous faire éprouver. Une histoire dramatique, riche d'épisodes angoissants : la guerre, l'invasion de la Hollande par les Allemands, l'existence menacée de cette petite Israélite, les pires dangers qui la guettent.

Le patriote

(Pearl Buck. Livre de Poche)

L'auteur de ce roman fut Prix Nobel en 1938. Il vit en Pennsylvanie avec 150 enfants de toutes races qu'il a adoptés. Cela se passe en Chine. Un jeune homme de ce pays, I-Wan, issu d'une famille riche comparera sa fortune avec la misère de ses compatriotes. Alors, n'en pouvant plus, il se consacrera à la lutte sociale peu après avoir été emprisonné. Il combattra tout au long de ce récit pour son pays, avec ses amis. De l'excellent Pearl Buck.

Les falaises d'or

(Jacques Serguine, Gallimard, 12,50 F.)

Jacques Serguine, l'auteur de ce livre charmant et sincère, a vingt-sept ans ; S.L.C. a d'ailleurs publié, il y a quelques mois, une très jolie nouvelle qu'il avait écrite : « Une jeune fille en or ». Son univers ? Celui d'un jeune homme sain, fort, joyeux — un peu inquiet aussi, et qui a une formidable passion pour la vie. Dans ce roman (sa quatrième œuvre) il raconte l'histoire d'un garçon amoureux de la femme de son meilleur ami, une certaine Marianne. Il l'aime, elle l'aime, mais elle aime aussi son mari ; un beau jour, tout est fini. Si vous avez dix-huit ans, si vous êtes amoureux, lisez cet ouvrage, il vous réjouira. Tout y est simple, intelligent, Jacques Serguine détient une justesse et une vivacité d'écriture passionnantes. Aimez-vous les voyages en voiture de sport sur les routes de province ? la mer, les soirs d'été ? Alors, « les Falaises d'or » vous séduiront.

F. HARDY.



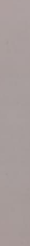
FRANÇOISE ET SYLVIE (page 74).



RICHARD ANTHONY (page 82).



JOHNNY HALLYDAY (page 4).



SOMMAIRE N° 22 - MAI 1964

Photos Jean-Marie Périer : couverture; pages 4 à 15; 74 à 79; 82, 83, 86 et 87; 91 à 106; 90 et 107; 114 à 121; 125; 135, 136 et 137; 140 à 143. André Berg : pages 80 et 81; 110 à 113; 146 et 147. Cyril Morange : pages 58, 59, 60 et 61; 84, 85, 86, 88 et 89. Benjamin : pages 64, 65, 66 et 67; 136 et 137. Dussart : page 96. Photos montage Luigi Castiglioni : pages 150 et 151. Dessins Michel Bourdais : pages 19 et 21. Pierre Bompar : pages 72 et 73. Fix : pages 155 à 158. (Les dessins de Fix parus dans « S.L.C. » sont inédits. La reproduction en est interdite.)

Rédaction, Administration
Publicité : 8, rue Marbeuf
Paris-8e. Tél. : ELY. 52-80



Service de vente :
51, rue Pierre-Charron
Paris-8e. Tél. : BAL. 07-62

Les manuscrits non insérés ne sont pas renvoyés à leurs auteurs.


MILANO: BRAVO
BRAVISSIMO
CELENTANO
VOYAGE A TRAVERS L'EUROPE
PETER KRAUS
CHAMPION DE L'ALLEMAGNE FEDERALE
DE NOS ENVOYES SPECIAUX & CORRESPONDANTS
JEAN PIERRE FRIMBOIS KURT WIELER
ERIC VINCENT JEAN LUC BOISSIER
BENJAMIN CYRIL MORANGE
LONDRES: CLIFF RICHARD JOUE LES TOURISTES
LONDON TRANSPORT
BRUXELLES
ADAMO

CLIFF RICHARD



« Je ne me vois pas en tragédien. »

Pendant plusieurs mois, les magazines, sacrifiant à la mode qui tendait à faire converger tous les projecteurs de l'actualité sur les Beatles, avaient un peu délaissé Cliff Richard. Aujourd'hui, alors qu'il achève le tournage de « Wonderful Life », s'entretenir avec lui plus de dix minutes est une gageure que les représentants du « New Musical Express » eux-mêmes ne sont pas sûrs de mener à bien. Pourtant, Cliff a reçu S.L.C. aux « Associated British Elstree Studios », situés au nord-ouest de Londres et qui sont l'équivalent de nos studios de Boulogne.

Voici le spectacle que j'ai découvert en pénétrant sur le plateau : à cinq mètres du sol, techniciens réglant leurs projecteurs ; caméra effectuant un travelling arrière ; Sid Fury (le metteur en scène qui avait dirigé Cliff dans « The young ones »), homme d'une trentaine d'années, au physique méditerranéen, tour à tour impératif ou diplomate, donnant ses ordres ; décor un peu vif à mon goût, représentant un night-club de Las Palmas aux Canaries, avec le port reconstitué en arrière-fond ; nombreux spectateurs sans emploi bien défini ; Shadows étendus sur des divans de cuir noir et conversant avec de jolies starlettes ; et enfin, Cliff, étonnant dans un uniforme d'officier de la légion étrangère.

— Cliff, parle-moi un peu de tes emplois cinématographiques...

— Chanteur de rock'n roll dans « Expresso Bongo », fils d'un milliardaire dans « The young ones », mécanicien dans « Summer Holiday », me voici devenu employé sur un paquebot, du moins au début du film, pour les besoins de la cause. Quatre films qu'on peut qualifier de comédies musicales, leurs arguments étant avant tout prétextes à la danse et à la musique, visant avant tout à la relaxation du spectateur. Pas de mélodrame, mais des situations simples et cocasses. Tu connais peut-être « Country boy », cette chanson de Fats Domino dans laquelle il déclare que partout où il arrive c'est pour apporter la joie. Pour moi, c'est un peu la même chose et ma personnalité se prêterait d'ailleurs assez mal à la tragédie...

— Peux-tu me faire un rapide résumé de « Wonderful Life » ?

— Bien sûr : c'est l'histoire de sept copains qui, après avoir fait faire une escale forcée à leur paquebot, débarquent sur la côte des îles Canaries, traversent un désert, sèment la panique au sein d'une équipe qui tourne un film dans la région et finissent même par se faire engager. S'apercevant que le metteur en scène néglige quelque peu Jenny, l'actrice avec laquelle Johnny (moi en l'occurrence) s'est lié plus que d'amitié, ils décident de tourner en parallèle leur propre film. Résultat : deux films moyens, mais qui combinés vaudront à toute la bande un succès monstre au Warner Theater, dans Leicester Square. Le tout complété par des gags innombrables.

Le metteur en scène venant de rappeler Cliff pour tourner un plan, j'ai poursuivi ma conversation avec les Shadows qui m'apprirent une foule de choses intéressantes : qu'ils étaient restés onze semaines aux Canaries, qu'ils avaient tourné dans le sud de l'île, dans un désert semblable à celui du Sahara ; que chaque soir ils avaient comme quartier général une boîte de Las Palmas, le « Flamingo » ; qu'ils avaient vu un film en espagnol (« Constantin le Grand ») auquel ils n'avaient rien compris ; que Cliff interprétait cinq chansons dans « Wonderful Life » tandis que les Shadows jouaient deux fois en formule instrumentale ; que « On the beach » et « A matter of moments » étaient les compositions de Hank, Bruce et Cliff qui allaient grimper les échelons du « Hit-Parade » ; que dès leur retour à Londres, si l'on excepte quelques shows au Palladium, ils n'avaient pas quitté les studios ; et enfin que John, le nouveau guitariste solo au physique de play-boy, allait faire des ravages dans les cœurs des Françaises. Dès que Cliff eut terminé son plan, je pus le rejoindre dans le décor :

— Y a-t-il une différence entre Cliff chanteur et Cliff acteur ?

— Absolument aucune ! Dans la vie, je suis extrêmement décontracté, heureux de vivre et mon attitude devant la caméra est le véritable reflet de cette conception optimiste de la vie.

— Que comptes-tu faire, après le tournage de ton film ?

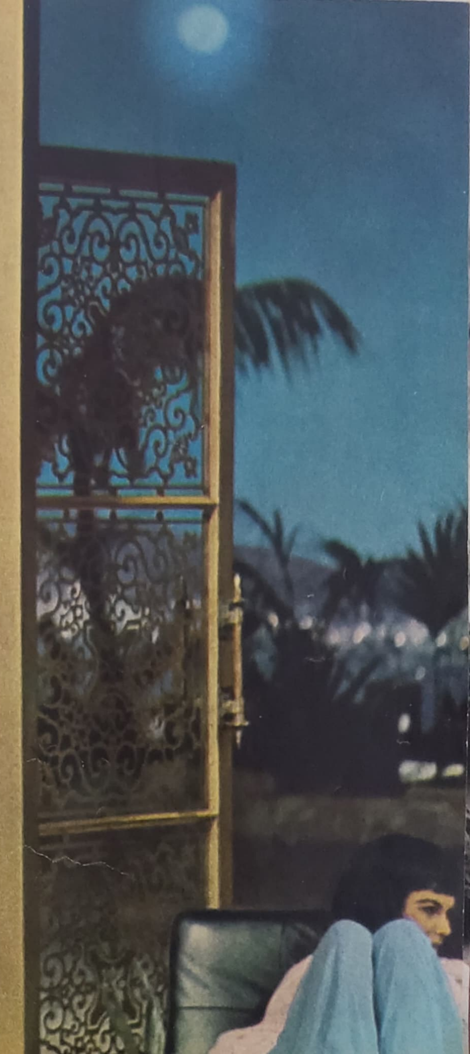
— Mon programme est déjà fixé : tournée en Angleterre, en Scandinavie, en Hollande, en Allemagne, et plus tard direction l'Australie, Ceylan et Hong-kong. Entre-temps, dans la seconde moitié du mois de mai, je resterai une semaine à l'Olympia en compagnie du public le plus important pour un artiste, celui de Paris. Rien de plus formidable pour moi, mais ne penses-tu pas que tes amis français m'ont oublié quelque peu ?

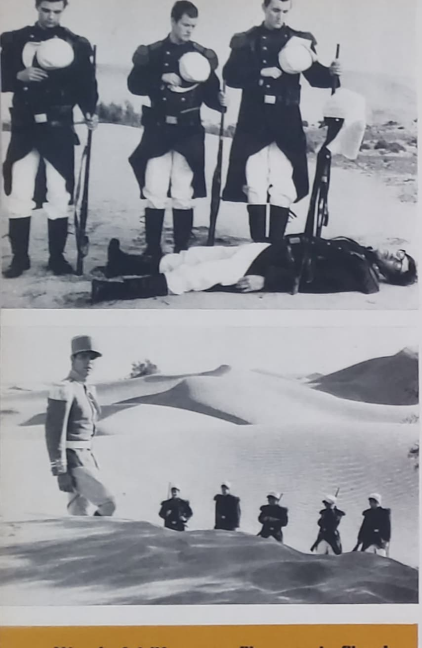
J'ai failli éclater de rire et lui ai assuré que pour l'immense majorité d'entre nous, malgré la concurrence des Beatles, il demeurait le chanteur numéro un de son pays.

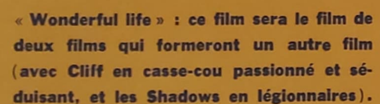
Aujourd'hui, Cliff s'apprête à faire ses valises pour notre capitale et je suis prêt à parier qu'avec ses accompagnateurs, les Shadows, il connaîtra encore une fois un triomphe qu'il ne soupçonne peut-être même pas...

Jean-Pierre FRIMBOIS.









« Wonderful life » : ce film sera le film de deux films qui formeront un autre film (avec Cliff en casse-cou passionné et séduisant, et les Shadows en légionnaires).



SALVATORE ADAMO

Comme Adamo n'habite pas Bruxelles mais comme il est souvent appelé à s'y rendre pour ses affaires, il est un peu dans cette grande ville comme un touriste désorienté.

« La journée sera chargée, m'avait-il dit. J'ai quatre rendez-vous importants, et je ne sais même pas dans quels quartiers. »

Mais qui est-il ? Il s'appelle Salvatore Adamo, et à vingt ans il est le numéro un de la Belgique, une sorte de Johnny Hallyday, adoré parce qu'il est la simplicité même et que son talent est incontesté. C'est un garçon exceptionnel : amoureux de la musique, (guitare et chanson surtout) depuis son plus jeune âge (ses origines italiennes peuvent expliquer cette sorte de prédisposition) il a fait ses études secondaires, comme de nombreux autres garçons, avant de se décider à chanter pour de bon. Mais depuis le jour pas très éloigné — c'était en novembre 1961 — où il a été engagé par « His Master's Voice », il a brûlé les étapes de la consécration. Un titre « En blue-jeans et blouson de cuir » a popularisé son nom (d'agréable sonorité) chez tous les teenagers et même chez les bourgeois les plus conformistes de la vieille Belgique. Ce furent ensuite : « Sans toi ma mie », qui valut à Adamo son premier disque d'argent (début 1963), « Amour perdu », et « Tombe la neige », pour ne citer que les hits.

Adamo est une personnalité : il compose lui-même toutes ses chansons, paroles et musique, et ses chansons portent bien sa marque. Il a aussi une voix : un peu rauque, au timbre voilé, mais bien en place et d'une étendue insoupçonnable pour le profane. Il sait l'utiliser avec la technique d'un « grand ». Ses disques sont maintenant publiés en France et Adamo a aussi enregistré un EP en anglais. L'Europe ne lui fait pas peur : il parle couramment quatre langues...

Cette journée fut placée sous le signe de l'Europe : il mit « en boîte » 4 shows de TV pour l'exportation.

Le soir, je suis allé avec lui à Anvers (30-40 km de Bruxelles) où il passait en vedette, au cours d'un gala patronné par une firme de parfumerie (en Belgique, les marques de produits organisent souvent des spectacles pour les jeunes) et retransmis sur Radio-Luxembourg.

Avant le show, un repas copieux et bien mérité dans un petit restaurant chinois nous réunit. Entre deux cuillerées d'une crème de nids d'hirondelles, son imprésario (la quarantaine, lunettes, air enjoué, sympathique) fait à Salvatore ses dernières recommandations.

— N'oublie pas que tu dois être demain à 9 heures à Charleroi pour ton émission de radio en direct...

Adamo, se tournant vers moi, et tenant à grand peine, au moyen de ses baguettes, une croquette au soja :

— Je chante encore une demi-heure demain matin. Tu vois, ça n'arrête pas. Enfin, il ne faut pas que je me plaigne !...

Une heure plus tard, dans un grand music-hall (la salle Roma, la plus grande d'Anvers) j'ai vu une chose inoubliable : deux mille filles et une douzaine de garçons de douze à vingt ans crier de façon suraiguë un enthousiasme fou pour ce jeune chanteur d'apparence si tranquille. Derrière les feux de la rampe, Adamo chante ses meilleures mélodies avec une foi et une voix remarquables. Il chante aussi de vrais rocks — de la texture la plus classique — avec un talent assez convaincant pour engendrer un véritable délire du public. Deux préjugés s'effacèrent en moi. Je constatai ainsi qu'Adamo est capable de chanter, dans un registre étendu, les thèmes les plus difficiles, et que les Belges (les jeunes couches au moins) sont capables de manifester la joie la plus bruyante et la plus sincère. Ce soir là, ça chauffait. Adamo chauffait son public, et le public chauffait sa vedette. J'ai vu aussi des dizaines de filles (très jeunes) se faufiler, en plein spectacle, jusqu'à la scène pour photographier au flash le jeune chanteur.

Mais même après ses douze chansons et son triomphe, la journée d'Adamo n'était pas terminée. Mille fans attendaient, en scandant son nom, des autographes...

Derrière une sorte de petit bar aménagé à cet effet au premier étage du théâtre, Salvatore dut, pendant plus d'une heure, dédicacer des centaines de photos, se plier aux caprices de ses admiratrices : signer sur des disques (sans pochette) sur des bras nus, même, tandis que les policiers de service, malmenés, bousculés, en sueur, prenaient résolument le parti de quitter la mêlée pour aller prendre tranquillement une bonne bière. Et tout se passa bien. Tard dans la nuit, sur le perron du music-hall, traînaient encore des fans inassouvis, des vieux papiers, des programmes déchirés...

Je comprenais alors la véritable dimension d'Adamo.

— Pour un triomphe, c'est un triomphe, lui ai-je dit, tandis que nous roulions (140 km/h sur l'autoroute) vers Bruxelles endormie...

— Merci. Demain soir, je chante aussi, tu viendras ?

— Impossible, je serai à Paris. Mais toi tu viendras nous voir souvent, maintenant ?

— J'espère bien ! Tu peux dire aux copains français que je pense aussi à eux quand j'écris une nouvelle chanson.

— Compte sur moi. Maintenant, je veux « crier ton nom ».

Eric VINCENT.



« Il ne faut pas que je me plaigne. »



Adamo

PETER KRAUS



« J'ai plutôt l'esprit mécanique. »

A propos des derniers jeux olympiques d'Innsbruck, tous les journaux ont fort naturellement parlé des sportifs et des sportives qui firent, sur les pistes, leur provision de médailles. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que chaque soir, après les épreuves, le nombreux public international, en mal de distractions, fit un triomphe au chanteur numéro un d'Allemagne qu'est Peter Kraus. Ce succès, nul sans doute mieux que lui ne l'eût obtenu en ce lieu : car son tour de chant, précisément, est déjà réglé à l'heure du Marché commun. Peter est, en effet, l'un des très rares artistes de la jeune génération qui puisse exprimer son talent en allemand, en français, en anglais, en italien et en flamand. En souvenir de ce « tabac » hivernal, un disque vient d'être publié chez nous par Polydor, sous le titre « Peter Kraus à l'Olympia » — il s'agit de l'Olympia d'Innsbruck —, comportant « Danse avec moi », « Madchen mit Herz », « Der geist von Buffalo Bill » et « Cry your eyes out ».

Artiste complet, Peter ne l'est pas seulement pour avoir résolu le problème des langues ; il l'est aussi pour avoir appris toutes les disciplines du spectacle. Chanteur, guitariste, danseur, comédien et présentateur, il a de qui tenir, puisque son père (Fred Kraus) fut de même — et reste — un showman accompli, aujourd'hui spécialisé dans la production d'émissions de télévision. D'origine autrichienne, Peter est né à Munich, le 18 mars 1939. A quatorze ans, il faisait connaissance avec le cinéma (où il jouait son premier rôle dans « The flying class room ») et à dix-sept ans avec le rock, qui devait être pour lui le terrain décisif de la réussite : quand il publia — sous la supervision de Gerhardt Mendelssohn — sa version de « Tutti frutti », il connut, en Allemagne, une immédiate célébrité. En mai 1960, il fut prié de monter une série de programmes pour la télévision, série qui dure toujours. Au cours de ces shows, diffusés sous son nom, il invita fréquemment Connie Francis (qu'on se dépêcha de lui attribuer à tort pour fiancée) et notre Françoise nationale, dont il parle toujours avec émotion :

— Françoise, c'est tout un univers romantique, une sorte de symbole de la grâce simple, que tout garçon attend d'une fille. Elle chante très bien en allemand, mais c'est sans doute en français que je la préfère. En cela, je suis semblable à beaucoup de teenagers allemands, qui pourtant ne comprennent pas le français.

— Quels artistes étrangers tes contemporains aiment-ils le plus ?

— Françoise, Françoise et Françoise. Et puis aussi Ray Charles, et maintenant, de plus en plus, les Beatles. Ce sont les grands rénovateurs du rock, aujourd'hui. J'ajouterai que les jeunes allemands sont de toute façon très sensibles à toute bonne musique, qu'elle soit des domaines classique, rock ou jazz.

Tu connais la réputation du peuple allemand, généralement considéré comme très musicien. Eh bien, elle est fondée de nos jours plus que jamais. J'ai souvent été frappé par le fait que c'est le même public qui remplit les salles pour les concerts classiques, les récitals de jazz et les spectacles de music-hall. Entre un amateur de Beethoven et un fan de Ray Charles, dans ce pays, il n'y a pas d'antagonisme.

— Dans ta vie présente, quels sont les projets qui comptent le plus ?

— D'abord les projets proches : des émissions de télévision à Munich, Hambourg, puis en Italie et en Yougoslavie ; une tournée en Allemagne, une autre en Scandinavie ; en juillet prochain, un festival international à Monte-Carlo, où j'aurai l'honneur de défendre les couleurs de la « Sud West Funk » (radio de Baden-Baden). Et puis, peut-être, un rôle difficile — celui de Joseph Strauss — dans un film de Walt Disney. Et enfin, tout de même, le projet de prendre quelques vacances...

— Et que feras-tu de tes loisirs ?

— De la pêche sous-marine en Méditerranée, de la plongée aussi (j'ai un scaphandre autonome que j'enrage de ne pouvoir revêtir plus souvent) et de la moto, beaucoup de moto...

— Tu as l'esprit sportif ?

— J'ai plutôt l'esprit « mécanique ». J'aime ma machine moins pour le plaisir de rouler très vite que pour celui de la soigner. Tu sais que je suis très fier de savoir démonter et remonter tout seul toutes les pièces qui la composent...

— Est-ce que nous te verrons en France, cette année ?

— Oui. Peut-être en direct (j'ai un si bon souvenir de votre Olympia), mais sûrement sur les écrans de télévision.

Dans la vie « européenne » de Peter, on le voit, la télévision tient une grande place : elle est, pour un garçon d'esprit aussi moderne que lui, le moyen d'expression idéal. Mais il ne néglige pas le disque pour autant, et surtout pas le disque français. Il vient, en effet, de publier en France quatre nouveaux titres qui pourraient bien, ici, faire faire un grand bond à sa cote : « Elle a dit », « Remets-nous la danse », « J'ai beaucoup d'amour » et... une danse de fraîche importation (« Le snap ») qui prouve combien notre copain d'outre-Rhin, pour être né au pays de la valse viennoise, n'en est pas moins dans le coup et entend y rester longtemps.

Kurt WIELER.

ADRIANO CELENTANO



« Adriano vous embrasse, vous aime. »

Nous n'avions que peu entendu parler de lui, depuis près d'une année. Adriano Celentano, après son fulgurant succès de mai 1963 sur la scène de l'Olympia, avait pour ainsi dire disparu ; non qu'il eût cessé de travailler, mais il s'était consacré à son seul pays, sur le plan professionnel, et, trop occupé à se battre pour conserver en Italie la première place (il fut dangereusement menacé, l'été dernier, puis cet hiver, par d'autres artistes) il n'avait pas songé à revenir en France. Nous sommes donc allés le trouver dans sa ville natale, Milan, et nous l'avons interrogé, pour « faire le point ».

— En ce moment, nous a-t-il dit, je suis fou de joie : je tourne un film comique. C'est une chance que j'attendais depuis très longtemps. L'an dernier, j'avais joué un rôle très sombre, dans un film mouvementé et tragique : « Uno strano tipo » (Un garçon bizarre) ; cela sans doute m'avait intéressé, mais qui pourrait croire que je suis un personnage « obscur », fait pour la série noire, ou le western ? Je suis un comique. « E vero, no ? », demande-t-il en se tournant vers son frère, Alessandro.

Le frère approuve, souriant. Adriano prend un air fâché : « Tu n'en parais pas bien convaincu ! »

— Adriano, il y a un an, tu étais la seule grande vedette de la chanson en Italie, on ne parlait que de toi, on te désignait un peu comme une idole nationale ; puis, sont arrivées de douces jeunes filles, nommées Rita Pavone, Françoise Hardy, Marie Laforêt (qui est actuellement classée deuxième sur toutes les listes de vente de disques italiennes) ; estimes-tu que cette concurrence soit périlleuse pour toi, ou t'excite-t-elle, te sert-elle au contraire ?

Adriano écarte les mains, hausse les épaules, agite son large visage d'une manière amusante ; son regard très noir se fait vif, brillant :

— Ah ! je n'en sais rien ! Je crois que si l'on aime le métier que l'on fait, et si on le fait avec le plus d'attention, de soin possible, on n'a nulle raison de s'inquiéter d'une compétition. Au contraire, celle-ci vous stimule, vous enrichit même, parfois. Ainsi est-ce en écoutant les disques de Françoise Hardy que j'ai eu envie d'enregistrer, moi aussi, une jolie chanson lente ; et j'ai écrit « Sabato triste » (Un samedi triste)...

— ...qui est aujourd'hui l'un de tes plus grands succès. Mais as-tu le sentiment d'être toujours « le premier » ?

— Qu'est-ce que cela signifie, être le premier ? Rien. Il se trouve que j'ai peut-être été l'un de ceux qui ont le plus contribué à introduire le rock en Italie, mais il est heureux que je n'aie pas été le seul ! Ç'aurait été à désespérer des « teenagers » italiens. Ce qui se passe ici, en ce moment, en matière de musique, me réjouit.

— Qu'as-tu à dire au jeune public français qui t'a acclamé lors de ta dernière visite à Paris ?

— Je lui dirai ceci : « Adriano vous embrasse, vous aime, et vous promet de revenir vous voir bientôt... si vous le voulez bien. »

Se pourrait-il que quelqu'un ne le veuille pas ? Trop modeste Celentano !

L'image de cet Adriano gai, paisible, décontracté, certains de ses amis que j'eus ensuite l'occasion de rencontrer, devaient la corriger d'une note un peu sombre, vaguement inquiétante : « Adriano, me dit-on, ne va pas bien, en ce moment. Il semble souvent triste, déprimé ; il dit qu'il veut abandonner le chant, quitter ce métier qui ne le réjouit plus. Nous ne le comprenons plus très bien : lui qui passait ses nuits à rouler en voiture, et ne lisait presque jamais, il reste maintenant chez lui la pleine moitié de son temps, plongé dans l'étude de la Bible et des Evangiles. Il y a dans sa vie présente quelque chose d'étrange. » Déconcerté par ces propos, dont je ne savais s'il fallait qu'on les tînt pour sérieux ou pour farfelus, je téléphonai de nouveau à Adriano, quelques jours plus tard. Une voix de femme (celle de sa mère, je crois) me répondit, au fil :

— M. Celentano n'est pas à Milan en ce moment. Il se repose.

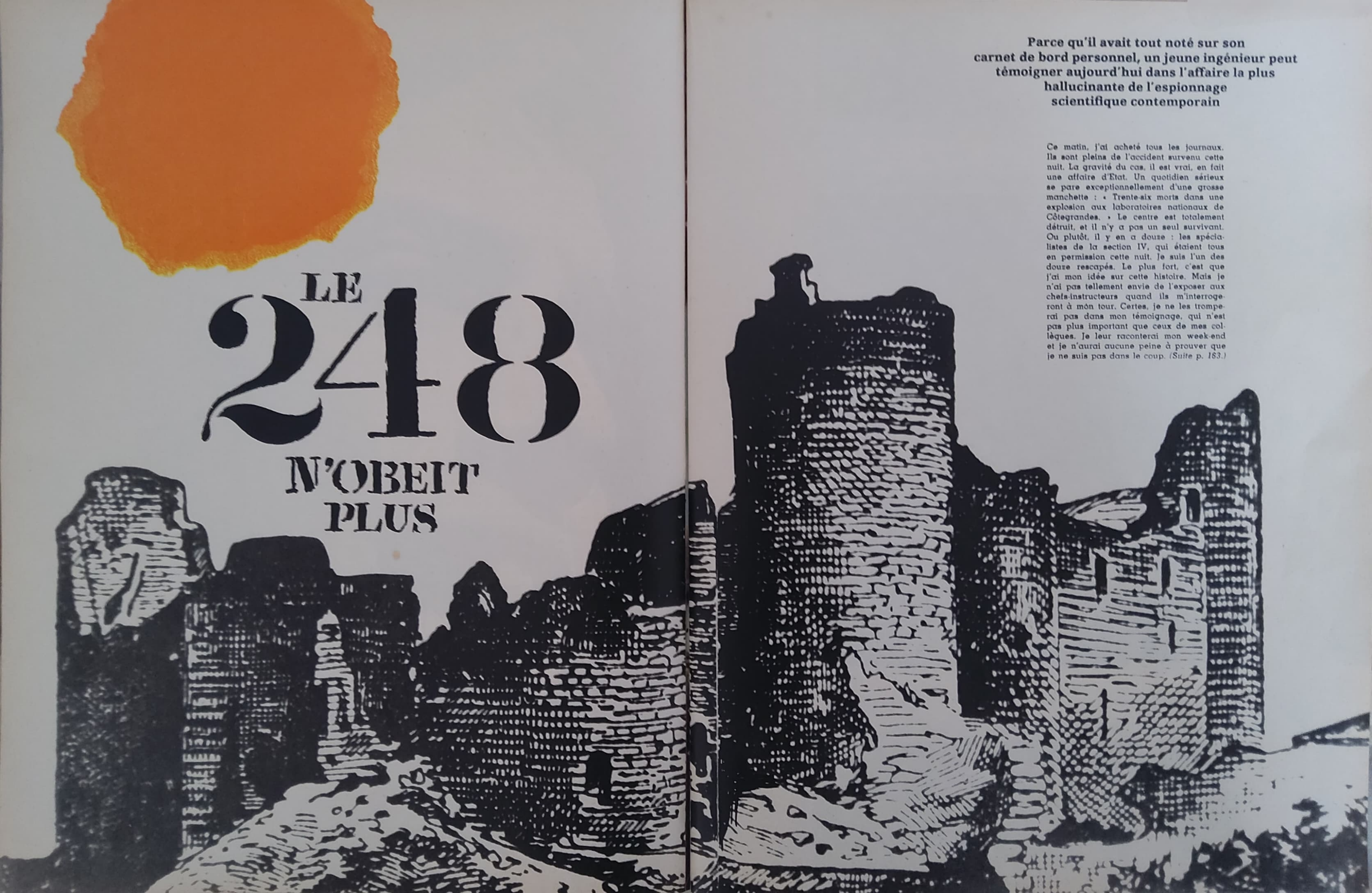
— Mais où ?... demandai-je, surpris. Je croyais qu'il était en train de tourner un film comique, dans les studios de la ville.

— Oui, c'est exact, il a travaillé à ce film jusqu'avant-hier ; mais il est assez malade, on a dû interrompre le tournage.

Tout cela devenait fort bizarre ; les journaux, soudain, annoncèrent la « dépression nerveuse » d'Adriano, parlèrent d'une possible et étrange conversion du chanteur au catholicisme... « Ciao Amici » (le S.L.C. italien) publia un long texte intitulé : « Que t'arrive-t-il, Adriano ? », et cet article était précédé des lignes suivantes : « Il ne dort plus ; il a quitté sa fiancée ; il a renoncé à tous ses contrats. Que se passe-t-il ? » Je tentai d'obtenir le numéro de téléphone d'Adriano, dans sa retraite de « vacances » ; on feignit d'abord de ne pas le connaître — puis, on me le donna. Au creux du coquillage sombre du récepteur, Adriano m'expliqua :

— Je suis fatigué, très fatigué, voilà tout. J'ai décidé de prendre trois semaines de repos : et cela fait si longtemps que je n'avais eu une telle initiative, que tout le monde en est reste stupéfait. Ne crois pas tout ce que raconte la presse. Je vais bien, je vais très bien.

Jean-Luc BOISSIER.



LE 248 N'OBEIT PLUS

Parce qu'il avait tout noté sur son carnet de bord personnel, un jeune ingénieur peut témoigner aujourd'hui dans l'affaire la plus hallucinante de l'espionnage scientifique contemporain

Ce matin, j'ai acheté tous les journaux. Ils sont pleins de l'accident survenu cette nuit. La gravité du cas, il est vrai, en fait une affaire d'Etat. Un quotidien sérieux se pare exceptionnellement d'une grosse manchette : « Trente-six morts dans une explosion aux laboratoires nationaux de Côtegrandes. » Le centre est totalement détruit, et il n'y a pas un seul survivant. Ou plutôt, il y en a douze : les spécialistes de la section IV, qui étaient tous en permission cette nuit. Je suis l'un des douze rescapés. Le plus fort, c'est que j'ai mon idée sur cette histoire. Mais je n'ai pas tellement envie de l'exposer aux chefs-instructeurs quand ils m'interrogeront à mon tour. Certes, je ne les tromperai pas dans mon témoignage, qui n'est pas plus important que ceux de mes collègues. Je leur raconterai mon week-end et je n'aurai aucune peine à prouver que je ne suis pas dans le coup. *(Suite p. 163.)*


SYLVIE
ET
FRANÇOISE :
UN
WEEK END
CAMPAGNARD

Ces deux vedettes sont d'abord deux amies : si Françoise a envie d'une grande randonnée, Sylvie l'accompagne...



Lorsque Sylvie, fatiguée, veut s'arrêter, Françoise dit: "D'accord". Et c'est une halte dans l'herbe, en plein soleil...



L'après-midi, petite séance de lecture : au village, Françoise et Sylvie ont acheté tous les magazines ; elles les feuillettent ensemble : « Tiens, voilà une jolie photo de toi ! » dit Françoise. « Oh ! tu trouves ? Je la déteste ! » répond Sylvie en riant. Tout à l'heure elles iront boire un thé à l'auberge la plus proche, puis elles rentreront pour écouter des disques. En somme, ne s'agit-il pas un peu, pour elles, de grandes vacances ?



QUI ES-TU MICHEL COGONI ? UN " COMÉDIEN " SINCÈRE

Nom : Cogoni. **Prénoms** : Michel, Etienne, Jean. **Né le** : 7 janvier 1936, à Taverny (S.-et-O.). **Signe astrologique** : Capricorne. **Religion** : sans. **Opinion politique** : à gauche. **Couleurs** : rouge, gris, noir. **Passe-temps favori** : son métier. **Lecture** : Dos Passos, Hemingway, Faulkner, Camus et Sartre. **Journaux** : France-Soir, S.L.C., Cinémonde, Tintin. **Boisson** : whisky. **Plat** : les ravioli bien faits (de préférence tard dans la nuit). **Comédiens préférés** : Jean-Paul Belmondo, Cary Grant, James Dean. **Comédiennes** : Brigitte Bardot et toutes les vamps américaines. **Chanteurs préférés** : Johnny Hallyday, Gilbert Bécaud, Bobby Darin. **Chanteuses** : Dionne Warwick, Petula Clark, Sylvie Vartan. **Son plus grand souhait** : avoir un jour l'envie de se marier. **Signe particulier** : collectionne les voitures miniatures.

« Ce jeune homme dont vous entendez la voix sur l'antenne d'Europe N° 1 est un garçon passionné, mordant et finalement tendre », vous dit Guy Abitan

Un grand visage clair et dru, au mouvement très viril, des yeux noirs et vifs, une voix rauque, ferme, à peine voilée — il a vingt-huit ans, et, depuis quelques mois, est l'un des « hommes de radio » le plus écouté de France Michel Cogoni, en effet, après avoir assuré pendant plus d'une année le succès de l'émission « Service de nuit » sur l'antenne d'Europe n° 1, a créé en octobre 1963 (et à l'astucieuse instigation de Lucien Morisse, directeur artistique de la station) une émission qui devint très vite fort populaire parce qu'elle était gaie, dynamique, et remarquablement informative ; son titre : « Dans le vent ». Il s'agissait à peu près — il s'agit — d'un « S.L.C. » pour adultes : des vedettes qui n'intéressent pas en général le public des « teenagers », mais qui n'en sont pourtant pas privées d'un certain intérêt, y trouvèrent leur place. Tout comme Richard, ou Johnny, ou Sylvie, ou Françoise Hardy, Frank Alamo, Jean-Jacques Debout, Eddy Mitchell, viennent présenter leurs nouveaux titres au micro de « Salut les Copains » et conversent avec Daniel, de même entendit-on Charles Aznavour, Dalida, Nana Mouskouri, d'autres encore discuter bientôt avec Michel de leurs goûts, de leurs passions, de leurs projets, de leurs disques... Quel est donc ce garçon qui a voulu, tout en accueillant avec joie la nouvelle génération, ménager et préserver le travail de l'ancienne ? C'est la question que j'eus à me poser, le jour où je me trouvai assis face à lui, (Suite page 192.)



LE CALME TRIOMPHE DE RICHARD

Au départ, tout se présentait assez mal : la tournée débutait, et, en général, il n'y a pas encore une bonne ambiance à ce moment-là; c'était dans le Nord et je redoutais le froid, la grisaille; la vedette était Richard Anthony, qui passe pour être le père tranquille du rock. Si l'on m'avait dit que je rentrerais à Paris à regret, après ces quelques jours... Et pourtant, le fait est là : j'avais le cœur gros lorsque j'ai pris mon billet de retour Lille-Paris. Et pendant plusieurs jours, je me suis sentie un peu seule, un peu perdue : j'ai eu la révélation de ce qu'était réellement une tournée, et j'ai découvert un nouveau Richard.



Je suis arrivée à Calais avec une mine plus grise que la mer du Nord : j'avais pris un train, certainement le plus lent de tout le réseau, et un livre trop court. L'hôtel était neuf et laid, avec un réceptionniste triste, gris, moustachu; Cyril, le photographe, était absent; pas de nouvelles de Richard et des autres membres de la tournée ; personne, à cette heure, n'était encore arrivé.
Enfin, Richard arrive : il vient de répéter, il est fatigué et veut dormir avant le spectacle. Je trouve une Patricia Carli grippée, un Jean-Jacques Debout déprimé : et moi qui comptais sur eux pour me distraire ! La grande question, c'est tout de même Richard : comment cela va-t-il se passer, avec lui ? Je le connais si peu !
Quand nous arrivons au théâtre, Cyril et moi, les Missiles, qui débutent le programme, sont déjà sur scène. Dans les coulisses, des tas de gens s'affairent, discutent, transportent des instruments de musique, donnent des conseils. Ça va un peu mieux. Je commence à mettre mon nez partout,

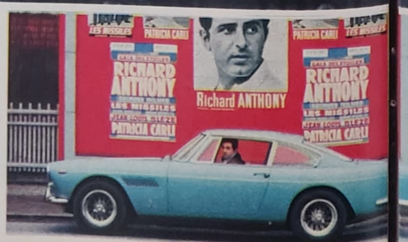


"J'adore les tournées, dit Richard. On n'y a pas de tracas, pas trop de coups de téléphone. Je peux dormir, parler tranquillement à ma femme, Michèle, depuis la ville où je me trouve; je puis me promener."

j'inspecte les loges et tous les recoins de l'arrière-scène, je lie connaissance avec les musiciens de Richard, mais au diable si j'arrive à me rappeler lequel est le batteur, lequel le pianiste !... Le spectacle terminé, on apporte une table et deux chaises sur la scène : ça ressemble à une installation pour distribution de prix. Le cérémonial des dédicaces va commencer : au bout de quelques instants, Richard, Jean-Jacques et Patricia s'installent devant la table et, sous la surveillance de Roland Hubert, le directeur de la tournée, et du service d'ordre, c'est un défilé innombrable de garçons et de filles qui font signer photos, programmes, bouts de papier. De retour à l'hôtel, dans le hall et sous l'œil inquiet du veilleur de nuit, Jean-Jacques Debout commence à jouer dangereusement avec une maquette d'avion posée sur le bureau, danse avec un pot de fleurs, menace de réveiller tout l'hôtel. Il déniche, dans un coin, une petite bicyclette d'enfant, grimpe dessus et commence un slalom dangereux entre les tables,

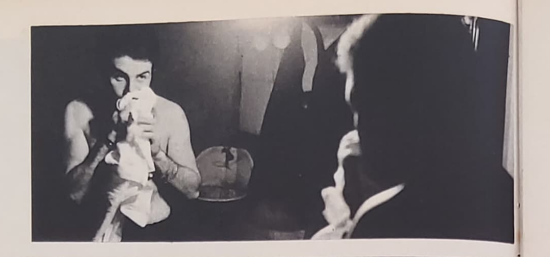


les fauteuils et nos jambes. Puis, à ma grande surprise, c'est Richard qui le relaie, disparaît pour revenir en poussant une petite voiture de poupée... Le veilleur de nuit semble désespéré : il y a des rires, des éclats de voix, des risques de dégât. Moi, je revis car je sens qu'il y a de grandes chances de rigolade prochaine ! Evidemment, le lendemain à une heure, je n'étais pas prête : l'eau de mon bain était trop chaude, ma valise n'était pas bouclée... Coup de téléphone : c'est Richard qui me demande un quart d'heure de sursis. J'apprécie sa délicatesse et bénis ce retard. Enfin, vingt minutes plus tard, nous voi-



**D'une ville à l'autre,
il faut parfois parcourir plusieurs
centaines de kilomètres.
Richard en profite pour faire de brèves haltes
chez les armuriers
(il a une passion pour les vieux colts),
ou pour découvrir
quelque merveille inconnue
de la région qu'il traverse — comme ici,
la porte du petit château de Cordès,
en Auvergne...**

Le soir, vient le moment du travail. Dès cinq heures, Richard et ses musiciens se retrouvent dans la salle où ne tardera pas de se dérouler le spectacle : on répète, on corrige un détail de l'orchestration, ou l'ordre des chansons...







là partis ; c'est chouette de pouvoir doubler tout le monde sur la route ! Une merveille, cette Ferrari !

— Quel a été ton record de vitesse jusqu'à maintenant ?

— Je ne sais plus...

— On prend l'autoroute, à présent je vais te faire faire du 220 km/h.

— C'est marrant, je n'aurais pas cru que tu sois un passionné de la vitesse... Remarque, tu conduis bien... Combien de fois par la suite, au cours de nos nombreuses randonnées, n'avons-nous été à l'affût du moindre bout d'autoroute pour monter à 220 ! Je me souviens de ce soir où l'on rentrait de Lens, sur Lille ; à l'arrière,



il y avait Cyril et Patricia Carli ; elle était montée en disant mi-fière, mi-effrayée : « Aujourd'hui, j'ai fait du 160 à l'heure, tu te rends compte ! » et avec Richard nous nous étions mis à rire : « Tu vas les dépasser ce soir. Que dirais-tu du 220 ?

— Tu es fou ! »

Sur la route, nous avions souvent de longues conversations. C'est lors de notre premier parcours en voiture qu'il m'a avoué :

— Tu vois, je suis un peu inquiet. C'est la troisième fois que je passe dans cette région. La première, lorsque tu as vendu assez de disques, les gens viennent normalement te voir sur la scène ; ceux qui t'ont aimé reviennent bien une deuxième fois; mais pour mon troisième passage, je ne suis pas très rassuré. Et puis il faut compter avec la Télévision : ils n'ont plus envie de se déranger. C'est pour cela que je veille tout particulièrement à la qualité de la première partie, un seul nom célèbre ne suffit plus pour (Suite page 189).



7 PORTRAITS GÉANTS

Frank Alamo Les Surfs Les Beatles Michel Paje Hugues Aufray Brigitte Bardot Jacky Moulière

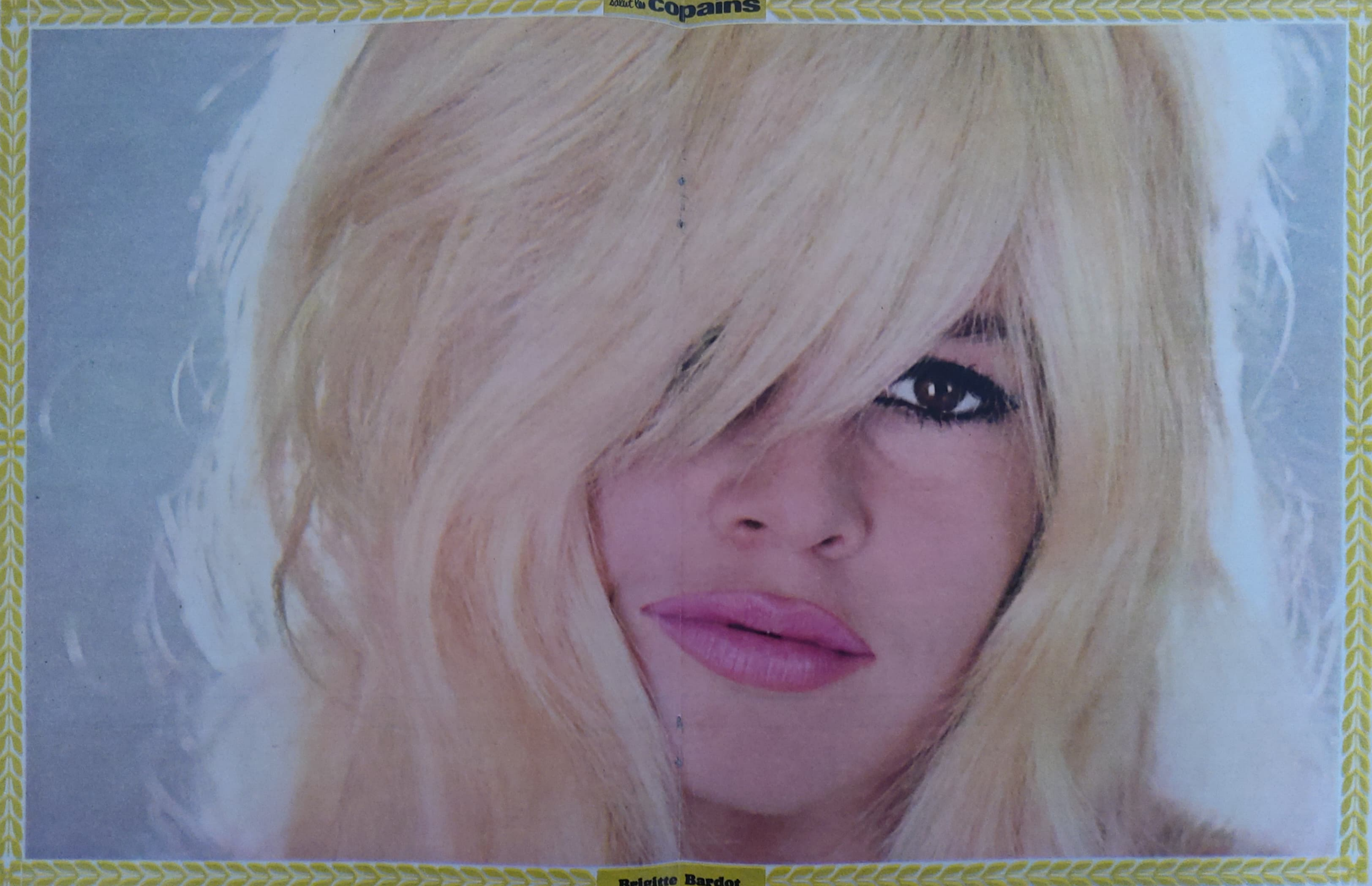
Ouvrez salut les copains en son centre Écartez les agrafes métalliques. Retirez les feuilles de photos. Refermez les agrafes.



Les Surfs



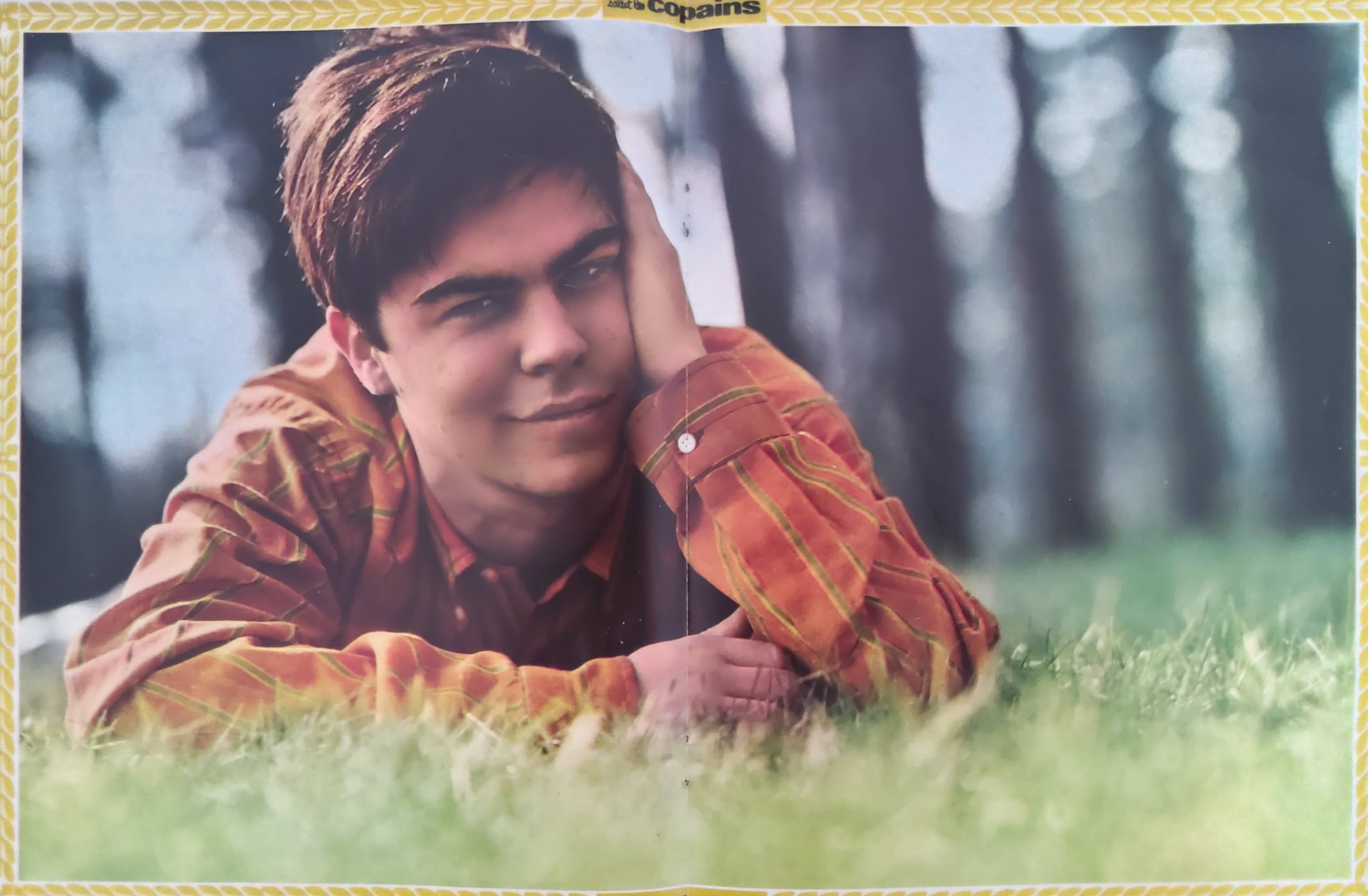
Michel Paje



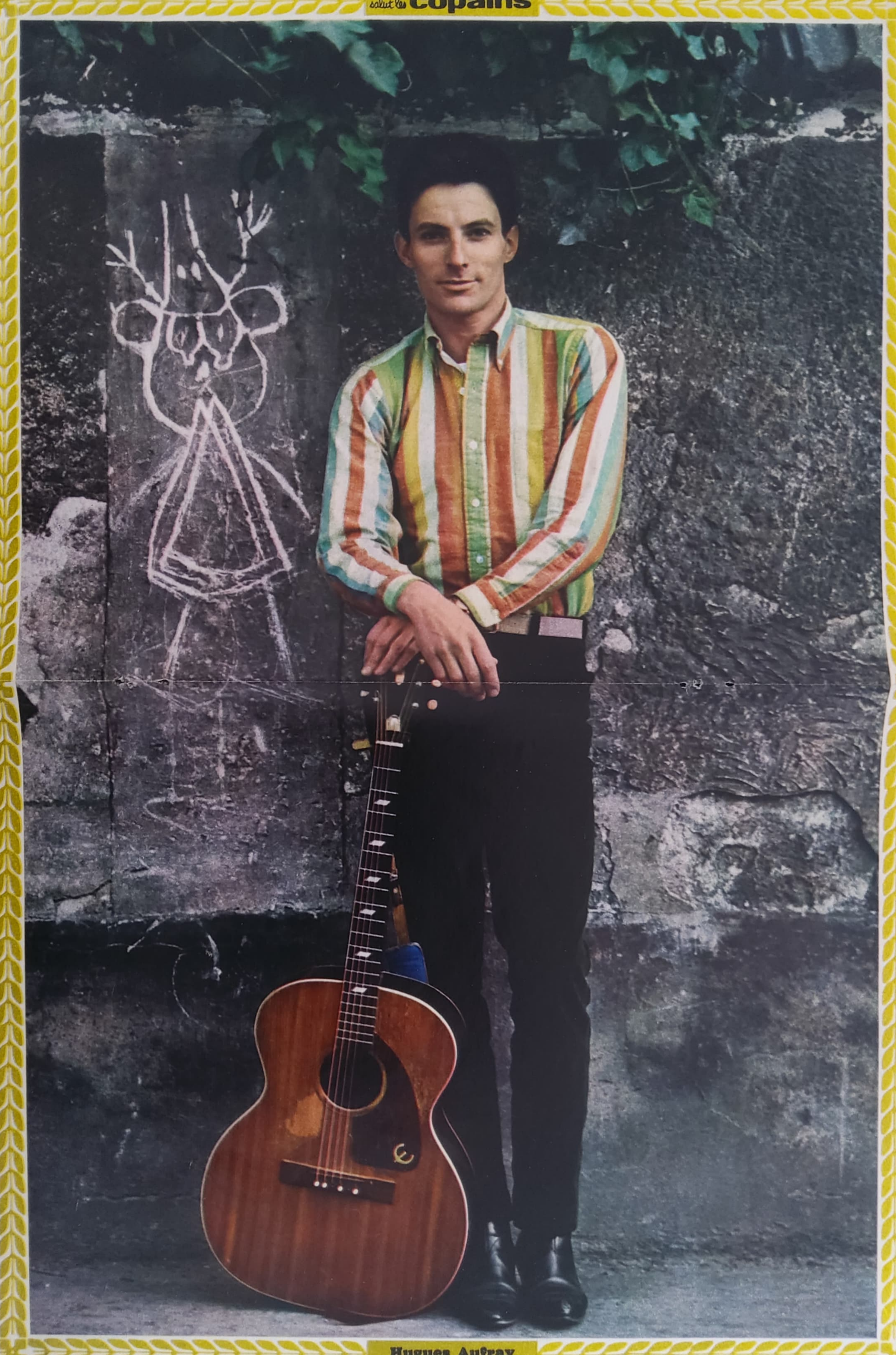
Brigitte Bardot



Frank Alamo



Jacky Moulière



Hugues Aufray



Les Beatles


salut les copains
Richard Anthony



LE HIT PARADE DE SALUT LES COPAINS

Emission diffusée tous les jours à 17 h sur Europe 1 (1647 m G.O.) par Daniel Filipacchi.

Cette liste ne prétend pas être le reflet de la vente des disques en France. Elle est obtenue par l'addition de toutes les demandes de chansons adressées, soit à l'émission, soit au journal directement. (A cet effet nous insérons un bulletin de vote qui vous permettra de désigner votre chanson préférée du mois.) Le rond de couleur indique que la chanson est en hausse, le chiffre dans la colonne de droite indique la position de la chanson le mois précédent.

Classement des chansons françaises pour la période du 15 mars au 15 avril 1964

1	LA PLUS BELLE POUR ALLER DANSER	Sylvie Vartan	(28)
2	A PRESENT TU PEUX T'EN ALLER	Richard Anthony	(3)
3	CATCH A FALLING STAR	Françoise Hardy	(7)
4	LES GUITARES JOUENT	Johnny Hallyday	(22)
5	CHAQUE JOUR C'EST LA MEME CHOSE	Claude François	(14)
6	RIEN QUE TOI	Dick Rivers	(5)
7	SI JE CHANTE	Sylvie Vartan	(2)
8	DIS-LUI QUE J'EN REVE	Johnny Hallyday	(-)
9	N'ECOUTE PAS LES IDOLES	France Gall	(-)
10	A TOI DE CHOISIR	Richard Anthony	(-)
11	PAS DE CHANCE	Eddy Mitchell	(-)
12	LA LA LA	Sylvie Vartan	(6)
13	HUM HUM HUM	Frank Alamo	(21)
14	NE LA FAIS PAS SOUFFRIR	Billy Bridge	(-)
15	MA MAITRESSE D'ECOLE	Eddy Mitchell	(8)
16	MEME SI JE SUIS FOU	Monty	(10)
17	N'Y PENSE PLUS	Hugues Aufray	(15)
18	HELLO PETITE FILLE	Sheila	(12)
19	JE T'ECRIS SOUVENT	Johnny Hallyday	(-)
20	ECOUTE DANS LE VENT	Richard Anthony	(31)
21	MEMPHIS TENNESSEE	Danyel Gérard	(32)
22	J'ABANDONNE MES AMOURS	Johnny Hallyday	(11)
23	OUBLIE DE PLEURER	Marianne Mille	(-)
24	J'AURAIS VOULU	Françoise Hardy	(19)
25	DUN DI LA	Sylvie Vartan	(-)
26	JE TE VEUX TOUTE A MOI	Les Lionceaux	(26)
27	PRENDS GARDE A TOI	Petula Clark	(45)
28	NE SOIS PAS SI BETE	France Gall	(9)
29	PETITE MECHE DE CHEVEUX	Claude François	(29)
30	LA SOIREE EST FINIE	Les Gam's	(18)
31	TOUT OU RIEN	Jacky Moulière	(30)
32	MONSIEUR LE FACTEUR	Les Keltons	(44)
33	MA BICHE	Frank Alamo	(13)
34	TU N'AS RIEN DE TOUT ÇA	Johnny Hallyday, Eddy Mitchell	(17)
35	JE TE PARDONNE	Les Surfs	(40)
36	TU ME REGRETTERAS	Lucky Blondo	(36)
37	UN AIR DE FETE	Sylvie Vartan	(-)
38	DE QUOI SONT FAITS LES GARÇONS	Les Gam's	(35)
39	CEUX QUI ONT UN CŒUR	Petula Clark	(24)
40	TOUT SAUF UNE ROSE	Pascal le Petit Prince	(-)
41	LE TEMPS EST LONG	Les Lionceaux	(-)
42	RIEN, NON, RIEN	Eddy Mitchell	(41)
43	ELLE T'AIME	Jacky Moulière	(33)
44	ET JE M'EN VAIS	Richard Anthony	(23)
45	NE L'IMITE PAS	Sylvie Vartan	(-)
46	J'EMBRASSE LES FILLES	Jean-Jacques Debout	(37)
47	CHANGE TA VIE	Ariane	(-)
49	RIEN QUE HUIT JOURS	Johnny Hallyday	(-)
50	SENTIMENTALE	Eddy Mitchell	(49)

Classement des chansons de langue étrangère

1	I WANT TO HOLD YOUR HAND	Les Beatles	(1)
2	CAN'T BUY ME LOVE	Les Beatles	(-)
3	KISSIN' COUSINS	Elvis Presley	(3)
4	NADINE	Chuck Berry	(11)
5	YOU CAN'T SAY GOODBYE	Trini Lopez	(14)
6	ROLL OVER BEETHOVEN	Les Beatles	(-)
7	BABY DON'T YOU CRY	Ray Charles	(8)
8	THE HOOCHIE COOCHIE MAN	Dion	(13)
9	THE HIPPY, HIPPY SHAKE	The Swingin' Bluejeans	(15)
10	I'M THE LONELY ONE	Cliff Richard	(10)
11	SHA LA LA	Les Shirelles	(12)
12	EVERYDAY I HAVE TO CRY	Dusty Springfield	(-)
13	BABY BABY BABY	Anna King, Bobby Byrd	(-)
14	NON HO L'ETA	Gigliola Cinquetti	(-)
15	PEGGY SUE	Buddy Holly	(-)

BULLETIN DE VOTE

La chanson du mois : ....

Nom .... Adresse ....

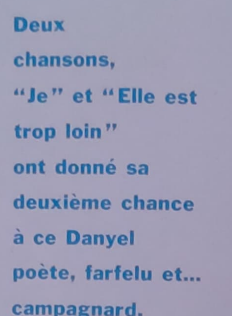
LA REVANCHE DE DANYEL GERARD



Deux cents kilomètres à l'heure sur l'autoroute de l'Ouest. Assis à côté de Danyel Gérard, qui contrôle son Alfa Romeo avec une maîtrise toute sportive, je ne pense pas du tout, en ce moment, à la chanson des Gam's, qui met en cause cette fameuse autoroute, mais plutôt à « Memphis Tennessee », cet air fameux de Chuck Berry curieusement remis à l'honneur depuis quelques semaines et dont Danyel a publié, justement, une version française très remarquée.

— Dis-moi, lui demandé-je, tandis que nous roulons pour un week-end de détente (... et de reportage), à quoi attribues-tu ta soudaine remontée dans les hit-parades ?

— Ma carrière peut paraître insolite, m'avoue Danyel, tout en effectuant une impeccable décélération par double débrayage, parce que je n'ai jamais « cassé la baraque » et que, pourtant, je n'ai jamais véritablement « décroché », comme on dit dans le métier. C'est bizarre, mais la vérité est qu'actuellement j'ai l'impression de « réussir », c'est-à-dire de plaire à un public actif, homogène et... jeune. Il serait idiot de reparler encore du passé, de mes premiers disques, en 1959, lors de la naissance du rock, puis de mon absence de trois ans... pour cause de service militaire en Algérie; mais depuis mon retour et ma réadaptation au « métier », j'ai dû traverser une période « à vide », comme en traversent tous les chanteurs, par exemple lorsqu'ils ont fait un « tube » et qu'ils n'arrivent plus à satisfaire l'exigence démesurée du public. C'est pendant ce temps qu'il s'est produit une évolution dans le rock et la musique rythmée en général.



— En somme, tu viens seulement de trouver ta voie ?

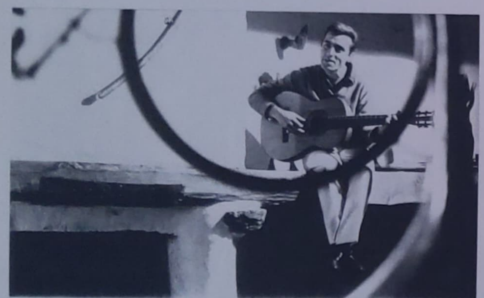
— L'expression est un peu forte, mais assez juste. Il y a deux ou trois ans, il suffisait d'un « truc » pour que ça marche. Mes « trucs » à moi ont été « Gonzalès » et le tamouré. C'était marrant, mais c'était quand même du temps perdu. J'ai pigé que pour réussir dans ce métier, il faut travailler, chercher, créer, s'obstiner...

Je n'ai pas tardé à comprendre ce que Danyel voulait exprimer, lorsque, arrivés à la ferme où nous avions décidé de passer le week-end, il a saisi sa guitare pour fredonner, devant un feu de bois rougeoyant et vif, quelques-unes des chansons qui l'ont réellement fait connaître au jeune public. Danyel Gérard n'est, en effet, un inconnu que pour la jeune génération. Les « vieux » du rock (qui ne sont ni croulants ni amortis pour autant), ceux qui sont aujourd'hui dans les casernes, ou en sortent, se souviennent d'un jeune dingue qui, dès 1958, s'amusait à adapter en français les chansons syncopées d'Elvis Presley et de Gene Vincent. On s'étonnait, ou bien on criait au scandale. Le jeune écervelé ne tarda pas à être surnommé « le chanteur suffocant ». Danyel Gérard ne réussit pas à faire admettre le rock français, si ce n'est d'une minorité de jeunes, avides de cet art, qui écoutaient déjà « Salut les Copains » et fréquentaient le Golf Drouot. Puis, pour Danyel, ce fut très vite le départ à l'armée et la fin d'une carrière pas vraiment commencée. On aurait oublié jusqu'à son nom s'il n'avait figuré sur quelques pochettes de disques, au rang des compositeurs. C'est, en fait, ce deuxième talent — celui de compositeur — qui a permis à Danyel Gérard de sortir de l'ombre. Musicien accompli et poète à ses heures, il n'a cessé de signer, depuis longue date, de nombreuses mélodies, souvent interprétées par des artistes de grande classe. Parmi les dernières, il faut citer « Eux » pour Dalida, et tout récemment « Les Vendanges de l'amour » pour Marie Laforêt, chanson qui fut classée numéro 2 en Italie.

— J'aime composer, m'avoue-t-il, car c'est une façon de s'exprimer et c'est une activité plus solide que celle d'interprète. D'ailleurs, l'idéal c'est composer et interpréter ses œuvres.

Travailler dans le neuf

Danyel a signé notamment la musique de « L'Inconnue de Hong-Kong » et un thème rock pour le récent film « Avec des si ». (Suite page 153.)



LA MODE fille été 64 A PIED à CHEVAL & EN MUSIQUE



Blazer coton dacron 110 F, jupe assortie réversible 80 F et chemisier 40 F, Galeries Lafayette ; mocassins américains 65 F, Renoma.

Jupe-Bermuda coton dacron 80 F et blouse assortie 40 F, Galeries Lafayette ; chaussures André 39,90 F.

Veste caban en daim Mac Douglas 299 F, Dorothée-bis ; jupe boutique Sheila 55 F, Galeries Lafayette ; chaussures André 22,95 F.

Coiffures : Carita.
Photos : J.-M. Périer.
Réalisation : Gerald Asaria, avec Audrey, France Gall et Michèle Torr.


Robe en toile bleue 57,90 F,
Prébac ; ceinture l'Aiglon ; sac en cuir rouge 55 F
et bracelet 5,50 F, Galeries Lafayette ;
chaussures André 24,95 F.
Robe en toile bleu
et vert 50 F, Prisunic ;
sac toile marine 40 F
et chaussures
Boutique 20 ans 47 F,
Galeries Lafayette.
Robe en toile
rose 130 F, Printemps ;
bracelets 2 F et sac pochette 45 F,
Galeries Lafayette ;
chaussures Valérie
49,95 F, Bally.


Ensemble en jean 78,50 F.
Prébac ; tee-shirt Lacoste 27 F. Galeries
Lafayette ; bob 5,90 f. et
sneakers 65 F. Prébac.
Pantalon en lin bleu
ciel 52 F. Prébac ; tee-shirt Jil 15 F ;
chaussures en toile rouge 35 F.
Galeries Lafayette.
Kilt anglais 160 F
et chaussettes 15 F.
Renoma ; col roulé 49,50 F.
Prébac.
Pantalon en
flanelle 75 F. Prébac ;
tee-shirt Choses 12,50 F.
Printemps ; sneakers 12,50 F
chapeau Printemps.
Ensemble pantalon
et chemisier coton 45 F.
Galeries Lafayette ;
ceinture l'Aiglon ;
chapeau Sherlock Holmes
10 F. Prisunic.



Tee-shirt Guitare 12 F, Prébac ; pantalon éponge bleu 44,50 F. Galeries Lafayette.

Maillot dropnyl hélanca 51 F. Odilène.

Maillot Jantzen 89 F Printemps.

Equipement de ski du Printemps ; lunettes Sol Amor.

Marinière en coton bleu, rouge, blanc 12,50 F. Prisunic ; Bermuda en jean 27 F. Prébac ; chaussures André 19,55 F.

Maillot en toile turquoise 49,90 F. Printemps ; babouches en raphia 18 F. Galeries Lafayette.

en mai des chocolats s'il vous plaît



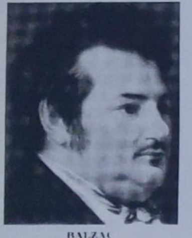


LE TAUREAU

Le puissant animal qui symbolise le signe règne sur les prairies qui, en ce moment de l'année (21 avril-20 mai), retrouvent leur verdeur. Le Taureau, dont le domaine d'élection est la Terre, exprime la robustesse, la fécondité, la lenteur. Il est l'être des longues phases de calme, fort rarement rompues par des déchainements de violence. Ce caractère — que les psychologues appellent « secondarité » — lui est spécifique ; il explique, chez les natifs du signe, la possibilité d'intégrer au plus profond de la conscience les événements et impressions du passé et du présent, qui conditionnent ainsi le comportement futur. Attaché à ses habitudes, constant dans ses affections, le Taureau est généralement d'une nature placide, simple et réaliste, et il aime le contact avec les biens terrestres. C'est un bon vivant, un « costaud » qui aime la bonne chère, ne se presse jamais, parle bien et beaucoup, s'habille sans recherche de la fantaisie et s'installe — même jusqu'à la routine — dans le mode d'existence qu'il s'est fixé. Les garçons du Taureau font généralement de bons maris, prévenants et dévoués, mais assez jaloux. Les filles du signe sont de bonnes épouses, des mères exemplaires, et leur maison est fort bien tenue. Dans le travail, les gens du Taureau sont capables d'un long effort, d'une excellente continuité et d'un rendement record. Cette aptitude à abattre beaucoup de beso-

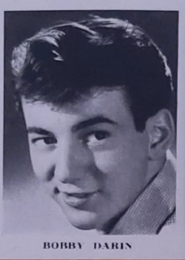
La fidélité de Dick Rivers au rock et à ses amis, sa nervosité, son esprit, sa mobilité : autant de facteurs contenus dans son thème natal (Taureau, ascendant Gémeaux).

gne est la force principale du Taureau, mais elle peut être aussi, paradoxalement, sa faiblesse. Car il sait que la récompense de son effort est l'argent. Il ne dissocie pas l'un de l'autre, et se rend facilement esclave de l'un et de l'autre. L'argent, cet enjeu de sa vie, est aussi le catalyseur de ses réalisations : on voit fréquemment le Taureau réussir dans les métiers de la terre, de la construction et dans les opérations financières. Dans ses relations avec autrui, le Taureau accorde volontiers sa sympathie à la Vierge (surtout en ce qui concerne le travail et l'intérêt matériel), au Cancer (avec qui il peut trouver un mode de vie commun, simple et fécond), et au Capricorne (sur le plan des entreprises en association). Ajoutons, enfin, qu'en dépit du sexe de l'animal-symbole qu'est le Taureau, ce signe est essentiellement féminin par l'aspect productif, plantureux et fécond qu'il implique ; et que, s'il est vain de vouloir, entre les signes du zodiaque, définir de « bons » ou de « mauvais » signes, on doit cependant admettre qu'à la loterie de la vie et de la réussite, le Taureau n'est pas mal servi. Sous le signe du Taureau sont nées des personnalités puissantes comme Honoré de Balzac, Delacroix, Sigmund Freud, Karl Marx, Vlaminck et Jean Giono. Sans entrer dans l'analyse de leurs caractères respectifs, on peut du moins noter que l'aspect physique de la plupart d'entre eux est massif et évoque une solidité incontestable. Plus proches de nous sont Orson Welles, Dick Rivers, Bobby Darin et Gérard Mélet, ces deux derniers portant sur leur visage la marque évidente du Taureau. Mais ce sont trois noms de comédiennes que nous retiendrons pour illustrer le Taureau dans son accomplissement féminin : ceux d'Audrey Hepburn, d'Anouk Aimée et de Marina Vlady.


BALZAC


ANOUK AIMEE


ORSON WELLES


BOBBY DARIN


MARINA VLADY

REPERES GENERAUX DU SIGNE

Quelles planètes accusent votre caractère Taureau ?
La lune, qui est en « exaltation » dans ce signe, et Vénus qui y est en « domicile ».
Quelle couleur correspond le plus à votre type ?
Le vert prairie.
Quel métal ?
Le cuivre.
Quelles pierres ?
L'émeraude, l'agathe.
Avec qui vous entendez-vous ?
Le Cancer, la Vierge, le Capricorne.
En résumé, qui êtes-vous ?
Un être solide, réfléchi, apte à construire, aimant la vie et l'amour, mais dont l'esprit échappe difficilement à l'esclavage du matérialisme.


AUDREY HEPBURN

Audrey Hepburn, qui joua dans « Vacances romaines » le rôle d'une petite princesse égarée à Rome, précisa à l'époque, dans une interview, qu'elle ne s'identifiait pas à cet emploi, et que sa nature réelle était celle d'une femme énergique, précise, qui aurait pu — si elle n'avait été comédienne — vivre et travailler dans le monde des affaires. Dans « Charade », au contraire, elle trouva un rôle plus directement lié à sa personnalité. Le comportement de l'héroïne qu'elle joue dans ce film est, en effet, beaucoup plus « Taureau » : la jeune veuve poursuivie par quatre individus mystérieux ne s'émeut pas, n'est pas inhibée. Mieux, elle mène son enquête avec une persévérance et un sens de la recherche systématique qui s'inscrivent à merveille dans les tendances du signe. Avec Marina Vlady, c'est sans doute la femme-Taureau dans son aspect extérieur qui apparait le mieux. Sa fraicheur, sa gourmandise pour les bonnes choses de la nature, sa façon de se vêtir et d'être élégante même sans recourir à des toilettes fastueuses, tout cela procède d'une beauté non « fabriquée », dont Vénus est la réelle inspiratrice. Cette même planète, qui cache pudiquement sa surface aux yeux de l'astronome sous un voile de nuages, fait aussi qu'Anouk Aimée la romanesque parle de l'amour avec un sérieux tout à fait remarquable. Elle en a dit, en effet, que dans la vie d'un homme ou d'une femme, il constituait toujours — qu'il soit bref ou long — un « événement exceptionnel ». Cette définition, faut-il le dire, prend tout son sens dans la bouche d'une aussi belle et généreuse native du Taureau, qui aime tant la vie sur cette terre et l'accomplit « comme si le printemps était un véritable style d'existence ». Et d'ailleurs, quel ou quelle « Taureau » d'entre vous contesterait cette formule ?

les parapluies de cherbourg

Deux nouveaux films musicaux : le premier avec un argument simple et une musique compliquée, est un enchantement en couleur ; le second qui se veut dans le vent et présente un générique alléchant, est un vrai navet noir et blanc.

contre

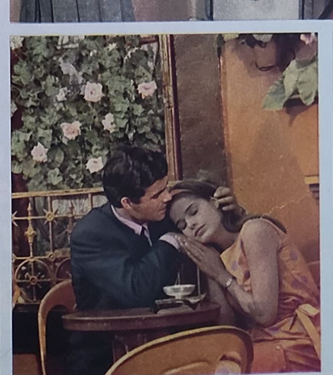


cherchez l'idole

**Entre la première
et la dernière image
trois années de l'histoire d'une vie :
celle de Geneviève**





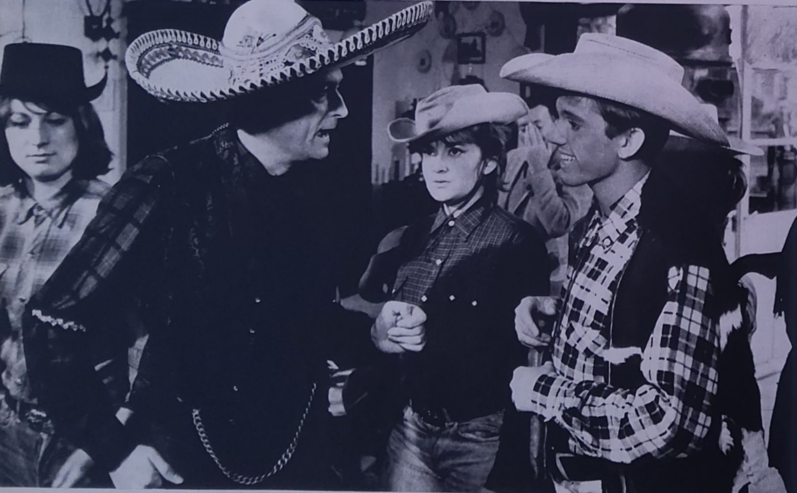




"Cherchez l'idole" : mais cherchez bien, si vous avez la patience de subir ce film...







« Les Parapluies de Cherbourg » : une œuvre insolite, bizarre, excitante. On est d'abord déconcerté. La magie des couleurs, le dialogue en forme de chant, la musique mi-jazz mi-opérette nous plongent dans une sorte d'univers à la fois irréel et surréaliste. Le thème de l'amour, évoqué ici, prend à travers l'image une jeunesse et une pureté oubliées.

Geneviève (Catherine Deneuve), jolie provinciale de dix-huit ans, qui vit avec sa mère dans un coquet magasin de parapluies, est amoureuse de François, un gentil garagiste qui habite avec sa tante paralysée. Ils ont décidé en secret de se marier, d'avoir des enfants... Mais François part au service militaire et Geneviève reste seule avec sa mère, leurs parapluies, leurs souvenirs... et les échéances à payer pour le commerce qui ne marche pas fort. De plus, Geneviève attend un enfant dont François est le père. Roland Cassart, un bijoutier courtois et sympathique qui a acheté un collier aux deux femmes désemparées pour leur venir en aide, est séduit par le charme de Geneviève. Les mois passent et François n'écrit pas. Cassart, lui, malgré l'enfant qui va naître, a demandé la main de Geneviève...

Vingt-sept mois plus tard, François est rentré, traînant la jambe : il a été blessé en Algérie. Le magasin de parapluies a disparu. Errant, désorienté, peiné par la mort de sa tante, il finit par épouser Madeleine, une amie d'enfance. Ils achètent une station-service, ont un enfant et oublient le passé. Une nuit de Noël, une puissante voiture s'arrête sur la piste pour prendre de l'essence. A l'intérieur, une jolie femme en manteau de vison et une fillette. François reconnaît Geneviève et l'enfant... qui lui ressemble. Les quelques mots qu'ils échangent alors prouvent qu'ils sont presque devenus des étrangers... Avec toutes les ressources de l'Eastmancolor, magistralement utilisées, Jacques Demy a réalisé un chef-d'œuvre. D'une petite ville pluvieuse de province il a fait un décor prestigieux ; ses personnages vivent intensément dans le cadre d'une action pourtant conventionnelle ; bref, on se prend à croire à cette naïve histoire, simplement parce qu'il la conte avec une rare poésie. La musique de Michel Legrand, aux reflets romantiques, épouse agréablement l'image, malgré l'absence voulue d'airs « à retenir ». C'est finalement un grand film dont la beauté délicate réclame la complicité du spectateur. Le dépouillement et la richesse de ce poème cinématographique vous tiennent jusqu'à la dernière image : vous avez la conviction, en sortant de la salle de spectacle, d'avoir vu un film qui fera date.

Bien terne apparaît, en comparaison, « Cherchez l'idole ». Malgré un générique mirobolant — les noms d'Eddy Mitchell, de Sophie, Sylvie Vartan, des Surfs, de Jean-Jacques Debout, Frank Alamo, Nancy Holloway, Johnny Hallyday, Charles Aznavour, Dany Saval y brillent — c'est un pâle navet à l'argument grotesque, que ne sauvent pas les séquences chantées.

Richard, un jeune carreleur naïf qui travaille chez Mylène Demongeot, dérobe à l'actrice un diamant pour l'offrir à sa petite amie Josette. Surpris par des voisins, il doit se réfugier dans l'arrière-boutique d'un magasin d'instruments de musique, et il cache le bijou volé dans une guitare. Le lendemain, pris de remords et « chapitré » par Gisèle (la bonne de Mylène Demongeot, qui ne lui est pas indifférente), il décide de retrouver le diamant pour le rendre. Josette, de son côté, veut rentrer en possession du bijou qui lui était destiné, et, aidée de son amie Vonny, elle part à la recherche de la fameuse guitare. Mais au magasin de musique, mauvaise nouvelle : les cinq dernières guitares ont été vendues le matin même à des « idoles » de la chanson. C'est alors une chasse effrénée à la guitare, c'est-à-dire un prétexte à surprendre les différents artistes du générique dans leur activité du moment.

Après bien des mésaventures, Richard et Gisèle retrouvent le diamant et, évidemment, tout finit bien.

Cette histoire débile exaspère par sa pauvreté et son invraisemblance par trop criante. Le jeu des acteurs (Frank Fernandel, Berthe Grandval, Dominique Boschero) manque de la plus élémentaire conviction (seule Dany Saval tire son épingle du jeu) — et ajoute à l'incohérence. Que reste-t-il ? Les chanteurs que nous aimons ? Certes. Mais ils sont astreints à chanter de mauvais titres (sauf Sylvie) et leurs apparitions sont trop brèves. Le petit chronométrage suivant, d'ailleurs, est assez éloquent. Eddy Mitchell chante 1'15", Sophie 1'40", Sylvie 1'15", les Surfs 1'10", Jean-Jacques Debout 1'30", Frank Alamo 1'15", Nancy Holloway 2'30" et Johnny (quand même...) 3'. En d'autres termes, on s'est servi des noms les plus brillants du rock pour réaliser le plus mauvais des films réputés commerciaux. En sortant de ce spectacle, on se souvient seulement de trois ou quatre excellents gros plans de Sylvie... Tout le reste s'est perdu, déjà, dans l'irritation de l'ennui.

Alors, vous avez à choisir. D'un côté, une œuvre brillante, pure, soignée, émouvante, et, de l'autre, un film plat, faux, inutile, qui se sert du rock pour allécher et ne tient même pas ses promesses...

L'HISTOIRE COMPLÈTE D'UN DISQUE

Enregistrer un disque ! Pouvoir entendre sa voix à partir d'un petit cercle de vinylite noire et, peut-être, devenir une vedette !... Le rêve, pour beaucoup, le plus extraordinaire ; pour d'autres, une déjà solide réalité ; pour certains encore, ceux qui débutent (France Gall, Michèle Torr, Audrey, Monty, par exemple), le tout premier stade d'une expérience bizarre et fantastique : l'apprentissage du métier de chanteur. Un disque, vous savez ce que c'est — une pochette, des sillons, une étiquette, de la musique ; mais vous êtes-vous demandé comment tout cela fut fait ? Par quelles étapes on dut passer d'abord, avant que l'objet fini ne parvînt, tout frais, tout neuf, sur le plateau de votre électrophone ? Pour répondre à ces questions, Guy Abitan a suivi pas à pas France Gall, pendant une vingtaine de jours, à la veille de la publication de son premier enregistrement : « Ne sois pas si bête ».



1 France Gall est née à Paris, le 9 octobre 1947. Le jour de ses seize ans, Robert Gall, son père, lui offre une guitare. « Puisque tu chantes tout le temps, lui dit-il, cet instrument te permettra de t'accompagner ; tu auras l'air d'être une vraie chanteuse, ainsi ! »



2 France apprit bientôt par cœur toutes les chansons de Françoise Hardy et de Sylvie, et suivit les leçons de la méthode de guitare de Mickey Baker. Bientôt, elle fut prête et fit à ses parents l'aveu suivant : « J'ai décidé d'essayer d'enregistrer un disque. » « Tu es folle ! » répliqua Mme Gall. « Je connais un éditeur, dit M. Gall. Tu pourrais aller le voir de ma part... »









3 C'est un jeudi matin, à onze heures, que France fit la connaissance de ses futurs « patrons » et grands amis, Brigitte Berthollier et Denis Bourgeois. Elle, s'occuperait d'accompagner France partout, lors des reportages qu'elle aurait à faire, des émissions de radio ou de télévision auxquelles elle se trouverait invitée ; lui, deviendrait tout à la fois son directeur artistique, son imprésario, son conseiller... France leur plut, comme eux lui plurent ; dès cette première visite, ils lui remirent quatre chansons, qu'elle aurait à apprendre rapidement. Toutes ne furent pas ensuite enregistrées ; mais France emportait déjà... « Ne sois pas si bête ».

4 Rendez-vous avait été précisé pour la semaine suivante, chez Philips (où l'on projetait de faire une brève séance d'essai en studio, afin de pouvoir « tester » la voix de France). La jeune fille arriva à l'heure. « L'exactitude est ma loi », dit-elle parfois.

5 L'essai avait été favorable : la maison de disques décidait de compter France Gall au nombre de ses poulains. Ce fut alors un mois de travail soigneux, de répétitions. France apprit jusque dans le plus appris jusque dans le plus léger détail les phrases de ses chansons. Enfin, arriva le jour de la séance d'enregistrement.

6 N'est-ce pas impressionnant, la première fois, de se trouver soudain devant un petit microphone ovale, tandis qu'en face de vous, dans la cabine située de l'autre côté de la verrière, s'agitent le preneur de son, l'éditeur, le directeur artistique, les assistants-techniciens ? Souvent, il faut refaire, refaire encore l'enregistrement, jusqu'à ce qu'aient disparu (autant qu'il est possible) tous les défauts. Et il n'est pas rare qu'une séance commencée à deux heures de l'après-midi ne s'achève, parfois, qu'au beau milieu de la nuit. Ou même le matin.









7 La bande magnétique est prête, le disque doit paraître dans une dizaine de jours. France pose devant un photographe, et, ensuite, on choisira la meilleure photo, la plus amusante : ainsi naîtra sa première pochette.

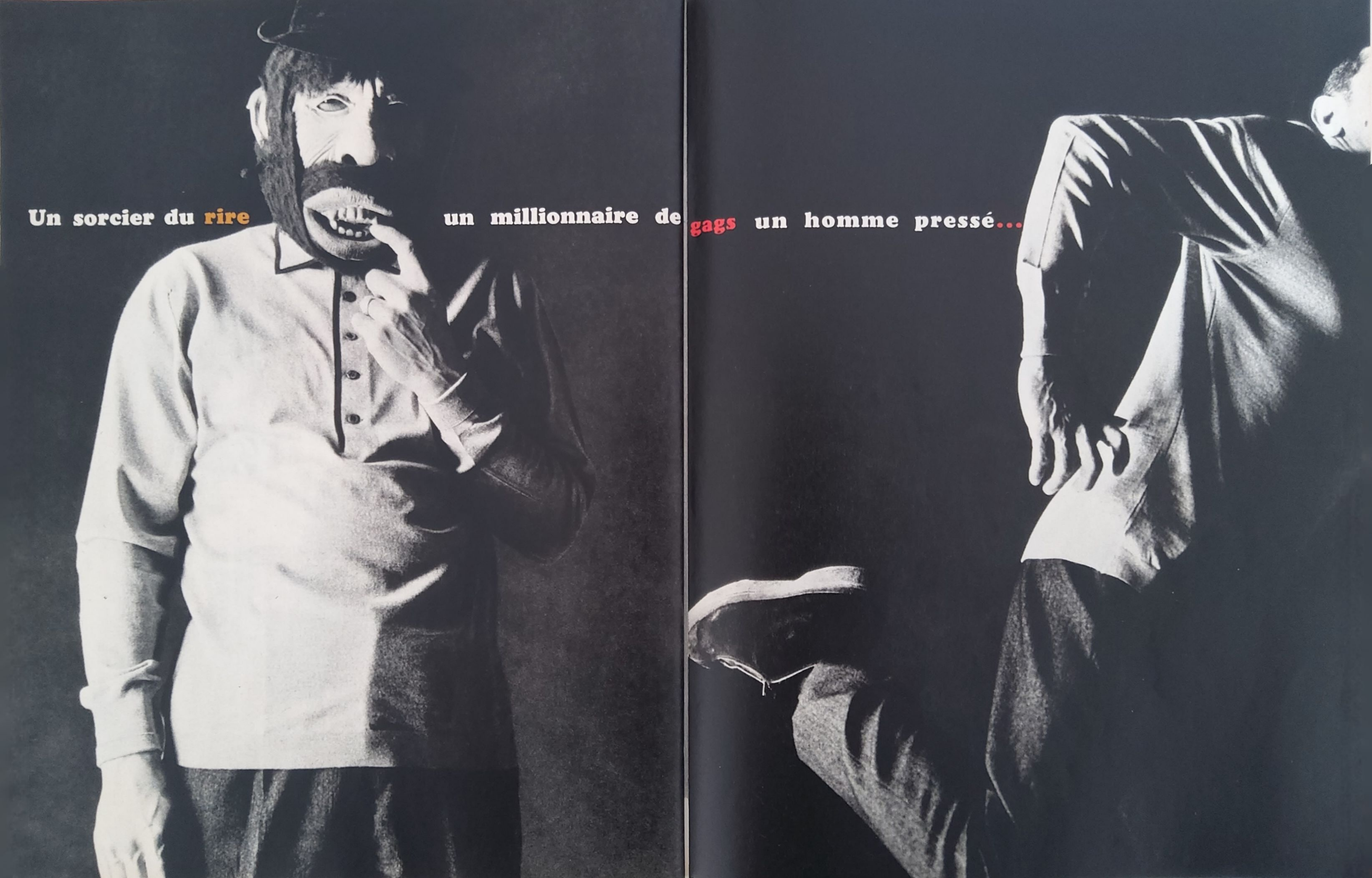
8 France est ensuite convoquée aux laboratoires où l'on doit procéder à la gravure, puis au pressage de son disque. Le plateau de gravure est un lourd et vaste cercle de métal gris clair, creusé d'une multitude de trous, qui sont de petits aspirateurs destinés à y faire bien adhérer la vinylite. A mesure que, sur un magnétophone de format « professionnel », c'est-à-dire énorme, la bande magnétique se déroule, le plateau gris tourne, une aiguille inscrit sur un disque épais, de large diamètre, les sillons qui, reproduits au pressage, permettront de composer l'objet final. « Ce jour-là, dit France, j'ai écouté quarante fois mes chansons. »

9 Le lendemain, le disque définitif sort de la presse : étiquette collée, frange de vinylite bien rognée, il est prêt à être vendu. Il faut que France aille le faire écouter aux programmateurs de radio. Inquiète, la voici qui arrive à « Europe n° 1 » : « Pourvu qu'on ne le trouve pas trop mauvais ! » se dit-elle. On le trouvera bon huit jours plus tard, grâce à « Ne sois pas si bête », France n'aura-t-elle pas gagné ?

10 Mais un premier disque, ce n'est pas le bout du monde. Ce qui compte, c'est toujours ce qui va se passer, ce qu'on va pouvoir réaliser après ; France Gall a déjà conscience de ce problème : dès la sortie de son disque, elle entreprit d'écouter beaucoup, beaucoup de chansons nouvelles, afin d'essayer de trouver ses prochains titres. Son frère lui conseilla de retenir : « N'écoute pas les idoles » ; ce fut un choix parfait...



Voici
la nouvelle
idée Jil :
les 12 tee-shirts
du zodiaque.
JIL
SCORPION
CANCER
LION
JE SUIS OR!!!
QUELS GRANDS HOMMES!!!
SAGITTAIRE
BALANCE
VIERGE
VERSEAU
TAUREAU
vénus est ma planète
Balzac aimait les cacahuètes


Un sorcier du rire un millionnaire de gags un homme pressé...



...voici le véritable HENRI SALVADOR

Un attroupement place de l'Opéra. Poussé par un réflexe de journaliste, je me détourne de mon chemin et vais grossir les rangs des badauds. Je découvre alors qu'il ne s'agit pas là d'une scène banale — accrochage de voitures ou vente de bas nylon à des prix miracle — mais d'un numéro de comédie du plus grand pittoresque : un petit homme brun se déplace à genoux sur la chaussée, les mains jointes, et il sanglote une prière à l'adresse d'un grand agent de police : « Monsieur le Sergent de ville, je vous en supplie, enlevez-moi ma contravention, je ne stationnerai plus jamais sous le panneau d'interdiction, je vous le promets, non, plus jamais ! » Interloqué, le représentant de la loi ne sait trop comment faire face à cette situation, qu'aucun manuel ne prévoit et qui constitue pour lui une expérience très nouvelle. Quelques passants, les yeux en larmes à force de rire, invitent l'agent à la clémence; et lui, sensible de toute évidence à la perfection du numéro, soucieux, sans doute, de satisfaire le vœu populaire, finit par trancher le cas : « Bon, ça va pour cette fois, monsieur Salvador. Mais... » Le reste de sa phrase se perd dans une belle ovation.

C'est ainsi que, pour la première fois de ma vie, j'ai vu Henri Salvador en direct. La deuxième, c'était quelques jours plus tard — peu après qu'il eut publié un disque hilarant (« Le Martien ») — à l'occasion d'une visite que je lui fis chez lui afin de l'interviewer et d'essayer de savoir si oui ou non il était toujours aussi marrant. Je lui ai demandé :

— T'arrive-t-il quand même d'être sérieux, dans la vie ?

— Le moins souvent possible; n'oublie jamais que la vie est une belle farce, et qu'il faut la prendre comme telle si l'on veut être heureux.

— Pourtant, tu es bien obligé de penser sérieusement à tes affaires, à tes nombreux métiers, je suppose, puisque tu es à la fois jazzman, vedette de cinéma, artiste de music-hall et enfin directeur d'une maison de disques : la tienne. Comment peux-tu concilier ta vie de comique et ta vie d'homme d'affaires ?

— Tout d'abord, je ne suis pas un comique. Ha ha ! ha ! (Ici il fait une grimace atroce, qui dure quelques dixièmes de seconde. J'éclate de rire. Il poursuit.) Je suis avant tout un homme de music-hall, c'est-à-dire que je suis ouvert à tout ce qui touche le domaine artistique. Diriger une maison de disques demande, d'ailleurs, beaucoup de sens artistique : il y a d'abord le choix des vedettes que l'on engage, puis celui de leurs chansons. Il faut chercher très longtemps quelquefois avant de tomber sur la bonne vedette, qui saura faire de la bonne chanson un « tube » à coup sûr. Il faut aussi faire la mise en page des pochettes de disques, trouver celle qui « accrochera ». Même si tout ça se passe hors de la scène, c'est quand même inscrit dans « le métier », et je le fais avec plaisir. Je laisse à ma femme le soin de s'occuper de tout ce qui est administration. Elle le fait admirablement, d'ailleurs. Elle, elle est sérieuse.

— Tu dis que tu es avant tout un homme de music-hall. Qu'est-ce que cela veut dire exactement ?

— Le music-hall, c'est le carrefour des phénomènes. Un artiste de music-hall est un homme qui sait tout faire. Il fait à la fois du cirque et du théâtre, et il excelle en tout. Il doit être simultanément chanteur, acteur dramatique, acrobate, comique et musicien. Si toutefois il ne remplit pas toutes ces conditions, il faut qu'il ait une spécialité monstrueuse, de telle sorte que le public puisse dire en sortant : « Vous avez vu ça ? C'est vraiment extraordinaire ! Comment a-t-il pu avoir une idée aussi géniale ? » Tiens, un exemple : un jour, alors que je me trouvais en tournée au Brésil, j'ai assisté à un numéro exceptionnel. La vedette du spectacle — un Brésilien dont j'ai oublié le nom — arrivait sur scène une chaise à la main. Il regardait le public, s'asseyait, puis ne faisait plus un mouvement. Un moment dérouté, le public attendait. Lui aussi. Et soudain, alors que le Brésilien était toujours immobile et silencieux sur sa chaise, un rire spontané fusait dans la salle, puis un second, puis une centaine. Au bout d'un quart d'heure, la salle entière était en convulsions. Quand tout le monde avait bien ri, l'homme se levait, prenait sa chaise et sortait sans avoir prononcé une parole. Il n'avait pas fait un mouvement, et pourtant il avait réussi un véritable tour de force. Et bien ça, tu vois, c'est formidable, conclut Henri en me donnant une grande claque dans le dos. Au fond, la différence entre un artiste de music-hall et une vedette de la chanson, c'est que l'artiste de music-hall apporte forcément quelque chose au public, quelque chose qu'il n'a jamais eu l'occasion de voir ailleurs que sur une scène ; tandis qu'une vedette de la chanson refait sur scène exactement ce qu'elle a fait en enregistrant le disque ; elle n'apporte donc rien de nouveau. C'est d'ailleurs là toute la différence entre le music-hall et le tour de chant.

Quand il parle d'un sujet qui lui tient à cœur, Henri s'enflamme sans même s'en rendre compte, ses yeux noirs immenses brillent d'un étrange éclat, et il fait force mouvements.

De petite taille, mais fort bien proportionné (1,67 m pour 65 kg), Henri Salvador respire un air de santé solide et d'équilibre extraordinaire. Il avoue d'ailleurs volontiers que ses nombreuses lectures de textes de philosophie hindoue et la pratique constante du yoga jouent un rôle très important dans sa vie.

Essayons un peu de lui faire jouer les prophètes :

— Comment augures-tu de l'avenir de la chanson française, j'entends la chanson jeune, la chanson de rythme ?

— La chanson va évoluer très rapidement, l'évolution a déjà commencé, d'ailleurs. La musique devient meilleure de jour en jour, les paroles plus sensées. Les chansons seront donc plus propres, musicalement parlant, bien sûr, et elles garderont une base rythmique assez soutenue, ça j'en suis sûr, car il s'agit d'un courant de profondeur.

— Tu as débuté dans la vie comme guitariste de jazz. Est-ce que tu penses quelquefois à ce que serait ta vie si tu étais resté musicien de jazz ?

— Bien sûr. Elle (Suite page 185.)

top 2 couleurs
2 billes
2 frs

twintop

il écrit bleu
il écrit rouge

BAIGNOL & FARJON

en imaginant la «voiture de vos rêves» !...

GAGNEZ L'UN DES 2400 CASQUES AUX LOSANGES DU GRAND REFERENDUM RENAULT

Vous êtes en âge de posséder votre permis de conduire et vous pensez déjà au jour béni ou vous aurez enfin « votre » voiture. Comment aimeriez-vous qu'elle soit? Renault, qui pense à vous, voudrait le savoir. Voulez-vous lui décrire la voiture de vos rêves? Faites-en le portrait sous forme d'une fiche signalétique à laquelle vous pouvez joindre, si vous le voulez un dessin, et envoyez tout ensemble au TROPHÉE RENAULT-S.L.C. 53 Champs Elysées, Paris 8e. Chaque mois, les envois jugés les plus intéressants (par leurs idées, leurs suggestions, les solutions proposées) seront récompensés par l'attribution du « casque aux losanges » Renault.

Alors, vite à vos plumes! Cette voiture dont vous rêvez, aidez Renault à la fabriquer bientôt pour vous!



Connaissez-vous bien la Dauphine ?

La Dauphine, c'est cette Renault qui, depuis 7 ans, connait un succès sans précédent dans l'histoire de l'automobile française. Savez-vous que plus de deux millions de Dauphines roulent aujourd'hui dans plus de 115 pays, que 12 pays la construisent dans leurs propres usines (Brésil, Espagne, Belgique, Grande-Bretagne, Italie, Japon, Philippines, Australie, Afrique du Sud, Mexique, Argentine, Irlande) et que 10 000 agents Renault sont « à son service » dans le monde entier ? Pourquoi ce succès ? Parce que, depuis 7 ans, elle a su rester jeune. Sa ligne n'a pas changé, son moteur est resté le même (une petite mécanique brillante et économique : 115 chrono et 5 litres ? aux cent), mais d'année en année, elle s'est perfectionnée. En 1964 par exemple, elle a adopté une nouvelle boîte de vitesses et surtout 4 freins à disque, comme sur les voitures de course, ce qui est une garantie de sécurité exceptionnelle. Cet événement est bien dans la tradition Renault : offrir dès aujourd'hui, sur ses modèles de grande série, la technique de demain. C'est pourquoi la Dauphine, la plus ancienne voiture de la marque, demeure une des voitures françaises les plus jeunes. A vous, les jeunes, c'est Renault qu'il faudra bientôt!







40 QUESTIONS A PETULA

● **Quelles qualités recherches-tu chez un homme ? chez une femme ?**
J'aime les hommes qui ont de l'humour, sont propres, ont l'amour des chevaux et des chiens, sont courageux, ont de belles dents. Chez les femmes, je recherche : la franchise, l'humour, la gentillesse, le naturel.

● **Que ne supportes-tu pas chez les autres ?**
Je hais les hommes un peu gigolos, qui ont des ongles sales, qui sont beaux, qui parlent avec la cigarette dans la bouche, qui exposent leurs muscles sur la plage, qui se coiffent avec la raie au milieu. Je ne supporte pas les femmes possessives et jalouses, bien que ce soient mes deux plus gros défauts.

● **Quels sont le trait principal de ton caractère, ta plus grande qualité ?**
Je suis inquiète mais optimiste. La sincérité est ma plus grande qualité, ce que certains considèrent comme un défaut.

● **Qui aurais-tu aimé être ?**
J'ai fait beaucoup de choses que je regrette parfois. Je suis quand même contente d'être moi-même, parce que je connais mes problèmes, et je ne sais pas quels étaient (ou sont) ceux des autres.

● **Si tu devais posséder la perfection en un don, lequel choisirais-tu ?**
Etre musicienne, pianiste.

● **Quelle est ta saison préférée ?**
L'automne, bien qu'il me rende triste.

● **Quelles sont tes couleurs préférées ?**
Le mauve, l'orange, le rose corail.

● **Quels sont ta boisson et ton plat favoris ?**
Les œufs au jambon, avec du lait, et le bœuf bourguignon avec du beaujolais.

● **Qu'aimes-tu cuisiner ?**
De temps en temps, des plats français, mais le « lamb and mint » (gigot à la menthe) est ma spécialité.

● **Quels sont tes mots favoris ?**
Beautiful, fresh, hey, spring, printemps. Dans l'ensemble, je préfère parler français... quand je suis lancée.

● **Y a-t-il une expression qui te revienne sans cesse à l'esprit ?**
Oui. « Il faut se dépêcher. »

● **Crois-tu en Dieu ?**
J'ai fait ma communion, il y a six ans (je suis protestante). Je crois en « quelque chose qui m'aide ».

● **As-tu des complexes ?**
Oui, je suis d'une taille petite, petite, petite. Tous mes complexes viennent de là.

● **Quelle est ta tenue préférée ?**
Pantalon et pull-cardigan (en shetland, de préférence) à la maison. En général, j'aime bien les vêtements de sport.

● **Es-tu raciste ? Aimes-tu plus particulièrement certains peuples ?**
Non, je ne crois pas être raciste. Evidemment, si ma fille voulait épouser un Noir...

● **Comment élèveras-tu tes enfants ?**
Je veux être leur (Suite page 161.)

les adresses de chouchou

Voici quelques nouvelles adresses de chanteurs, où vous pourrez envoyer vos lettres. Mais ne vous y rendez pas : ce sont exclusivement des adresses de correspondance.



AUDREY
6, place Vendôme,
Paris-1er.



EVY
11 bis, rue Théodore-de-Banville, Paris-17e.



ROMUALD
26 b, r. François-1er,
Paris-8e.



LES BEATLES
Club Beatles
194, r. de la Convention, Paris-15e.



STELLA
54, rue d'Hauteville,
Paris-10e.



GILLIAN HILLS
6, rue Dulong,
Paris-17e.



LES SURFS
3, rue de Gramont,
Paris-2e.



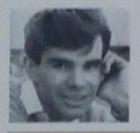
LE PETIT PRINCE
2 bis, ch. des Cèdres,
Lausanne (Suisse).



MICHELE TORR
23, rue Bruant,
Paris-13e.



FRANCE GALL
10, rue Washington,
Paris-8e.

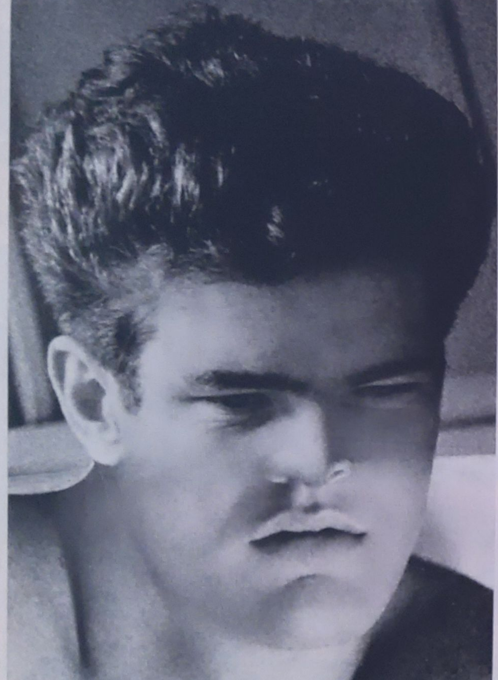


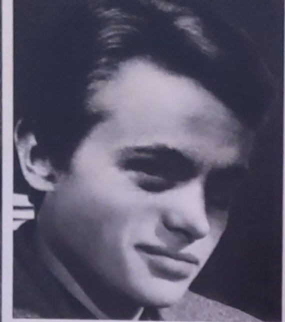
GERARD MELET
52, r. J.-P.-Timbaud,
Paris-11e.



MONTY
143, av. de Neuilly,
Neuilly-sur-Seine.

DEUX VEDETTES EN UNE SEULE !







Ces quatre photographies représentent six moitiés de grandes vedettes : le haut du visage appartient à l'une d'elles, et le bas à une autre. Qui sont-elles ? Nous ne vous ferons pas attendre trop la réponse. Mais, auriez-vous reconnu (ci-dessus) la chevelure d'Eddy Mitchell et la bouche d'Elvis Presley ; ou le front de Claude François et le menton de Johnny, puis le front de Johnny et le menton de Claude ? A droite, il s'agit d'un mélange Bardot-Hardy ; à qui le haut, à qui le bas de ce visage ?

est-ce que tu le sais ?



TRINI LOPEZ

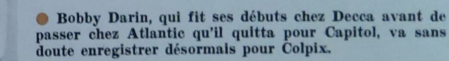
● Trini Lopez fera sous peu ses débuts au cinéma aux côtés de Connie Francis, dans une production M.G.M. intitulée « Pizza for breakfast ».

● Toujours la Beatlemania : après les t-shirts, les oreillers, les couvre-livres, les tapis, les bijoux (etc.), marqués aux effigies de Paul, John, George et Ringo, un nouvel objet vient d'apparaître sur le marché anglais. Il s'agit d'un grand panneau décoratif en plâtre, façon bas-relief, imitation ivoire, faisant également thermomètre, et qui coûte 16 F environ.

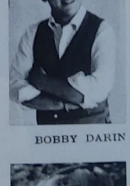


RAY CHARLES

● Pas encore officiel, mais presque : la tournée européenne 64 de Ray Charles passera par la France, entre le 10 et le 17 août. Le « Genius » est attendu ce mois-ci à Londres, pour le tournage d'un film ; il y restera jusqu'au 7 juillet, chantera ensuite dans 15 villes anglaises, participera au Festival de Comblain-la-Tour (Belgique), les 8 et 9 août, puis se produira (toujours accompagné par son orchestre et les Raelets) dans quelques grands casinos français et à Paris (sans doute à l'Olympia).



● « Une vie pas monotone, un métier de toute sécurité », tel est l'argument d'un placard publicitaire de l'armée anglaise publié dans le « Melody Maker ». Un coupon détachable permet aux lecteurs intéressés d'obtenir un bouquin d'information sur cette carrière « de toute sécurité » ; il suffit de le réclamer au « Bureau de la guerre ».



BOBBY DARIN

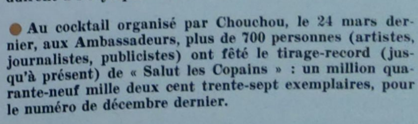
● Bobby Darin, qui fit ses débuts chez Decca avant de passer chez Atlantic qu'il quitta pour Capitol, va sans doute enregistrer désormais pour Colpix.

● Michèle Anthony (épouse et collaboratrice de Richard) est comblée : elle vient de recevoir, en cadeau de son mari, une nouvelle voiture. Il s'agit d'une Ferrari noire (modèle 64) à intérieur de cuir beige.



MICHELE ANTHONY

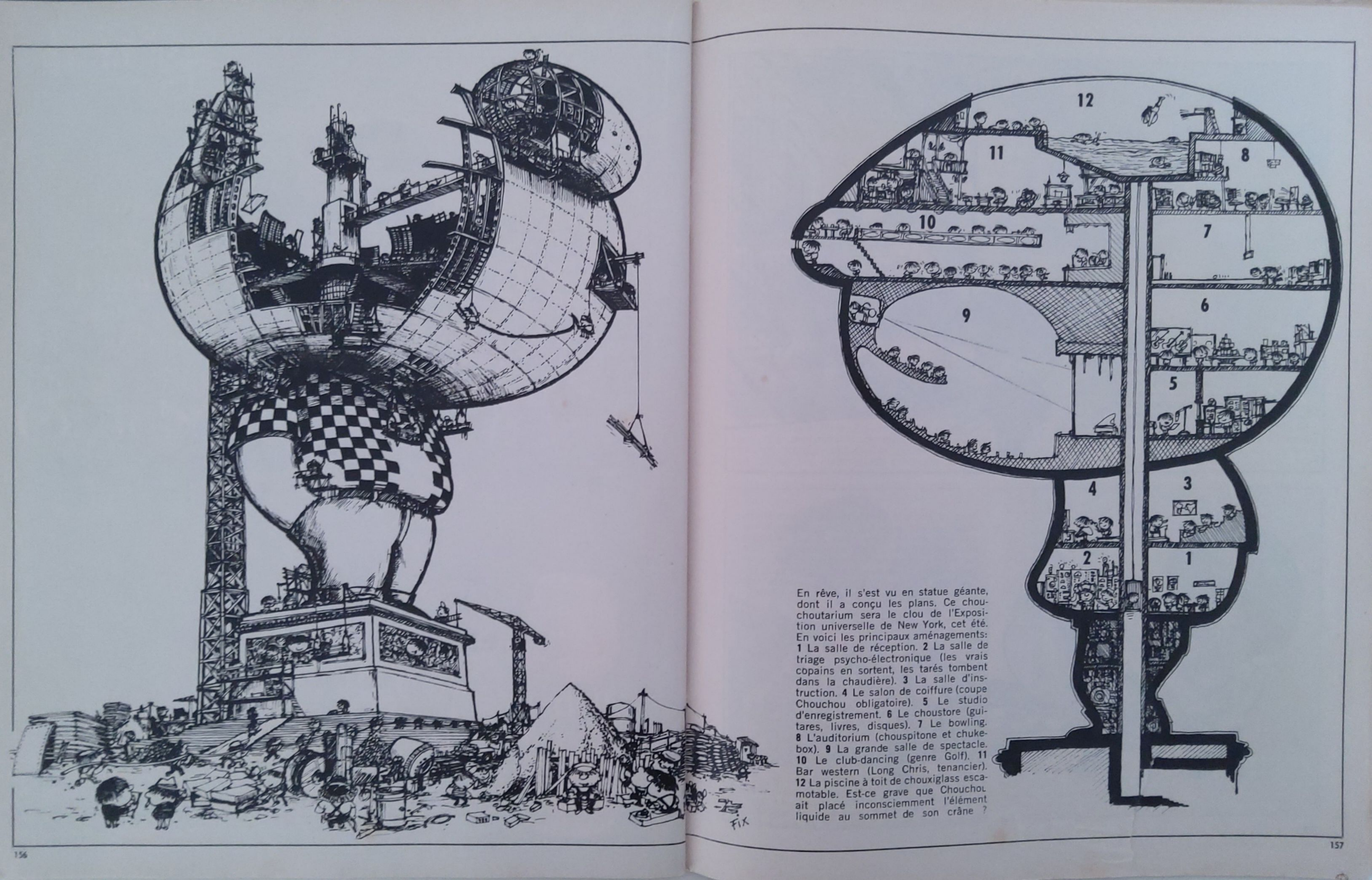
● C'est confirmé : Cliff Richard et les Shadows se produiront à l'Olympia de Paris du 19 au 24 mai.



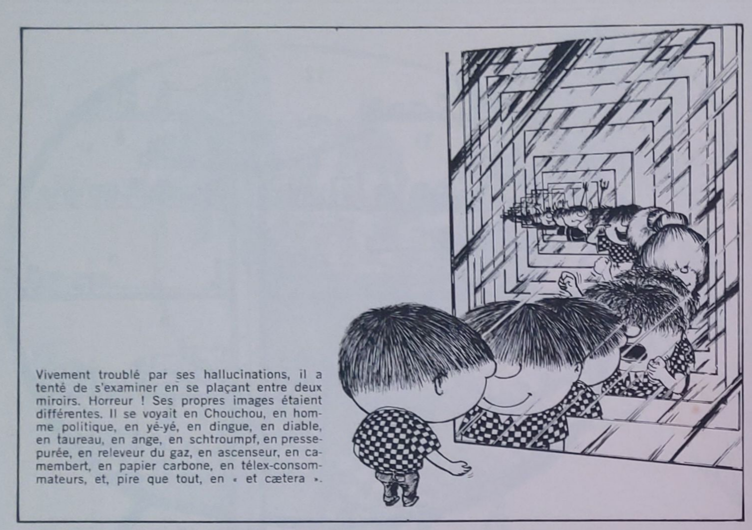
● Au cocktail organisé par Chouchou, le 24 mars dernier, aux Ambassadeurs, plus de 700 personnes (artistes, journalistes, publicistes) ont fêté le tirage-record (jusqu'à présent) de « Salut les Copains » : un million quarante-neuf mille deux cent trente-sept exemplaires, pour le numéro de décembre dernier.

un monde chou chou chou chou

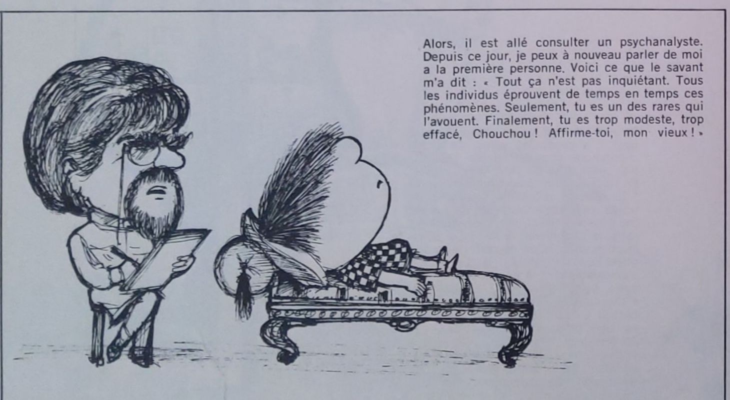
Nous avons reçu, avec ces dessins, l'étrange message suivant : « Autant vous l'avouer, chers copains : la raison de Chouchou supporte mal les premières chaleurs. Pour tout dire, Chouchou déraille. Il se voit partout, il a la grosse tête et ne peut plus parler de lui-même autrement qu'à la troisième personne... » Et c'est signé : Chouchou, tout simplement.



En rêve, il s'est vu en statue géante, dont il a conçu les plans. Ce chouchoutarium sera le clou de l'Exposition universelle de New York, cet été. En voici les principaux aménagements: **1** La salle de réception. **2** La salle de triage psycho-électronique (les vrais copains en sortent, les tarés tombent dans la chaudière). **3** La salle d'instruction. **4** Le salon de coiffure (coupe Chouchou obligatoire). **5** Le studio d'enregistrement. **6** Le choustore (guitares, livres, disques). **7** Le bowling. **8** L'auditorium (chouspitone et chukebox). **9** La grande salle de spectacle. **10** Le club-dancing (genre Golf). **11** Bar western (Long Chris, tenancier). **12** La piscine à toit de chouxiglass escamotable. Est-ce grave que Chouchou ait placé inconsciemment l'élément liquide au sommet de son crâne ?



Vivement troublé par ses hallucinations, il a tenté de s'examiner en se plaçant entre deux miroirs. Horreur ! Ses propres images étaient différentes. Il se voyait en Chouchou, en homme politique, en yé-yé, en dingue, en diable, en taureau, en ange, en schtroumpf, en presse-purée, en releveur du gaz, en ascenseur, en camembert, en papier carbone, en télex-consommateurs, et, pire que tout, en « et cætera ».



Alors, il est allé consulter un psychanalyste. Depuis ce jour, je peux à nouveau parler de moi a la première personne. Voici ce que le savant m'a dit : « Tout ça n'est pas inquiétant. Tous les individus éprouvent de temps en temps ces phénomènes. Seulement, tu es un des rares qui l'avouent. Finalement, tu es trop modeste, trop effacé, Chouchou ! Affirme-toi, mon vieux ! »



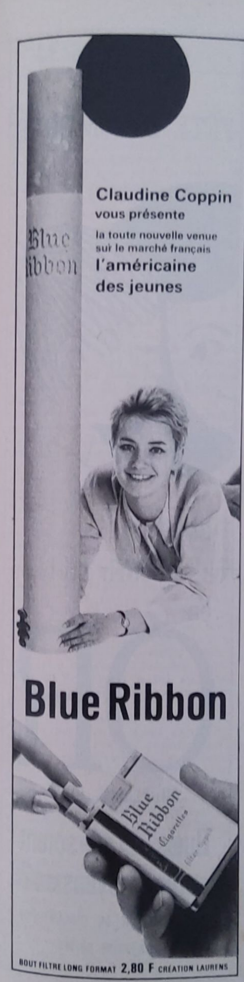
Richard Anthony, Albert Raisner, Conrad Pringle et Sylvie Vartan faisant pour les caméras d' « Age tendre et tête de bois » une démonstration de snap. C'est la fameuse danse qui passionne l'Amérique, et doit déferler chez nous au cours de l'été qui vient. Moi, je suis plutôt pour, parce quec'est un rythme carré, que c'est amusant et que ça introduit l'usage des claquements de doigts, qu'on peut du reste continuer une fois la danse finie, dans la rue, pour étonner les passants et faire peur aux chiens méchants, montrer ainsi qu'on est tout ce qu'il y a de plus dans le coup.



Non, ce ne sont pas mes hallucinations qui recommencent. C'est une réalité. Ou plutôt, c'était une réalité : car ce char somptueux, très remarqué lors de la cavalcade de Mulhouse, a pris feu à la fin du défilé à cause de la chaleur des applaudissements.



Le gentil, le romantique, le tendre Ricky Nelson a opté pour le sport le plus meurtrier : le karaté. Il paraît qu'il est déjà capable, tant ses mains sont devenues dures, de casser d'un coup une grosse planche, ou une brique, ou une pile de microsillons réputés incassables. Je lui souhaite de casser (aussi) la baraque.



PETULA

(Suite de la page 147.) amie, mais en conservant la fermeté nécessaire pour les guider. Je ne leur « lâcherai la bride » que lorsqu'ils auront seize ans.

● A quel âge, selon toi, une fille doit-elle se marier ?

Il n'y a pas de loi, mais il vaut mieux qu'elle ne le fasse pas avant d'avoir dix-huit ans. C'est à cet âge que j'ai voulu me marier, mon père a refusé, j'ai cru à la fin du monde. Il avait raison. Ce sont des problèmes que j'aurai avec mes filles; mais je suis trop jeune maman pour me poser ce problème, je crois...

● La vie de vedette est-elle compatible avec celle d'une mère ?

Je voulais avoir des enfants; je souffre de devoir les quitter si souvent. Mon mari refuse les contrats qui me tiendraient trop longtemps à l'étranger. Le problème va en s'accentuant avec les années : mes enfants sont très jeunes, mais je suis déjà obligée de téléphoner tous les jours à Barbara (deux ans et demi), l'aînée. En cours de spectacle, j'essaie d'oublier mes enfants, A la maison, j'oublie mon travail. Pour moi, être mère est plus important qu'être vedette. A l'opposé, une vedette doit songer d'abord à son métier, et ensuite à devenir mère, plus tard...

● Quelle importance accordes-tu à l'argent ?

Que je puisse nourrir mes enfants et être « au chaud » — le reste m'est égal. Il est même des moments où j'aimerais vivre avec plus de simplicité. J'ai une voiture de sport, un manteau de vison — mais cela n'a aucune importance.

● Comment occupes-tu tes loisirs ?

Cela fait longtemps que je n'ai pas été vraiment disponible. J'aime écouter les disques des autres, j'aime le cinéma, les films de Ingmar Bergman ceux d'Hitchcock et les bons films à suspense me passionnent. Nos vacances, nous les passons chez nous, dans le Midi. L'essentiel, c'est le sommeil et le soleil.

● Où aimerais-tu aller ?

En Russie, depuis que j'ai eu du succès en Roumanie. Je citerais bien la Chine, mais on me prendrait pour une communiste, ce qui n'est pas du tout mon cas. La Finlande me tente, ainsi que la Scandinavie. (Suite page 161.)



Gillian Hills
a choisi Bangui, un maillot Bilytis Dropnyl.



PETULA (Suite de la p. 161.)

● Quels sports pratiques-tu ?
Le cheval (j'étais championne de « jumping » à quinze ans), le badminton, le tennis.

● Quelles sont tes opinions politiques ?
Chaque fois que je dis quelque chose à ce sujet, la presse anglaise en fait une affaire d'Etat, alors je n'en parle plus en public.

● Quelle pièce, quel meuble préfères-tu dans une maison ?
La salle de bains, parce qu'il y a une baignoire, qu'on peut y prendre un bain, qu'un bain ça sent bon et que dans le bain on peut chanter. Mon meuble préféré, c'est le lit.

● Aimes-tu la solitude ?
J'en ai souvent besoin. C'est aussi pour cela que j'aime le bain.

● Quels sont tes problèmes, tes soucis ?
Mes vrais problèmes sont d'ordre personnel. J'ai un don pour les créer, mon mari un don pour les effacer. Je les monte en épingle, ils déforment ma vie. En ce moment, mon plus grand souci est dû aux difficultés que je rencontre avec ma famille (anglaise) : mon père n'aime pas ce que je fais. Cela me fait une peine énorme.

● Quelle musique aimes-tu ?
Count Basie, Ray Charles, Sibelius, le jazz moderne, Peggy Lee, Brenda Lee, Sylvie et Françoise, Richard Anthony.

● Quelles sont tes lectures ?
Steinbeck, Shakespeare, Zola, les livres de « climat ». Mes journaux sont l'« Express » et « Le Canard enchaîné ».

● Quels sont les héros de roman, ou de la vie réelle qui t'ont le plus impressionnée ?
Dans « Des souris et des hommes », le personnage principal. Dans l'histoire de l'Angleterre, c'est Henri VIII : il était drôle.

● Qu'aurais-tu fait, ou aimé faire, si tu n'avais pas été chanteuse ?
Comment dit-on, en français ? J'aurais été « mousse », je crois ; tu sais, un de ces petits garçons qui travaillent sur les bateaux, oui, je crois que j'aurais aimé travailler en plein air, de mes mains.

● Places-tu quelque chose au-dessus de ton métier ?
Ma famille. Mais en second vient mon métier, avant rien d'autre.

● Crois-tu que le rock soit l'expression musicale première de notre époque ?
Depuis le début du siècle, ce qui est réellement notre musique, c'est le rhythm-and-blues ; du New Orleans au rock, les bases sont les mêmes. Les Beatles, par exemple, chantent un mélange du rhythm-and-blues et de musique folklorique américaine.

● Aimes-tu voyager ?
Au début j'aimais beaucoup cela. Maintenant les petits voyages me lassent. Je trouve que Munich ressemble à Amsterdam et à Bruxelles. Le Marché commun a détruit l'originalité de chaque pays ; c'est dommage. Un voyage n'est amusant que lorsque l'on change de continent, que l'on passe le rideau de fer.

● Quel est ton moyen de locomotion préféré ?
L'avion pour le travail ; l'automobile pour le plaisir : on s'arrête, alors, quand on le veut. J'ai toujours eu une passion pour les voitures de sport et les courses automobiles.

● As-tu peur parfois ?
Oui, mais pas des choses physiques, pas de la douleur, mais des choses abstraites. Les rêves m'effraient. La bombe atomique me fait peur. Pas la bombe elle-même, l'idée de la bombe.

● Es-tu superstitieuse ?
Pas pour mon travail. Dans la vie je me fie à mon instinct de femme. Je lui accorde beaucoup d'importance. Par exemple, nous avons eu un effroyable accident d'auto, mon mari et moi, il y a quelques jours ; un pressentiment m'a incitée à ne pas mettre ma ceinture de sécurité. La voiture a été réduite en miettes, nous avons été éjectés, sans quoi nous ne serions que bouillie.

● Penses-tu à l'avenir ?
Je n'en ai guère le temps : les jours passent et tout change. Quant à ma carrière, je me donne encore cinq ans : ensuite, j'essaierai de rester dans le métier en m'occupant de jeunes chanteurs. Je juge beaucoup mieux les autres que moi-même.

● Quelle est ta définition du bonheur?
Avoir l'impression d'être libre, faire ce qu'on aime, avoir une vie privée solide. Dans l'ensemble c'est ce que je possède, donc je suis heureuse. Pourtant je suis « Scorpion », ce qui me mène à des états de dépression.

● Crois-tu aux horoscopes ?
Je les lis toujours pour m'amuser et... « pour voir ». Je crois aux signes. Une fois, une voyante m'a raconté mon passé, c'était tellement juste que je n'ai pu la laisser me prédire l'avenir, j'avais trop peur.

LE 248

(Suite de la page 73.) Mais je ne leur dirai pas non plus ma thèse, parce qu'elle leur paraîtrait insensée, et que son exposé m'attirerait immanquablement des tas d'ennuis. Ce que je peux faire de mieux, c'est de paraître aussi étonné que tous les autres. Et pourtant, rien ne m'étonne dans cet attentat. Car c'est un attentat. Je suis intimement convaincu que c'est le 248 qui a exécuté le coup sur l'ordre de Karl, et qu'il a laissé — comme prévu par son maître — sa vilaine peau dans l'explosion. Comme ça, Karl peut vivre tranquille et les gens qui l'ont payé n'ont qu'à lui confier une nouvelle mission, en attendant de s'emparer du pouvoir dans ce pays. Les Higériens seront les maîtres ici dans peu de temps, j'en suis sûr. Et je m'en balance, d'ailleurs.

Quand je relis mes carnets de bord personnels, sur lesquels j'avais noté les petits incidents de tous ordres qui marquaient la vie à la section IV, je comprends tout. Ça commence dans le vieux carnet bleu, à la date du 11 août. Ce jour-là, j'ai passé mon anniversaire à assurer la garde. Journée calme. J'ai vu arriver vers 15 heures le nouvel assistant qu'ils m'ont enfin accordé. C'est un grand maigre, très brun, qui s'appelle Karl. D'ailleurs, il était accompagné du patron, qui me l'a présenté, brièvement. Vers 16 heures, visite d'un gardien traînant, enchaîné au bout de son bras, un nouvel affecté à la section, le 248. Le premier travail de Karl a consisté à boucler le 248 dans sa cellule et à lui apporter son repas du soir. Il m'a dit, désignant l'autre :

— Ce n'est pas cet avorton qu'il faudra prendre si nous avons un jour des expériences importantes à faire. Avec sa taille ridicule et sa petite tête, il ne donnera rien de bon.

Et paradoxalement, au cours des semaines suivantes, Karl s'était intéressé au 248 plus qu'à tout autre. D'ailleurs, celui-ci n'était pas — de loin — le plus mauvais de tous. Je dois dire que dans un centre tel que le nôtre, la section IV est le seul laboratoire où l'on s'intéresse vraiment au caractère des « clients » : on les désigne par de simples matricules, c'est vrai, mais on cherche à les comprendre et on les traite sans violence. Nous ne devons en aucun cas leur infliger de choc émotionnel, car le moindre incident de cet ordre dénaturerait leur aptitude cérébrale : or il nous faut, pour nos expériences ultra-secrètes sur le cerveau, agir en terrain « propre ». Nous sommes des chirurgiens de la conscience, et toutes nos interventions intra-craniennes n'ont de signification expérimentale que si elles ont lieu après vidage — mais non paralysie — des cellules contrôlant la mémoire. Avant l'heure décisive de l'expérience, qui commence par un « lavage de cerveau », nous avons le temps de regarder nos futurs opérés vivre derrière les barreaux de leurs cellules. Cette observation est importante : car le signe absolu de réussite de notre technique opératoire, c'est la disparition complète de tous les souvenirs antérieurs, la totale dépersonnalisation. Si l'opéré a tout oublié et a perdu tout caractère de sa première vie, il peut être considéré comme « réussi ». Bref, Karl est on ne peut plus consciencieux avec le 248 : il le couve du regard toute la journée.

19 août : j'ai marqué « Incident Karl et 248 brûlé par bracelet ». Oui, je m'en souviens. C'était le jour où nous nous sommes mis d'accord avec le patron pour lancer la première expérience de greffe du psycho-transmetteur : un petit boîtier métallique, fixé sur le crâne au niveau du cervelet, et dont les sondes communiquent directement avec les centres nerveux appropriés. Nous avons choisi le 642, le 1.024 et le 248, qui ont aussitôt reçu vers 20 heures, en prélude à l'opération prévue pour le lendemain, ce que nous appelons leur « piqûre d'oubli ». Ils ont présenté peu après le symptôme ordinaire : hébétude — je serais tenté d'écrire « abrutissement ». Le 642 tombait de sommeil; le 1024 regardait la lampe de sa cellule et s'abandonnait à la fascination de la lumière ; le 248 appliquait avec soin ses joues et son front, par petites zones, aux barreaux d'acier d'où il semblait tirer quelque fraîcheur. Aucun des trois n'eut la moindre réaction lorsque Karl les rassembla (les mains libres, car ils ne pouvaient déjà plus accomplir un geste offensif) et les conduisit à l'étage supérieur dans la salle de psycho-chirurgie où ils passeraient la nuit, avec nous. Sans la moindre réticence, ils (Suite page 165.)

LE 248

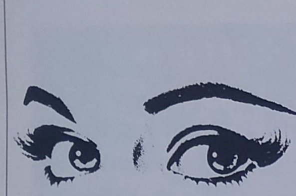
(Suite de la p. 163.) se laissèrent allonger sur les trois tables auprès desquelles les assistants avaient déjà préparé les instruments. Vers minuit, nous leur avons fixé le bracelet. C'est un accessoire qui ne sert que pendant la durée de l'intervention : appliqué contre peau au poignet, il joue le rôle d'une borne électrique. On pourrait le supprimer après opération, mais à quoi bon ? Il est d'ailleurs très serré : pour obtenir le meilleur contact possible, on doit réaliser le bracelet sur le bras, en rapprochant les deux extrémités d'un large et épais ruban de métal, et en soudant. La soudure est si vite faite qu'il n'y a aucune brûlure à redouter ; d'autant que l'on peut glisser entre chair et métal un bout d'isolant thermique. Or, je suis certain que si Karl a brûlé — légèrement, du reste — le 248 au cours de ce petit travail, c'est qu'il l'a fait volontairement.

— Ce n'est pas ma faute, m'a-t-il dit aussitôt après que l'autre eut poussé un petit cri de douleur. Il a remué le bras au mauvais moment.

C'est faux. Ils étaient tous trois dans les vapes quand nous avons commencé et déjà incapables de bouger. Sur le moment, j'ai pensé : « Pourquoi Karl me ment-il ? S'il m'avait dit qu'il avait brûlé le bras de son cher 248 par maladresse, je n'aurais pas tiqué. » J'ai pensé aussi : «Avec cet incident, le 248 risque de conserver un souvenir post-opératoire de brûlure. Les souvenirs récents ne s'effacent pas complètement sous l'action de la piqûre. Cet idiot de Karl « détériore » le 248. Nous verrons bien. »

20 août. Nous avons dormi d'un œil, Karl et moi, à tour de rôle, sur une table libre, à côté des trois autres. J'ai pris la première garde de 1 h à 3 heures et demie. Rien à signaler. Puis j'ai réveillé Karl, et j'ai pris sa place sur la table. La prochaine fois, je ferai apporter un divan. Il est impossible de se reposer là-dessus. Le 1024 ronfle, me semble-t-il. Les deux autres respirent bruyamment. Difficile pour moi, malgré la fatigue, de trouver le sommeil. Plus tard, beaucoup plus tard sans doute, comme dans un rêve, je vois Karl dans la pénombre s'affairer auprès du 248, immobile sous le drap dont nous l'avons recouvert. Karl lui soulève la tête, et (Suite p. 167.)

LES CONSEILS DE MISS LOOK



Suivez le guide

Il fait beau. Il fait bon. Tout est rose, vert et bleu. Tout est gai : votre tailleur, couleur bonbon acidulé, vos ongles rose impressionniste, votre teint déjà doré. Mais la vedette 64, c'est votre œil. Pour qu'il soit à l'unisson, donnez-lui une couleur, une joie, une étincelle, une forme.
Rendez-le lumineux, tendre, expressif, coloré.
Bleu comme le ciel, vert comme le jade, doré comme le couchant, pailleté comme les étoiles ?... Un fard suffit. Et LOOK, c'est ce qu'il vous faut, avec son petit coffret à la mode, et adapté à chacune d'entre vous.
Pour choisir le coffret qui est le vôtre, pour obtenir l'harmonie LOOK : œil - teint- robe... suivez le guide de Miss LOOK.

Carnation	Yeux	Cheveux	Robe	Eye-liner	Fard * à paupières	Mascara	Crayon sourcils	Rouge à lèvres
Mate	noirs	chatain foncé	bleu pâle ou jaune paille	noir ou vison	azur ou pervenche	noir ou vison	noir	Lac des Cygnes
Dorée	marrons	chatain	rose acidulé ou jaune doré	vison	vert jade ou turquoise	vison	chatain ou vison	Rose Ballerine
Beige rosée	bleus ou gris	or clair	rose buvard ou vert jade	marine	azur ou gris argent	marine	gris cendré	Rose Ballerine
Vermeille	verts	roux auburn	mauve pâle ou vert acidulé	gris cendré ou vert jade	vert jade ou vert d'eau	gris cendré	chatain	Lac des Cygnes
Pâle	noirs ou marrons	noirs	blanche ou noire	noir	azur ou turquoise	noir	gris cendré ou noir	Rose Ballerine

* Le trio LOOK contient 3 teintes de fard poudre compacte : azur, vert jade, argent. Pour rehausser votre maquillage du soir, posez une touche de fard argent sur l'une ou l'autre de ces teintes.

LOOK par CUTEX

FÉRET FRÈRES

LE 248

(S. de la p. 165.) — j'en jurerais — lui donne à boire dans un gobelet de carton. Quand j'ai parfaitement réalisé l'étrangeté de ce geste — puisqu'enfin notre méthode exige que jusqu'à l'opération les sujets soient comme abandonnés à eux-mêmes, au sein des ténèbres d'une inconscience que le sérum met douze heures à rendre totale — je me suis réveillé tout à fait :

— Karl, que faisais-tu au 248 ? Tu lui donnais à boire ? Tu veux le « marquer » d'un souvenir de soif satisfaite ?

— A boire ? Pas du tout. Mais il semblait s'étouffer, et je voulais éviter qu'il se réveille. J'ai soulevé sa tête et replié en deux son oreiller.

Encore une invraisemblance dans cette réponse. Karl sait très bien que si le 248 ne s'était pas éveillé jusqu'à cet instant, c'est qu'il ne s'éveillerait pas un peu plus tard, même gêné dans sa respiration, puisque le sérum possède une action progressive, dont l'effet atteint son maximum vers la douzième heure. Nous en étions déjà à la huitième. J'ai bredouillé un vague reproche à Karl et me suis rendormi.

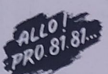
Vers sept heures, derniers préparatifs. Le premier des trois « récepteurs de conscience » est extrait de son étui scellé. J'opérerai moi-même le 1024 sous les yeux de Karl, qui, paraît-il, a déjà opéré avec succès dans des conditions analogues, mais à qui je veux apprendre cette technique très spéciale. Le branchement des sondes-électrodes de ce psycho-transmetteur secret est simple, mais demande de la précision. Je travaille selon un plan-volume du cerveau, obtenu par radiographie à trois dimensions, et sur lequel le patron a marqué les points exacts où doivent se trouver les extrémités des électrodes. Un dispositif de repérage électrique simultané, branché sur le sujet, me guide en cours d'intervention, et ceci sans erreur possible. Cette méthode ultra-précise, c'est encore une trouvaille du patron. En vingt minutes, je fais devant Karl une assez brillante démonstration de mon art. Au travers de son masque, il murmure :

— J'ai compris.

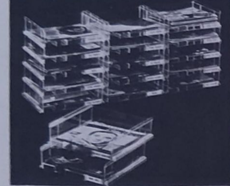
— Alors, tu te sens capable d'en poser un ?

— Bien sûr, patron. Avant d'être ici, j'ai posé des (Suite p. 169.)







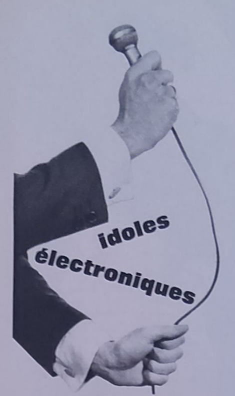












LE 248

(Suite de la p. 167.) trucs plus difficiles à des « chats de l'espace » et à des « rats cosmonautes » ; au fond c'est pareil...

Et aussitôt, il se dirige — évidemment — vers la table du 248. Comme il faut agir maintenant sans perdre de temps, j'entreprends de mon côté le 642. Au bout de dix minutes, j'ai introduit les sondes au plus profond du cerveau. Il ne me reste plus qu'à les raccorder à ce petit boîtier à transistors qui contient tout l'espoir de nos travaux, et à fixer celui-ci sur l'os. J'entends Karl :

— Voilà, patron. C'est terminé.

J'en suis resté pantois. Son habileté — s'il n'avait commis aucune erreur — se révélait prodigieuse. Ce que je retiens, aujourd'hui, de tout ça : Karl connaissait déjà à fond la technique. Ce fait, joint au léger accent higérien de Karl, me conduit à penser qu'il l'a apprise hors de nos frontières. Nous sommes le seul et unique centre national de ce genre, et si Karl avait appris son métier ici, je le saurais. Ce n'est un secret pour personne que les Higériens sont prêts à tout pour entraver nos recherches, qu'ils croient sur le point d'aboutir, alors...

21-22 août. Repos pour la section IV. Nos opérés doivent encore rester inertes et inconscients pendant deux jours dans leurs armoires d'hibernation. Ils y subissent d'ailleurs un programme de traitements simultanés par rayons, par gaz et par ondes, qui est appliqué automatiquement. C'est le patron qui a inventé ces armoires, les a construites, expérimentées (que de vies cela a coûté, avant de marcher) puis en a détruit les plans : il dit que sa mémoire lui suffit, et que de la sorte aucune « fuite » n'est possible. C'est dans ces machines qu'est aussi un secret connu de lui seul : celui de la remise en marche du cerveau, qui est redevnu aussi pur que celui d'un nouveau-né (sauf chocs émotionnels trop récents) et qui désormais fonctionnera exclusivement, pour certaines fonctions sélectionnées, selon les ordres reçus et traduits en impulsions électriques par le petit récepteur de nuque.

Je suis sorti, même sans but, histoire de profiter de mon congé. La vie dans un centre comme le nôtre, isolé au milieu d'un champ en pleine campagne, (Suite p. 171.)



LE 248

(S. de la p. 169.) n'est pas drôle, je suis allé au village à pied (il faisait très beau), j'ai loué encore une fois la même chambre chez la mère Ferry, et sauf une partie de pêche avec les deux gosses du patron (qui sont, avec leur mère, pensionnaires de l'auberge) je n'ai rien fait d'autre pendant mes deux jours que de bouquiner près de l'étang, et le soir d'écouter le vieux juke-box du bistrot.

23 août. J'ai pris la camionnette de l'auberge pour rentrer au centre avant le lever du soleil. Le patron nous a appelés, Karl et moi, vers dix heures. Ils étaient réveillés ! La réanimation touchait à sa fin. Quand il a ouvert les portes des trois blocs, ils avaient déjà les yeux ouverts. Nous les avons mis debout, et avons eu aussitôt la satisfaction de constater qu'ils étaient rigoureusement passifs. En les poussant doucement par l'épaule, nous pouvions les faire marcher ; en cessant de pousser, nous les arrêtions. Nous leur avons fait prendre un repas composé de biscuits complets. A noter qu'ils savent encore manger, sans qu'on ait à le leur réapprendre. Mais ils s'assoient par terre. Pour les faire boire, il faut leur tendre un véritable biberon, qu'ils savent tenir. Leur première boisson est un mélange de lait et d'extraits vitaminés, servi chaud. Lorsque le 248 s'est saisi du biberon que lui présentait Karl, il a eu comme un tressaillement de surprise et a tout lâché. J'ai aussitôt pensé que la chaleur du récipient éveillait en lui le souvenir de sa brûlure par le bracelet, et j'allais encore faire des reproches à Karl, mais ce que je vis alors me cloua sur place : Karl avait ramassé le biberon (non brisé), il le tendait à nouveau à son protégé, celui-ci l'acceptait, le tenait sans crainte à deux mains et buvait ! Pourquoi est-ce étonnant ? Parce que normalement, dans un tel cas, il faut pour vaincre un réflexe de défense et imposer la volonté d'un geste, que le récepteur cranien reçoive les signaux appropriés d'un émetteur. Or, nos émetteurs sont encore dans l'armoire vitrée du labo. Alors ? Alors Karl dispose d'une surprenante autorité sur le 248. Pour me rassurer, il m'a dit :

— Vous voyez, il ne se souvient de rien. Il l'a laissé tomber par pure maladresse. (Suite page 172.)



LE 248

(Suite de la page 171.) Mais cela ne me satisfait pas. Tout se passe comme s'il y avait déjà une intelligence entre Karl et son élève, et comme si le premier avait déjà commencé une expérience personnelle sur le second.

25 août. A cette page, j'ai écrit en lettres d'imprimerie : « Le patron triomphe ! » Il y a de quoi : l'expérience a réussi. Dans la salle que nous avons appelée « le gymnase », nous avons fait les premiers essais de transmission. Le patron, Karl et moi-même avons mis nos casques émetteurs. Il y a un moment désagréable, dans cette mise en place : l'application des électrodes plates sur la peau et sur le cuir chevelu. Cela fait froid, ou du moins cela fait frissonner. Ce phénomène est général, et il est un sujet de plaisanterie traditionnel dans le métier ; il sert à faire peur aux « nouveaux » du service. Eh bien, j'ai remarqué que Karl n'éprouvait pas ce frisson, qui d'ordinaire imprime au corps tout entier un petit mouvement bref et nerveux. Enfin, passons. Le patron a réglé son casque sur la fréquence du 1024, Karl sur celle du 248, et j'ai pris le 642. Dans l'instant même où nous avons mis le contact, impression formidable : nous ne transmettions encore aucun ordre, mais nous sentions au plus profond de notre conscience que la liaison était établie, et qu'elle marcherait ! Le 642, que j'observais, a été traversé d'une brève angoisse — visible dans le regard — puis a trouvé un nouveau calme ; il a tourné les yeux vers moi avec intérêt — j'écrirais même : avec sympathie. Puis je me suis remémoré cette règle d'or que le patron m'a fait réciter (pour rire) cent fois : « Pour émettre un ordre, penser à la première personne qu'on l'exécute. » Cela signifie que pour ordonner au 642 : « Assieds-toi sur la chaise », il me suffit de penser, ou même de dire à voix basse : « Je m'asseois sur la chaise. » De la sorte, nous dirigeons nos trois élèves à notre gré. Nous pouvons aussi — nous avons essayé, et cela marche — régler leurs boîtiers de nuque sur la même fréquence, et diffuser sur un canal unique (avec un seul casque) un ordre qui est alors exécuté par tous trois à la fois. On comprend aisément l'enjeu de nos travaux et leurs conséquences dans le monde : qui possède cette technique est capable de créer une armée de véritables robots vivants, plus souples que des machines, plus sûrs que des soldats, plus faciles à « recruter » que des mercenaires.

12 septembre. Les exercices auxquels nous les soumettons sont devenus de plus en plus complexes. Ils nous faut même diriger les séances avec un « programme » sous les yeux, pour nous y retrouver. C'est fatigant. Mais nous avons le droit, pour nous détendre et laisser reposer les élèves, de faire des sorties en plein air, dans les limites du parc. En cette saison, c'est encore agréable. C'est aussi pour nous une bonne occasion d'ôter nos casques, qui tiennent si chaud. A ce propos, nouvelle anomalie, incroyable, dans le comportement de Karl : quand nous sommes rentrés de la promenade, j'ai remarqué qu'il avait coiffé son casque sans le serrer. Dans ces conditions les électrodes plates ne pouvaient pas être en contact avec sa tête, et son émetteur marchait à vide. Or, le 248 était toujours « piloté » : il a marché comme les autres et a suivi l'itinéraire correct dans le centre pour regagner la cellule commune. Tout cela, il est rigoureusement impossible qu'il ait pu le faire de lui-même. Je suis donc obligé de conclure que Karl sait le commander sans avoir recours au casque.

Mais alors, comment fait-il ?

18 septembre. Je sais comment Karl dirige le 248. Faut-il que je le dénonce ? Qu'on me juge comme un lâche ou comme un complice, tant pis : moi, je ne suis pas hostile aux Higériens. Et puis, maintenant je sais qu'ils possèdent aussi le secret de la télécommande cérébrale. Comme de plus le patron ne m'a jamais déguisé le fait que Karl bénéficiait du plus haut « piston », je ne vois pas pourquoi j'irais soulever une histoire à son sujet.

Voici ce que j'ai découvert par pur hasard. Après vingt-quatre heures de permission, nous rentrions au village, Karl et moi; il faisait très chaud; nous marchions d'un bon pas, car le temps était orageux et l'on devinait dans le ciel des éclairs lointains. Il nous restait environ deux kilomètres à parcourir quand une grosse pluie a commencé de nous tremper comme l'aurait fait une douche. Aucun abri, aucune voiture. Nous avons donc poursuivi notre chemin, goûtant une sorte de joie puérile à recevoir cette pluie tiède qui avait aisément traversé nos légères tenues de sport.

J'ai même poussé le jeu au point de quitter mes sandales et de marcher pieds nus dans les flaques. En rattrapant Karl, qui m'avait devancé de quelques mètres, j'ai vu.

J'ai vu sous les très longs cheveux qui couvrent presque sa nuque et que l'eau avait séparés en mèches dégoulinantes, quelque chose comme un petit boîtier arrondi, extra-plat, collé au niveau de cette apophyse cranienne que les gens appellent la « bosse de l'intelligence. J'ai failli crier. Comme fasciné par cet objet, je me suis rapproché le plus possible de Karl, pour m'assurer que je ne me trompais pas, puis j'ai repris, sans rien dire, ma place à côté de lui, et nous sommes rentrés au centre, parlant de banalités. J'étais abasourdi.

19 septembre. Trois heures du matin, impossible de dormir. Sur mon carnet, j'ai dessiné l'image de mon obsession : elle a la forme de cette toute petite capsule ronde, couleur des cheveux bruns de Karl, barrée, selon son diamètre, d'un trait horizontal assez brillant, dont l'aspect rappelle — en miniature — le boîtier inventé par le patron.

Avertir le patron. Ne pas l'avertir. Une bonne idée : si possible voir un peu le 248. S'assurer que son boîtier (posé par Karl) n'a pas été truqué. S'il l'était, cela voudrait dire que depuis le début le 248 a obéi sans cesse au psycho-transmetteur personnel de Karl, qui doit fonctionner selon une technique plus évoluée que la nôtre. Dans ce système, « ils » utilisent sans doute les deux sentiments-clés qui n'interviennent pas chez nous : la crainte (développée volontairement par Karl lors de l'incident du bracelet) et l'espoir (ce qui expliquerait ce manège agaçant de Karl donnant à tout propos des biscuits au 248, lors des exercices). Conséquence de cette hypothèse, exprimée brutalement : dans notre centre réputé secret, il y a déjà un agent étranger et un combattant qui lui obéit. Décision : profiter de la prochaine (Suite page 175.)



LE 248

(Suite de la p. 173.) permission pour quitter le centre après Karl, prendre un casque, voir si je peux toujours commander le 248.

3 octobre. En permission à partir de dix-sept heures jusqu'après-demain à minuit. Karl est parti par le bus de 17 h 30. J'ai prétexté le classement de mes notes de service pour rester. Me voici dans la cellule commune avec mon casque. Le 1024 et le 642 sont couchés sur leurs paillasses. Le 248 est debout, et ceci avant même que j'aie établi le contact avec lui. S'il est, comme je le pense, toujours sous le contrôle de Karl, c'est que ce dernier dispose sous ses cheveux d'un transmetteur plus puissant que les nôtres. Rien d'invraisemblable à cela, car enfin, en ce moment, Karl n'est pas éloigné de plus de quatre kilomètres. Mais pourquoi, lui absent, fait-il encore « travailler » le 248 ? Je décide d'observer sans agir, et laisse mon casque débranché. Le 248, qui — faut-il le dire — ne se soucie pas plus de moi que si je n'existais pas, commence alors une longue promenade dans l'ensemble des locaux de la section IV, déserts à cette heure et dont j'ai fermé à clé l'unique accès, afin de n'être pas surpris dans ma séance d'investigations personnelles. Le robot de Karl se dirige, tranquille, vers le monte-charge intérieur; avec une aisance et une sûreté surprenantes (car jamais nous ne lui avons fait faire semblable exercice) il appelle la cabine en appuyant sur le bouton et attend l'arrivée de celle-ci. Il attend même plus longtemps que nécessaire. Pas étonnant : il est télécommandé par Karl, qui ne peut voir le monte-charge arriver à l'étage, et doit donc logiquement prévoir une attente minimum d'une vingtaine de secondes pour le cas où la cabine viendrait de l'étage le plus éloigné. Le 248 manœuvre avec lenteur les deux portes à grilles, je le suis de très près à l'intérieur. Sans aucune hésitation, il appuie sur le bouton « sous-sol ». Je ne m'y suis rendu qu'une fois, il y a longtemps. C'est un local très vaste, mais sans intérêt pour la section IV. On y descend parfois le matériel réformé, que l'on entasse aisément dans l'espace libre entre les murs et les énormes citernes cylindriques, contenant les réserves des différents carburants et fluides chimiques. (Suite p. 177.)

LE 248

(Suite de la p. 175.) La créature de Karl évoluant dans cet endroit, cela me fait peur. Marchant toujours à sa suite, je vois peu après le 248 se livrer à une étrange mimique, une sorte de ballet de gestes saugrenus. Ses mains caressent le flanc métallique du réservoir devant lequel il s'est arrêté. Puis, s'étant ainsi bien sali les doigts sur cette surface poussiéreuse, il se livre alors à des mouvements incompréhensibles, semblables à ceux d'un homme qui, ayant trouvé là une serrure, la ferait jouer avec une clé imaginaire. Enfin, il reprend la direction du monte-charge, appuie sur le bouton « appel », attend vingt secondes la cabine (qui est pourtant toujours là), y pénètre, regagne son étage et va se coucher à sa place. Il est temps pour moi de quitter le centre. J'ai déjà revêtu mon caban et suis prêt à sortir, mais je me ravise. Pour que mon enquête soit complète, il me reste à essayer de commander le 248 par le canal normal. Je remets mon casque en position de service, j'appuie sur le contact et je pense pour ordonner : « Je me lève, je me tiens debout... je me lève, je me tiens debout... ». Le 248 ronfle : il dort comme une brute. En quittant le centre, je traverse la cour et me trouve nez à nez avec le patron, qui, lui aussi, a travaillé tard et part pour le village au volant de sa voiture :

— Je vous emmène, Michel ?

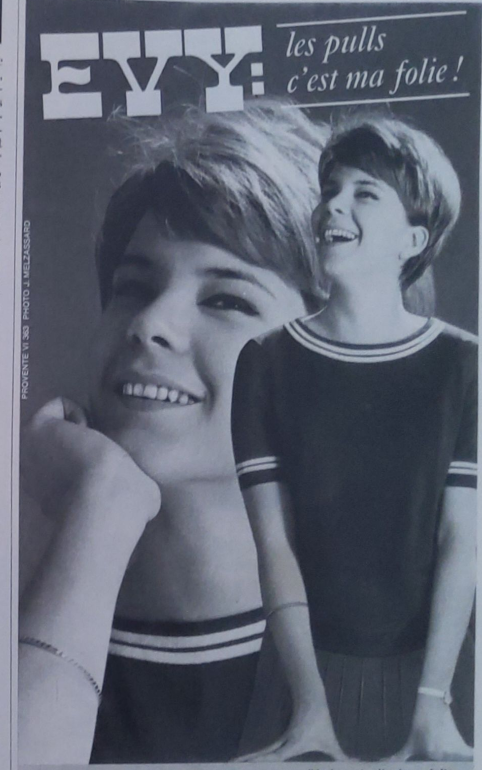
— Merci, patron. Avec plaisir.

Et tout de suite, j'ai eu envie de tout lui dire, mais ça ne sortait pas. Comme, de plus, je l'aimais bien en tant que savant, j'avais peur de lui faire de la peine en lui révélant que ses inventions étaient d'ores et déjà dépassées par les gens d'un autre camp — d'une autre équipe. Pourtant, quand il m'a dit : « Alors, tout va bien ? Rien à signaler ? », j'ai répondu d'une voix neutre, qui n'était pas ma voix normale :

— Le 248 n'obéit plus.

Alors, il a éclaté de rire. Il était de toute façon de joyeuse humeur, mais cette révélation grave que je lui faisais lui paraissait être un gag désopilant. Etouffant et pleurant d'hilarité, il m'a répondu sur le ton drôle :

— Eh bien, bravo ! Si le 248 n'obéit plus, cela prouve que son instructeur est en (Suite page 178.)



LE 248

(Suite de la p. 177.) avance sur le programme. La rééducation de la « self-volonté », qui permet au sujet de retrouver certaines initiatives personnelles (contrôlées, du reste) ne commence que vers le centième jour. Votre 248 est déjà du niveau du cent-cinquantième. Vous verrez, Michel — soit dit sans vous offenser — que nous en ferons plus tard un instructeur, comme vous !

En d'autres circonstances, une telle plaisanterie m'aurait fait hurler de joie, même devant le patron. Ce jour-là, je fis un rire forcé, et restai silencieux pendant le reste du trajet. Séjour au village empoisonné par toute cette histoire et les problèmes qu'elle me pose.

27 octobre. Nouvelle permission, passée à potasser mes bouquins en vue d'un examen qui me fera gagner un galon dans le service, et une augmentation pas négligeable.

Juste le temps de marquer sur mon carnet que depuis la dernière permission, j'ai pu m'assurer par des visites inopinées au sous-sol : 1° que le 248 y est revenu au moins une fois (nouvelles traces de doigts sur la poussière); 2° que Karl s'y est rendu au moins une fois (rencontre dans le monte-charge, son air contrarié de me trouver là).

14 novembre. Même pendant le service, je sens au plus profond de moi une angoisse. C'est simple : j'éprouve une peur physique. Je suis gêné quand je dois parler à Karl, et effrayé à l'idée que ma voix trahit peut-être mon trouble. Pourvu qu'il ne se doute pas que je sais... Pour une fois, j'attends la prochaine permission comme une vraie libération.

21 novembre. En permission au village, ainsi que le patron et mes collègues de la section IV. Il était à peu près minuit et demie, et je ne dormais pas. Une explosion sourde et terrible a remué le sol. La vieille maison tout entière a frémi. Je me suis précipité vers la fenêtre, que j'ai ouvert pour découvrir à l'horizon, juste vers Côtegrandes, une lueur géante. Instantanément, j'ai connu un autre éclair, intérieur celui-là. Une image s'est imposée à moi, hurlante d'évidence : celle du 248 descendant au sous-sol, et se livrant à ce même manège que j'avais surpris un jour, mais cette fois avec une charge de plastique et un (Suite p. 181.)

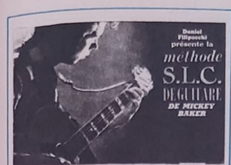
LE 248

(Suite de la p. 178.) détonateur en mains. J'avais, en somme, assisté à la répétition de l'attentat (accessoires en moins); il avait fallu cette terrible flamme rouge pour me faire enfin découvrir — trop tard — ce que contenait de menaces la bizarre cérémonie du 248 devant les réservoirs.

Les pensionnaires de la mère Ferry se sont tous retrouvés dans la salle du bas, et ceux qui avaient leurs voitures ont proposé de nous transporter jusqu'au centre. Quand nous sommes arrivés à destination, nous avons pu juger à l'instant que la destruction était absolument totale. Karl était calme, et il a eu ce mot : « Eh bien ! aussitôt que les enquêteurs auront noté nos témoignages, il ne nous restera plus qu'à aller chercher du travail en Higérie. »

22 novembre, 8 heures du matin. Un petit car de la police qui, par bonheur, ne ressemble en rien aux fourgons cellulaires, nous conduit en ville. Comme il n'est prévu que pour huit personnes, quatre d'entre nous restent debout, dont Karl et moi. A la faveur d'un virage qui nous fait perdre à tous l'équilibre, Karl bascule vers moi, je m'arcboute et le repousse des deux mains, l'une sur ses omoplates, l'autre sur sa nuque : et alors je sens qu'il ne porte plus son boîtier. Il me sourit pour me remercier de l'avoir empêché de tomber. Il n'a jamais été aussi décontracté. Le premier interrogatoire s'est terminé vers onze heures. Je n'ai rien dit. J'ai lu et relu tous les journaux. Ils sont pleins de la catastrophe de cette nuit, et de commentaires stériles. Personne ne sait rien, personne ne saura rien avant longtemps. L'histoire de ce pays retiendra la date du 22 novembre, comme celle d'un accident spectaculaire qui a porté un coup terrible à nos recherches sur les psycho-transmissions. Mais moi, je retiendrai au contraire cette date, sur le plan scientifique, comme celle du jour où, pour la première fois, un homme a réussi une véritable opération militaire, en dictant point par point une conduite complexe et en imposant la loi de ses ondes psychiques à un être aussi banal et vulgaire que le 248, qui n'était, après tout, qu'un affreux singe capturé six mois plus tôt dans sa forêt natale, en Asie.

RAYMOND MOULY.



Apprenez la guitare grâce à la méthode S.L.C. de guitare de Mickey Baker. 58 p. illustrées plus un disque 33 tours. En vente au prix de 29,50 F chez tous les disquaires.

BON DE COMMANDE RESERVE AUX LECTEURS DE S.L.C.
A ENVOYER AU **COMPTOIR MUSICAL FRANÇAIS** : 252, RUE DU FG-SAINT-HONORE, PARIS.

Les lecteurs de S.L.C. recevront en plus de leur disque une photo dédicacée de Mickey Baker.

NOM ....
RUE ....
VILLE ....
C. C. P. : 545 644 PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT
SALUT LES COPAINS

Remplissez le bon en lettres majuscules et envoyez-le à l'adresse ci-dessous. POUR UN ABONNEMENT D'UN AN : FRANCE 17 F - ETRANGER 23 F

ABONNEMENT ○ RÉABONNEMENT ○

NOM ____________
PRÉNOM ____________
RUE ____________
____
____
VILLE ____________ DÉP. ____________

C.C.P. 19.982-90

Ci-joint : chèque bancaire, chèque postal, chèque de virement, mandat postal. Rayer les mentions inutiles.

SALUT LES COPAINS
8, RUE MARBEUF, PARIS-8e

DANYEL GÉRARD

(Suite de la p. 113.) Je pense, en particulier, au « Petit Bandit de Juarez », à « Je », et à une nouvelle chanson que Danyel m'a fredonnée tout à l'heure, écrite pour Jacques Brel en collaboration avec lui.

— En dehors de la chanson et du cinéma, quels sont tes hobbies ?

— Divers et illimités. J'aime bien l'ambiance copain, c'est-à-dire passer quelques heures ou — mieux — un week-end avec mes amis, chahuter, rire, jouer de la guitare, conduire...

— Crois-tu à l'astrologie ?

— Pas du tout. J'ai surtout horreur des gens qui prétendent prédire l'avenir. A mon avis, seul compte le présent. C'est lui qui permet de réaliser les aspirations dans la mesure où on le contrôle, où on travaille... Mais si ça t'intéresse, je peux te dire que je suis né un 7 mars, à Paris, dans le quatorzième arrondissement, sous le signe des Poissons !

Danyel est un garçon sympathique. Il ne se crée pas de faux problèmes, et la démarche de son esprit ne prête jamais à ambiguïté, à confusion. Dès l'instant où vous jouez le jeu avec lui, il le joue avec vous. Je crois savoir qu'il ne triche pas.

— Considères-tu avoir choisi un métier difficile ?

— Oui. J'adore mon métier, mais il est difficile. C'est un peu la corde raide. Le moindre faux pas, et on vous oublie... Mais c'est excitant et ça me rappelle de vieux souvenirs. Quand j'étais gosse, et plus tard étudiant, je voulais devenir pilote d'essai, justement à cause du risque.

— As-tu gardé des contacts avec l'aviation ?

— Bien sûr. Je possède mon brevet de pilote, et quand j'ai quelques heures de loisir j'aime bien prendre un manche, ça décontracte drôlement !...

Plus tard dans la soirée, nous avons parlé de jazz, d'art scénique (pour lui il n'y a personne au-dessus de Sammy Davis Junior), de magnétophones, de voitures, de photo. Nous étions de vieux copains et ni lui ni moi ne désirions finalement redonner au reportage son austérité perdue.

Que vous dirai-je encore de ce chanteur sympa et détendu qui gagne à être connu ? Que ses cigarettes préférées sont les américaines, qu'il aime les plats peu communs, qu'il déteste les chansons « à message », que ses deux meilleurs amis sont Lucien Morisse (son directeur artistique) et Alain Hubert (son imprésario) ? Certes, mais aussi, et surtout, qu'il a la « foi » et que maintenant, je crois, il tient le bon bout. Or, il n'est jamais trop tard...

ERIC VINCENT

CLUB INTERNATIONAL EDDY MITCHELL

propose à ses adhérents : affiches, disques, photos, nombreux avantages, etc.

Pour tous renseignements :
Ecrire :
11, rue d'Artois, Paris-8e

RELIEZ VOS COLLECTIONS DE «SALUT LES COPAINS»

« Salut les Copains » met à votre disposition une luxueuse reliure pour conserver votre collection. Le titre de la revue est frappé en or sur la tranche verte. La mise en place et le retrait des revues se fait instantanément grâce à un système breveté de broches amovibles.

Adressez vos commandes au siège du journal, en accompagnant celles-ci d'une somme de : 8,50 F + 1,50 F pour frais d'envoi. Spécifier sur le talon du chèque « Reliure S.L.C. ». Chaque reliure contient de 8 à 10 numéros de S.L.C.

C.C.P. 19.982-90
SALUT LES COPAINS
8, RUE MARBEUF - PARIS-8e

AFFICHE GÉANTE DE JOHNNY HALLYDAY

Il reste encore quelques affiches de Johnny en couleurs, plus grand que nature. Envoyez 3,50 F en timbres ou par mandat ou chèque en spécifiant « affiche de Johnny ».

C.C.P. 19.982-90
SALUT LES COPAINS
8, RUE MARBEUF - PARIS-8e

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION

en commandant les numéros de S.L.C. qui vous manquent. 1, 2, 3 épuisés. 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 15, 16, 18, 19, 20 et 21 : 1,50 F en timbres par numéro. 5, 12, 17 : 2,50 F par numéro.

Indiquez les numéros désirés.

SALUT LES COPAINS
8, rue Marbeuf - Paris-8e
C.C.P. : PARIS 19.982-90

SALVADOR

(Suite de la p. 143.) aurait sans doute été plus austère, plus dure, mais certainement pas plus désagréable. D'ailleurs, honnêtement et sans vouloir me vanter, je pense que j'aurais pu faire quelque chose dans le jazz. En 1947, alors que j'étais encore au night-club « Chez Carrère », j'avais déjà monté mon propre orchestre de jazz, et ça marchait très fort. Je venais de jouer un an avec Django Reinhardt, et je m'étais considérablement dégrossi, bien que Django fût très jaloux du secret de ses accords. J'ai commencé quelque temps après à faire du comique sur scène, et j'ai trouvé ça tellement plus facile que le cabaret que j'ai décidé de changer l'orientation de ma carrière. Deux ans plus tard, j'abandonnais complètement la guitare pour me lancer dans le music-hall.

— Tu as appris à jouer de la guitare par quelle méthode ?

— Etant petit, je jouais quelques mélodies « d'oreille », mais rien de bien sérieux. Pourtant, un jour, j'éprouvai un tel choc à l'écoute d'un disque prêté par un ami, que je décidai sur-le-champ de travailler un instrument. C'était en 1939, l'enregistrement était de Louis Armstrong. C'était le premier disque de jazz que j'entendais. J'ai donc travaillé avec des méthodes de guitare, puis, en 1941, je suis entré dans l'orchestre de Ray Ventura, à Nice. C'est avec lui que je fis mes premières armes de guitariste. Par la suite, j'ai joué avec presque tous les musiciens de jazz de passage en France. Mais j'ai surtout complété mon éducation avec Django, d'abord, puis avec un de ses cousins, Feret.

— Ton emploi de comique, par la suite, t'a amené à tourner des films. Est-ce que tu les a comptés ?

— Non, pas du tout. Il y en a eu tellement ! Je ne me souviens d'ailleurs même plus du premier. Tout ce que je sais, c'est que c'est à « Nuit d'Europe » que je dois d'avoir fait une carrière cinématographique. Cela a été mon premier grand film, et d'ailleurs, il a fait le tour du monde.

— Est-ce que tu aimes le métier de comédien ?

— J'ai horreur du métier de comédien et j'apprécie peu les comédiens eux-mêmes. Un comédien, c'est pour moi un objet privé (volontairement) de personnalité, donc sans intérêt. Dans le cinéma, seules les « natures fortes » sont dignes d'intérêt. J'appelle « nature forte » un personnage qui peut être excellent dans un mauvais film, un personnage capable de faire rire, de faire pleurer, (Suite p. 188).

SALVADOR

(Suite de la p. 185.) et surtout capable de déclamer un texte improvisé avec autant de talent que s'il avait appris ce texte par cœur.

— Est-ce qu'il y a des événements ou des vedettes qui te font rire spontanément ?

— Tout me fait rire. J'adore notamment Fernand Raynaud, Fernandel et surtout Jerry Lewis, qui est vraiment un personnage de music-hall. Dans la vie, ce qui me fait le plus rire, ce sont les gens sérieux, ceux qui ont ce que j'appellerai l'inconscience de la conscience. C'est d'ailleurs quand je suis en contact avec des gens comme ça que j'écris mes meilleurs gags. Plus les gens se veulent importants et se croient indispensables, et plus je trouve ça drôle.

— Est-ce que l'on apprend à faire rire ? Est-ce que toi, tu as déjà pris des leçons de mime, par exemple ?

— Absolument pas. Je suis un observateur né, donc capable d'imiter n'importe qui et n'importe quoi. Il est possible que l'on t'apprenne à faire rire, mais je crois que si ça n'est pas dans ta nature, tu ne seras jamais quelqu'un de très fort. Moi, j'ai toujours fait rire mes camarades, et c'est à eux que je dois d'être aujourd'hui ce que je suis. S'ils ne m'avaient pas répété sans cesse : « Au lieu de faire le singe pour nous, tourne-toi et fais tes gags pour le public, tu verras, ça marchera », je n'aurais peut-être jamais eu l'idée de le faire. Ils avaient raison. D'ailleurs, tu vas voir... Et Henri, me tournant soudain le dos, se met à faire pour un public imaginaire (le mur de sa chambre) un numéro improvisé. Alors je suis parti rapidement : j'ai eu peur que le mur ne s'écroule... de rire.

Rolland GAILLAC.

RICHARD

(Suite de la p. 89.) remplir une salle. Le soir même, la salle était archi-comble et l'enthousiasme avec lequel on réclama Richard me permet de supposer qu'il n'a pas à redouter un quatrième passage ! Et puis, il y a les fidèles, ceux qui viennent lui dire : « C'est encore mieux que l'an dernier, tu sais... » et « A l'année prochaine, Richard ! » Et cette lettre qu'il a reçue, le jour où il chantait à Lille, d'une jeune fille qui devait faire soixante kilomètres à vélomoteur pour venir le voir... Richard l'a fait chercher dans la meute des chasseurs d'autographes, après le spectacle ; on l'a menée à sa loge et il l'a remerciée de deux bises et d'une grande photo dédicacée : elle a dû se sentir des ailes, pour le voyage de retour !

Les séances de signatures ne se passaient jamais sans quelque aventure comique. A Valenciennes, par exemple, nous nous sommes offert une mémorable crise de rire ; il y avait là Richard, Patricia et Jean-Jacques. Ce dernier plaisantait avec ses admiratrices, leur écrivant des dédicaces fantaisistes ; près de lui, se trouvait un brave homme de pompier — trop près de lui pour son malheur. Voilà Jean-Jacques qui se met en tête de lui dessiner un tatouage au « magic-marker » noir sur la joue ; sa victime n'osant rien dire, il en profite sauvagement et commence à l'orner d'une paire de superbes moustaches, à le barbouiller autour des yeux, sur le front, malgré quelques timides et tardives protestations. Au fur et à mesure, nous rions de plus en plus, et les dédicaces sont stoppées : il faut dire que le grimage était assez extraordinaire...

Le tour de Richard est un heureux mélange, à parts égales, de chansons rapides, qui « chauffent », et de merveilleuses ballades. Quand on le voit chanter tous les jours, on ne peut que s'étonner et s'éblouir de la constante justesse et de la beauté de sa voix. Son secret, serait (du moins l'affirme-t-il) le suivant : huit heures de sommeil régulier, et éviter l'air froid sur la gorge (il porte toujours une écharpe lorsqu'il ne fait pas très chaud). Richard bénéficie, encore, d'un excellent accompagnement ; son orchestre (classique : batterie, orgue, guitare d'accompagnement, guitare-solo, guitare-basse), dirigé par le charmant Sylvano Santorio, est composé de musiciens de valeur. Je les ai vus mettre au point, parfaitement et en un temps record : « A présent tu peux t'en aller. »

— A la campagne, où j'habite, me dit-il, lorsque je cesse de travailler, il y a parfois des chasses à courre. Un jour, un cerf est venu se réfugier dans la propriété ; les chasseurs sont venus le réclamer, me disant, sur mon refus de le leur livrer, que j'y étais obligé de par les lois ancestrales et immuables de la chasse à courre. Sur quoi, je leur ai demandé d'attendre une minute ; je suis rentré à la maison, j'ai pris une carabine et j'ai été me poster devant l'endroit où s'était réfugiée la pauvre bête. Ils n'ont pas insisté.

— Bravo !... Tu aimes bien les armes, je crois.

— Oui. Mais je ne vais jamais à la chasse. J'aime trop les bêtes pour pouvoir les tuer.

— Dis-moi, Richard, j'ai entendu dire que tu suivais un régime pour ne pas grossir ?

Nous sommes au restaurant. Richard me regarde, la fourchette en suspens, surchargée de spaghetti à la milanaise. Je me mets à rire :

— C'est plutôt louche, ton régime ; ça fait deux soirs de suite que je te vois manger une énorme assiette de spaghetti en guise de hors-d'œuvre ; et je ne parlerai pas du reste !

« Richard ? » Au moment où il tourne la tête « clac ! », je fais une photo.

— Tu as fini de me traquer avec cet appareil. On ne peut même plus manger tranquille alors ?

— C'est à cause des jolies petites lumières qui sont juste au-dessus de ta tête... Et si Cyril bougonne, ce n'est pas parce que je lui pique son appareil, c'est surtout parce qu'il a peur que je ne fasse une photo géniale !

Cyril m'attaque : « Elles seront tellement floues que l'on ne reconnaîtra personne !

— Désolée, dis-je, j'ai bien fait la mise au point : j'ai même l'œil gauche qui se ferme automatiquement maintenant, et le nez qui s'écrase vers la droite ! »

Qui aurait pu penser que Richard Anthony pouvait rentrer au petit matin vers sept heures, après avoir passé la nuit à danser dans un club et à boire joyeusement ? Je crois qu'il est temps de réviser cette opinion surfaite qui veut que Richard soit ce père tranquille, trop tranquille pour qu'on ne le juge pas ennuyeux. C'est un chanteur consciencieux, qui prend soin de répéter avant chaque représentation publique, pour vérifier et régler parfaitement sa sonorisation et qui a un grand respect de ceux qui viennent l'écouter ; mais c'est aussi un garçon joyeux, un compagnon charmant qui sait s'amuser, danser, boire, rire. Richard Anthony, c'est simplement une grande vedette. **Danièle DELMAS.**



la lumineuse fraîcheur du teint scandinave ...
COROLYS
le nouveau lait de toilette hydratant
Les femmes scandinaves sont célèbres pour l'éclat et la fraîcheur de leur teint.
Corolys, nouveau lait de toilette hydratant à base d'extrait de blanc de baleine et de glycérine, a été spécialement créé pour que votre teint devienne aussi frais, aussi éclatant que celui des femmes scandinaves.
Matin et soir, vous nettoyez et adoucissez votre épiderme avec Corolys dont la composition naturelle et équilibrée assure la pureté de votre teint.
Si vous utilisez un produit qui ne fait que "laver" votre visage, votre teint perd de son éclat. Le secret d'un teint parfait c'est l'équilibre "adoucir-nettoyer" que vous apporte Corolys.
Pas de vraie beauté sans teint parfait. Pas de teint parfait sans Corolys.
Lait de toilette hydratant
COROLYS
20 RUE DE LA PAIX
PARIS
LE FLACON : 5 F
le soir :
Corolys prépare votre beauté du lendemain. Il "désincruste" votre peau en profondeur et en douceur. Lait hydratant d'une extrême finesse, il élimine le maquillage et les impuretés naturelles. Profondément purifié, votre épiderme enfin respire. Que vous vous maquilliez ou non, votre visage a besoin de Corolys tous les soirs.
le matin :
Corolys efface toutes traces de sommeil. Il vous donne une exquise sensation de propreté et de fraîcheur. C'est une base idéale de maquillage. Et si vous ne vous maquillez pas, il protégera votre visage en lui conservant toute la journée un aspect frais et lumineux.
✱ ✱ COROLYS CONVIENT A TOUTES LES NATURES DE PEAU ✱ ✱

MICHEL COGONI

(Suite de la p. 81.) dans le petit bureau qu'il occupe, au fond du long couloir situé au premier étage de la station, rue François-Ier.

— Peut-on aimer, lui dis-je, à la fois Johnny et Gilbert Bécaud, à la fois Sylvie et Nana Mouskouri ? Tu sembles vouloir le démontrer : aimes-tu sincèrement, et d'une façon égale, les uns et les autres ?

— Mais oui, bien sûr. Pourquoi établir des barrières inutiles ? Lorsque Sylvie publia « Si je chante », j'eus un parfait coup de foudre pour son disque. Ce qui ne m'empêcha pas de tomber amoureux, un mois plus tard, de la « Nathalie » de Gilbert Bécaud. Je ne suis pas sectaire ; j'aime tout ce qui est bien fait, dans tous les domaines.

C'est un jour de janvier 1936 (le 7, très exactement) que naquit à Taverny, en Seine-et-Oise, celui qui allait devenir la « bête sombre » des instituteurs de la région. « Quand on est un enfant, on imagine que l'école est une sorte d'avant-goût de la vie, ou d'une manière plus précise que la vie sera aussi ennuyeuse et fade que les bancs d'une salle de classe » — et pour Michel, c'était là une promesse affreuse, angoissante. De l'école communale de Taverny, du lycée de Montmorency où on l'inscrivit ensuite, il garde un souvenir déplorable ; attiré par les livres, excité par la découverte des grands romans de la littérature classique (il a une adoration pour Stendhal), il irait volontiers vers des études de lettres, après avoir passé son baccalauréat : mais qui dit « études », dit pour lui bagne, tristesse, lassitude. A seize ans, le voici donc qui abandonne le collège, passe six mois dans un savant... Institut d'Optique (« Je ne saurai jamais pourquoi j'y suis entré ! » affirme-t-il aujourd'hui), puis, feuilletant par hasard une brochure d'orientation professionnelle conçue « à l'adresse de tous les étudiants », y aperçoit la section «Art dramatique». Son penchant très net pour la paresse, pour la plus grande disponibilité possible, l'amène à faire le calcul suivant : « Si je m'inscris à un cours de ce genre, d'une part je serai libre toute la journée, les leçons n'ayant lieu que le soir ; d'autre part, jouer la comédie m'amusera beaucoup. » Peu après, on le verra, chaque nuit, sage élève attentif et joyeux, dans la vaste pièce d'audition du cours Simon, à Paris :

— Je croyais avoir trouvé ma passion, me dit-il ; je me suis vraiment « jeté » dans l'univers du théâtre avec une fougue formidable. Mais bientôt, j'ai su qu'il s'était agi d'une toquade, d'un plaisir sans prolongements importants ; j'avais tout de même eu le temps de jouer un rôle dans une pièce de Barillet et Grédy, « La Plume ». Cela se passait en 1955, je venais d'avoir dix-huit ans.

Puis, ce fut le départ pour l'armée, ce fut un séjour de trente mois en Grande-Kabylie, au simple cœur d'une guerre sournoise : « L'armée, les batailles d'Algérie, ne m'ont pas «marqué», traumatisé ; mais j'y ai découvert la peur, la vraie peur, et cela m'a, en définitive, servi : quand on a connu la terreur absolue, on a moins de risques d'être bouleversé par les autres frayeurs ... »

De retour à Paris, vers la fin de l'année 1959, Michel entre chez Versailles, en tant que responsable du secteur des « relations publiques » ; sa perpétuelle instabilité le conduira, cependant, à n'y demeurer que fort peu de mois : en mai 1960, profitant d'un concours organisé par « Europe n° 1 » et dont le thème était celui d'une compétition de meneurs de jeu amateurs, Michel, qui en est proclamé le vainqueur, fait ses premiers travaux de « speaker » — travaux d'une grande modestie, au reste, puisqu'il se contente de lire au micro des textes de publicité. Il s'était toujours connu un évident intérêt pour tout ce qui concernait la radio, la télévision, l'information parlée : avec enthousiasme, il apprit ce qui allait devenir « son » métier ; il commença d'écouter des disques, beaucoup de disques, il rencontra de nombreux artistes. A la fin de l'année 1962, on lui confiait l'entière responsabilité de « Service de nuit » : Michel y reçut des vedettes, des comédiens, des « personnalités » souvent attachantes ; ce fut le succès — un sérieux succès populaire. Selon une suite fort logique, naissait en octobre 1963, une émission plus forte encore, ce « Dans le vent » qui connaît à présent une énorme écoute.

— Dans ta vie, ai-je dit à Michel l'autre soir, tandis qu'il s'amusait à mordre du bout des dents l'un de ces larges cigares « Havane » qu'il fume régulièrement, il n'y a sans doute pas que ta carrière, qui t'importe ?

— Il y a aussi, il y a surtout la vie, a-t-il répondu sans hésiter : les gens que l'on voit, les amis que l'on se fait, les choses et les êtres que l'on aime... Il y a l'amour ; il y a les filles... Le sentiment d'excitation que l'on éprouve face à quelqu'un dont on sait pourtant les défauts, les carences...

— Quelle est en général ton attitude, vis-à-vis des filles ?

— Drôle de question ! Les filles sont ce que j'aime le plus au monde ; cela va même parfois jusqu'à une sorte d'excès bizarre : je finis par être fou de filles cependant très agaçantes, ou idiotes... Tout ce qui est féminin me retient, me plaît.

— Tu as enregistré deux disques ; le dernier (dont le meilleur titre, je crois, est « Ce soir c'est moi qui paie ») te procure beaucoup de succès. Envisages-tu de faire une vraie carrière de chanteur ?

— Non, certes pas. Deux raisons m'ont décidé à faire ces disques ; la première est anecdotique : un soir d'avril, l'an dernier, j'avais invité Serge Gainsbourg au micro de « Service de nuit ». Celui-ci, qui est un peu farceur (c'est son charme), et qui venait de composer sa « Javanaise », insista pour que je l'interprète avec lui, en direct, au beau milieu de l'émission. Je ne pouvais pas refuser. « Tu devrais chanter ! me dit Serge quand nous eûmes quitté le studio. Je trouve ta voix très plaisante ». Je le traitai de crétin, et n'y pensai plus...

Puis, l'idée a mûri ; et c'est ici qu'intervient ma seconde raison : n'était-il pas intéressant, pour un journaliste amené à se trouver sans cesse en contact avec le monde du music-hall (tel était mon cas), d'avoir une expérience complète et immédiate de ce métier, c'est-à-dire de subir le même sort, la même aventure que le chanteur lorsqu'il enregistre un disque ? Je n'ai plus hésité.

Ainsi Michel, meneur de jeu, devint-il Michel Cogoni, artiste de la maison Philips, interprète à la voix dure, chaleureuse, de huit chansons qu'il avait lui-même choisies :

— Pour leur âpreté, leur tendresse retenue... Je suis orgeuilleux, avoue-t-il ; lorsqu'on me fait de la peine, je ne me bats pas, je préfère la retraite ; je suis donc orgueilleux, mais lâche aussi. Mes autres défauts ? Je crois être trop nerveux, trop impatient ; toujours tourmenté, jamais réellement en paix. Et puis je supporte mal la solitude — et cela va de moins en moins désormais. Lorsque je fais mon émission, c'est mon rôle premier de rester calme, précis, de décrire sans trop juger ; lorsque je chante, j'estime nécessaire d'exprimer tout ce que je sens en moi d'incertitude, d'exaspération...

— N'y a-t-il pas là, aussi, un peu d'exhibitionnisme ?

— Mais si, sans nul doute. J'ai horreur de tricher, mieux vaut dire (et se dire) la vérité : pour faire le métier que je fais, ne faut-il pas être avant tout exhibitionniste ?

Cette confession toute crue, libre de détours, et le ton de sincérité sur lequel Michel me l'a faite, m'ont je l'avouerai grandement ému. Car combien de chanteurs, et même combien d'hommes ont le courage de s'observer tout en face, et, cette inspection achevée, ont le sang-froid nécessaire, pour dire l'aveu des déficiences qu'ils ont pu constater ? Michel, ce jeune homme brun et charmant qui a beaucoup d'amis et croit en avoir peu, ce chanteur doué mais qui refuse d'attacher de l'importance à ses disques, ce journaliste brillant, mais qu'un rien bouleverse lorsqu'il réalise son émission (il fallait le voir, l'an dernier, blême d'inquiétude, attendant les soirs des « premières » les vedettes, pour les interviewer, dans la coulisse de l'Olympia), — Michel, personnage aimable, est trop exigeant envers lui-même pour accepter qu'on l'aime sans réserves. C'est un jeune lion dont les nerfs semblent toujours à vif, et qui toujours se montre prêt à faire le procès de sa propre nature.

Mais n'est-il pas le seul, au fond, à se trouver tant de défauts ? Et ce qui est remarquable en lui, n'est-ce pas, au contraire, cette absolue obéissance à la plus sympathique des vertus : la lucidité ?

Guy ABITAN.

Edité par Union des Editions Modernes. S.A.R.L. au capital de 100.000 F. — Comité de direction : D. Filipacchi et F. Ténot (directeurs et rédacteurs en chef) ; M. Hermann (administrateur). — Loi 49.956 du 16-7-49 sur les publications destinées à la jeunesse. — Dépôt à la date de parution. — Commission paritaire n° 39.264. — Composition SIRLO, Paris. — Imp. C.D.D. Maisons-Alfort (Seine). — Imprimé en France.




2
VEDETTES!